This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II A. 549

MILORD
BOLINGBROKE.

PENSÉES

DE MILORD

BOLINGBROKE,

Sur différents Sujets d'Hiſtoire ; de Philoſophie, de Morale, &c.

Scribendi rectè, eſt & principium & fons.
HORAT. *Art. Poët.*

4s. ſols broché.

A AMSTERDAM.

Et ſe trouve à PARIS,

Chez PRAULT fils, Quai des Auguſtins, à l'Immortalité.

M. DCC. LXXI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 MAY 1969
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

JE publie les *Penſées* d'un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produits. Je ne m'arrêterai point à en faire l'éloge, perſuadé que le nom ſeul de *Bolingbroke* ſuffit pour leur procurer un accueil favorable auprès du Public. Je me ſuis attaché à celles qui m'ont paru les plus neuves & les plus intéreſſantes; j'aurois pu en augmenter le nombre, ſi je n'avois craint de choquer les ſentimens reçus. Cet Ouvrage pourra apprendre à bien des gens à penſer, & je puis aſſurer qu'il ne contient rien qui ne tende à inſpirer la vertu, & dont on ne puiſſe profiter, pour peu qu'on veuille faire uſage de ſa rai-

ſon. Après avoir rendu compte de mon Ouvrage, il ne me reſte qu'à dire un mot de l'Auteur qui m'en a fourni les matériaux.

L'extraction de *Henri Saint John*, Lord Vicomte de *Bolingbroke*, réunit tous les avantages qui caractériſent une naiſſance illuſtre. L'origine de ſa maiſon a pour époque celle de la Monarchie. On lit dans les Archives d'une Abbaye fondée par Guillaume le Conquérant ſur le champ de bataille, où *Hérold*, ſon Compétiteur à la Couronne, fut défait & tué, que Guillaume *Saint John* étoit un des principaux Officiers de l'armée victorieuſe. On voit par d'autres titres auſſi anciens, que la Maiſon de *Port* poſſédoit avant la conquête la Seigneurie de *Baſing*, dans le Comté de *Hamps*; elle prit depuis le nom & les armes de *Saint*

John par un mariage avec l'Héritiere.

A l'égard des alliances, il en eſt peu de plus éclatantes que celles des *Saint John* avec la famille d'Henry VII. Ce Prince & tous ſes ſucceſſeurs ont tiré de ſa mere Marguerite de *Beaufort*, Fille de Jaen de *Sommerſet*, de la maiſon de *Lancaſtre*, leur droit à la Couronne. Cette Princeſſe étoit fille en ſecondes nôces d'une autre Marguerite, qui de ſon premier mariage eut deux fils, dont ſont iſſus tous les *Saint John* de *Bletſho* & de *Tregoze*. *Olivier Saint Jonh de Tregoze*, iſſu du ſecond fils de Lady Marguerite, fut en 1616 député d'Irlande, & enſuite créé Vicomte de *Grandiſon*. Le Lord *Saint Jonh* de *Bletſho*, fils du Comte de *Bolingbroke*, fut tué à la bataille d'*Edgehill*, & le Chevalier *Saint John* de *Tregoze* eut dans la même guerre

trois de ſes fils tués au ſervice de ſon Souverain.

Du ſixiéme fils de ce Chevalier naquit *Henri*, qui, de Ladi Marie, fille de *Robert Rich*, Comte de *Warwick*, eut en 1672 *Henri Saint John*, dont je donne les Penſées.

Milord *Bolingbroke* ſembloit être né pour intéreſſer l'attention d'un ſiécle éclairé & d'une poſtérité équitable : une éducation excellente perfectionna les dons qu'il avoit reçus de la Nature. Il fit ſes études dans la fameuſe Univerſité d'*Oxford*, & entra dans le monde avec tous les avantages qui pouvoient le mettre en état d'y jouer un rôle brillant. Sa figure étoit agréable, ſa phyſionomie intéreſſante, ſon air noble, ſes manieres engageantes, ſa vivacité ſinguliere, & ſa mémoire prodigieuſe : il protégea les Gens

de Lettres ; il les employa & les combla de bienfaits, mais ſans intérêt pour ſon amour-propre ; & lorſque ſa main généreuſe couronnoit les Muſes de *Swift*, de *Prior* & d'*Addiſſon*, ce ne fut jamais à charge de revanche. Arbitre de l'art, il ne fut jamais le rival des Artiſtes.

L'amour qu'il avoit eu pour les plaiſirs juſqu'à l'âge de 26 ans s'étant ralenti, on le maria avec la fille du Chevalier Baronnet *Henri Winchezcombe*, & la même année il fut élu Membre du Parlement. C'étoit ſur la fin du regne de Guillaume III, & dans la criſe politique des traités de partage pour la ſucceſſion d'Eſpagne : il s'y diſtingua dans le parti des *Toris*, alors oppoſé à la Cour. Son crédit & ſa conſidération augmentérent de jour en jour dans la Chambre des Com-

munes; & dans la même promotion où *Harley* fut fait Secrétaire d'Etat, il fut nommé au Secrétariat de la Guerre & de la Marine.

Chargé du détail de ces deux départemens, il en réſulta entre lui & le Duc de *Marlborough* une liaiſon néceſſaire: elle le mit à portée de ſervir ce Général dans la Chambre des Communes, pendant que leur amitié ſubſiſta; mais auſſi-tôt qu'elle fut refroidie, les connoiſſances que le Lord *Saint John* y acquit des ſecrets de l'adminiſtration militaire le rendirent pour le Duc un ſurveillant redoutable. Ce Général s'en apperçut trop tard, & lorſqu'en 1708 les *Whigs* s'emparérent du Gouvernement, le Lord fut une de leurs premieres victimes. Il fut élevé en 1710 au poſte de Secrétaire d'Etat, & peu après élu Mem-

bre du nouveau Parlement. Ce fut par des occupations auſſi épineuſes que compliquées, qu'il commença ſon miniſtere. Il les vit couronner en 1712 par les honneurs de la Pairie, ſous le titre de Vicomte de *Bolingbroke*,

Il s'étoit fait une habitude d'allier les douceurs de la volupté, avec l'embarras des affaires. Dans des tems ſi critiques, où tout autre que lui en auroit été accablé, il ne fit point myſtère de ſes délaſſemens. Perſuadé que les ſots n'ont jamais de loiſir, il oſoit avouer les ſiens. La cenſure l'inquiétoit peu; il avouoit ſes fautes, & ne ſe croyoit pas ſans vices. Les unes étoient légeres & en petit nombre; les plus grands ſervices les avoient rachetées: il ne rougiſſoit point des autres; les talens & les ver-

tus emportoient la balance.

Remarié en France avec une Veuve de qualité (*a*), qui lui avoit apporté des biens & des procès, Milord *Bolingbroke* eut un motif pour y faire de fréquens voyages & de longs séjours. Il s'étoit choi-

auprès d'Orléans une habitation enchantée (*b*), où il passoit des jours heureux dans les bras de la Philosophie, des Muses & des plaisirs : ce fut dans le cours de cette vie privée qu'il composa ces divers Ouvrages, dont la réputation est si solidement établie. Métaphysique, Histoire, Politique, Littérature, tout fut de son ressort. La critique n'a pas épargné ses écrits ;

(*a*) La Marquise de Villette niéce de Madame de Maintenon.

(*b*) La Source.

mais une Nation libre, ſçavante & Philoſophe décerne l'immortalité au nom de *Bolingbroke.*

Il s'étoit retiré depuis quelques années à *Batterſea*, patrimoine de ſes Ancêtres, où, dans la jouiſſance d'une Bibliothéque eſtimée 40000 livres ſterling, & dans la ſociété de quelques Gens de Lettres, il trouvoit un charme efficace contre les maux de la vieilleſſe, & l'ennui de la ſolitude. Une maladie lente & cruelle mit dans les derniers tems ſa conſtance à l'épreuve. Il ſoutint l'honneur de ſes principes, & mourut ſans foibleſſe le 25 Novembre 1751, âgé de 79 ans.

Ses Adverſaires le traitent de débauché, parce qu'il communique au Lord *Cornſbury* ſes penſées ſur l'Hiſtoire. Je ne vois pas quel rapport cette accuſation peut avoir avec

ſon Livre. Un homme qui du fond d'un ſérail écriroit en faveur du concubinage ; un Uſurier qui feroit un livre en faveur de l'uſure; un *Apicius* qui écriroit ſur la bonne chere ; un Tyran ou un rebelle qui déclameroit contre les loix, mériteroient, ſans doute, qu'on accuſât leurs mœurs d'avoir dicté leurs écrits : mais un homme d'État, tel que le Lord *Bolingbroke*, vivant dans une retraite philoſophique, & employant ſon immenſe littérature à cultiver l'eſprit d'un jeune Seigneur, digne d'avoir un tel maître, ne méritoit certainement pas, dit *M. de Voltaire*, que des hommes qui doivent ſe piquer de décence, imputaſſent à ſes débauches paſſées des ouvrages qui n'étoient que le fruit d'une raiſon éclairée par des études profondes.

PENSÉES

PENSÉES DE MILORD BOLINGBROKE.

Connoiſſances Humaines.

LEs Hommes ont employé tous les moyens poſſibles pour augmenter leurs connoiſſances. Ils ont inventé le Microſcope & le Téleſcope, appliqué la Géométrie à la Phyſique, & l'Algèbre à la Géométrie. Cependant, malgré tous ces ſecours, la connoiſſance que nous avons de la nature a augmenté en degré;

mais non point en eſpèce. Il y a dans les Corps, de même que dans le Ciel, une infinité de Corpuſcules & d'Aſtres qu'il eſt impoſſible de découvrir ſans le ſecours de ces inſtrumens : mais avec ce ſecours même nous ne ſommes pas plus en état de découvrir tous les Corpuſcules qui ſont dans un Corps, que d'appercevoir tous les Aſtres répandus dans le Firmament : & d'ailleurs, quant aux premiers, quand même le Microſcope les groſſiroit aſſez pour les rendre ſenſibles à la vue, nous connoitrions à la vérité un plus grand nombre de particules, mais nous n'en ignorerions pas moins leurs affections méchaniques, de même que le reſſort caché qui met ces atômes en mouvement, & qui dirige leurs différentes opérations.

Quant aux Corps céleſtes qui ſont

les objets de l'Aſtronomie, on peut également les regarder comme les objets de la Phyſique, vû qu'ils font partie du même ſyſtême univerſel de la Nature. Nous nous ſervons à la vérité du Téleſcope plutôt que du Microſcope pour les obſerver, à cauſe de leur éloignement; mais nous nous ſoucions ſi peu de connoître les ſubſtances dont ils ſont compoſés, non plus que celles qu'ils contiennent, que, quand même nous ne ſerions point détournés de cette recherche par l'impoſſibilité qu'il y a de le ſavoir, nous le ſerions par l'inutilité d'une Etude, qui nous importe infiniment moins que celle des objets qui nous environnent dans notre Planette. Cette Planette eſt notre domicile, & il nous importe extrêmement de connoître ſa ſtructure & les produc-

tions répandues ſur ſa ſurface. Il n'en eſt pas de même des Corps céleſtes ; mais il convient en quelque ſorte de connoître ce qui nous environne. Il y a toute apparence que l'Aſtronomie a dû ſa naiſſance à la ſimple curioſité, & que ce n'a été que dans la ſuite qu'on a découvert les uſages auxquels on peut la faire ſervir. Je ſuis perſuadé que les premiers hommes ont été beaucoup plus frappés des Phénomènes céleſtes que des Phénomènes terreſtres. Le beſoin les obligea d'abord à cultiver la terre ; mais après qu'ils ſe furent procurés les choſes néceſſaires, ils commencerent à étudier le Ciel ; & ceux qui avoient le plus de loiſir, comme les Pâtres d'Egypte ou de Chaldée ; furent les premiers Aſtronomes. Cette ſcience fut d'abord très-peu de choſe ; mais dans

la ſuite les Sçavans & les Princes même en firent leur étude : témoin ce que la tradition rapporte, de *Belus*, d'*Atlas* & de quantité d'autres. Il eſt du moins certain qu'elle a été eſtimée pendant pluſieurs milliers d'années, & qu'on l'a toujours miſe à la tête des autres Sciences.

L'on peut donc conclurre de-là, qu'une Science que les hommes ont cultivée avec tant de ſoin, n'auroit pas manqué d'atteindre à la derniere perfection, ſi l'objet dont elle s'occupe eût été proportionné aux moyens qu'ils ont de s'en inſtruire. Mais comme il y a des Corps qui échappent à nos recherches, à cauſe de leur extrême petiteſſe, de même ceux-ci ſont hors de notre portée à cauſe de leur groſſeur énorme. La vue nous manque, & lorſque nos ſens nous abandonnent

dans la Phyſique, notre raiſon nous eſt d'un foible ſecours. On dira que l'Aſtronomie s'eſt perfectionnée & ſe perfectionne tous les jours par les travaux réunis des Sçavans qui s'y appliquent ; que nous connoiſſons beaucoup mieux les Phénomènes céleſtes qu'on ne l'a jamais fait, depuis les progrès qu'on a faits dans les différentes parties des Mathématiques ; que nous ſommes venus à bout de calculer la groſſeur des Aſtres, de meſurer leurs diſtances, de déterminer leurs figures, de décrire leurs orbites, de calculer leur viteſſe, & de faire quantité d'autres opérations avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe. On ajoutera, que non-ſeulement nous ſommes en état d'expliquer les Phénomènes céleſtes, mais même de découvrir leurs cauſes Phyſiques,

les forces par lesquelles ces Corps agissent l'un sur l'autre, les loix de leur mouvement & de leur direction, auxquelles nous sommes redevables de l'ordre & de l'harmonie qui regnent dans l'Univers.

Je conviens de la solidité de ces raisons; mais si l'on compare les objets de cette Science avec les progrès que les hommes ont faits, on sera beaucoup plus porté à admirer l'industrie & la persévérance des Philosophes, qu'à les féliciter de leurs succès. Nous ne connoissons rien au-delà de notre système solaire. Nous en connoissons assez, il est vrai, pour nous donner des idées plus nobles & plus magnifiques des ouvrages de Dieu, que celles qu'en avoient les anciens Philosophes. Nous sçavons que ce système auquel appartient no-

tre Planette, & au-delà duquel les anciens n'oſoient porter leur vue, n'eſt qu'une petite partie du ſyſtême immenſe de l'Univers; mais ce que nous en connoiſſons de plus, eſt moins que rien. Il n'eſt pas étonnant que nous ignorions tous les ſyſtêmes ſolaires qui ſont au-delà du nôtre, puiſqu'il y a quantité de Phénomènes dans celui-ci dont nous ne pouvons rendre raiſon, indépendamment de ceux qu'on n'a pas encore découverts; puiſqu'il y a ſur la terre que nous habitons une infinité de choſes qui échappent à nos ſens & à notre intelligence, malgré les ſecours dont nous ſommes redevables à l'Art. Par exemple, nous ne pouvons ſuivre le cours des Comètes dans leurs orbes obliques; ni encore moins calculer la quantité d'eau qui tombe en pluie,

ou que les fontaines fourniſſent. *Veniet tempus*, dit *Seneque*, dans le ſeptième Livre de ſes Queſtions Naturelles, *quo iſta quæ nunc latent, in lucem dies extrahet, & longioris ævi diligentia, veniet tempus, quo poſteri noſtri tam aperta nos neſciſſe mirentur.* Ce tems viendra peut-être; mais ſi l'on juge de l'avenir par le paſſé, il y a lieu de croire que l'Année Platonique ſera révolue avant qu'il arrive.

Les progrès d'une Science, qui, comme celle de la Phyſique, eſt l'ouvrage des ſiécles, doivent être ſujets à pluſieurs interruptions. On perd ſouvent le terrein qu'on avoit gagné. Les deniers Syſtêmes, ou les dernieres Hypothèſes peuvent être fauſſes; & quand même elles ſeroient vraies, il peut arriver qu'elles contribuent

moins à l'avancement des Sciences, que les fauſſes n'ont contribué à les retarder. En un mot, je ſuis ſûr que ſi *Séneque* revenoit au monde, il ne ſeroit pas auſſi ſurpris que nous le croyons des progrès que nous avons faits. Ceux que nous pouvons faire dans la ſuite, dépendent de pluſieurs circonſtances que j'ignore. Mais il eſt certain que, quoique les connoiſſances qu'on a acquiſes contribuent à en acquérir d'autres, les progrès que nous tentons de faire au-delà deviennent de plus en plus difficiles, & même impraticables. Rien n'eſt plus vrai, en fait de Phyſique & de Métaphyſique que ce que dit *Montagne*, » les extrémités de notre perqui» ſition tombent toutes en éblouiſ» ſement.

Pouſſons ces réflexions plus loin,

ne fût-ce que pour montrer combien peu nous ſommes en état d'acquérir la connoiſſance à laquelle nous aſpirons & que nous prétendons avoir des Corps céleſtes & terreſtres. Pour parvenir à trouver la vérité dans les Mathématiques, dans la Phyſique, en un mot dans toutes les occaſions où il eſt difficile de la découvrir, on eſt obligé d'employer la méthode analytique : il faut convenir que les Modernes l'ont beaucoup perfectionnée. Pluſieurs ont fait quantité d'obſervations & d'expériences, & en ont tiré par inductions des conſéquences générales. C'eſt-là tout ce que notre nature & celle des choſes nous permettent de faire, & lorſqu'on s'y eſt pris de façon qu'on ne peut y oppoſer aucune objection tirée de l'expé-

rience, on peut mettre ces conſéquences au nombres des vérités que nous connoiſſons. Mais ne nous trompons point : c'eſt-là une connoiſſance humaine, plutôt qu'une connoiſſance abſolue, parce qu'elle n'eſt pas fondée ſur une certitude abſolue. De nouvelles découvertes peuvent détruire ces conſéquences ; ou, ſuppoſé qu'elles n'ayent pas lieu, on peut tirer d'autres conſéquences des mêmes phénomènes, ou bien on peut les attribuer à des cauſes toutes différentes. Il s'en faut donc beaucoup que cette maniere de raiſonner d'après des obſervations & des expériences particulieres, ſoit démonſtrative ; & c'eſt cependant ce que nous pouvons faire de mieux.

Tel eſt le cas, lorſque les hommes ſe bornent ſimplement à decouvrir la

vérité. Mais il arrive quelquefois pire lorſqu'ils ſont dirigés dans leurs recherches par des paſſions & des vues humaines ; car les Philoſophes n'en ſont pas plus exempts que les autres. Les Stoïciens eux-mêmes, malgré leur prétendue *apathie* nous en fourniſſent un exemple. Lorſque cela arrive, les Philoſophes paſſent tout-à-coup de la méthode analytique à la ſynthétique ; je veux dire, qu'ils tirent des conſéquences générales d'un petit nombre d'obſervations & d'expériences particulières ; ou même, ſans ſe donner cette peine, ils admettent les cauſes & les principes déjà établis comme des vérités certaines, & en tirent leurs conſéquences. Ces procédés ſont très-abſurdes ; & cependant, les Sçavans conviennent qu'Ariſtote a commis cette faute ;

car il raiſonne beaucoup plus d'après les notions communes, que d'après les expériences, & il il crée un monde avec des Catégories, c'eſt-à-dire avec un certain arrangement logique de mots. Cependant il ſemble avoir précautionné les Philoſophes contre cet abus, leur diſant, ſuivant le rapport de *Sextus Empiricus*, qu'ils doivent s'en rapporter aux ſens, & chercher enſuite les raiſons de ce qu'ils voyent; c'eſt-à-dire, ne pas pouſſer leurs ſpéculations plus loin que l'obſervation & l'expérience ne les autoriſent de le faire. La pareſſe & la vanité ſont cauſe que l'on tient ſouvent une conduite contraire. Les Philoſophes ont trouvé qu'il étoit plus aiſé d'imaginer, que de découvrir; de conjecturer que de connoître. Ils ont donc pris cette voie pour acqué-

rir de la réputation, celle-ci leur étant pour le moins auſſi chère que la vérité ; & pluſieurs ont admis une vaine Hypothèſe pour un ſyſtême réel.

Straton étoit un fameux Philoſophe, qui, après avoir étudié ſous Théophraſte, devint dans la ſuite Précepteur de *Ptolomée Philadelphe*. Quelque peu inſtruits que nous ſoyons de l'état ou étoit la Phyſique ſous les anciens Naturaliſtes de la Grèce, tels que *Pythagore*, *Anaxagore*, *Démocrite*, &c. dont les noms ſe ſont conſervés, quoique leurs ouvrages ſe ſoient perdus, nous connoiſſons aſſez *Platon* & *Ariſtote* pour ſçavoir ce qu'elle étoit du tems de *Straton*. Nous ſçavons que c'étoit moins une étude de la Nature, fondée ſur l'obſervation & l'expérience, qu'un jargon, ou tout au plus un raiſon-

nement bâti ſur des Hypothèſes. Cependant ce *Straton*, qui eût été embarraſſé de dire au Roi quelle étoit la nature du pourpre, qui étoit la couleur de ſa robe, prétendoit expliquer tous les Phénomènes de la Nature, &, entr'autres Doctrines, établir le *Plein*; car il rejettoit le *Vuide*, de même que les Atômes de *Démocrite*.

HYPOTHÈSES.

LEs Hypothèſes ſont extrêmement favorables à quelques Philoſophes; car les Modernes ont auſſi lû leur *Stratons*. On peut les employer ſans en abuſer; & on ne ſçauroit expliquer les phénomènes de la Nature ſans en admettre quelqu'une : la méthode analytique elle-même, qui eſt la route

route qui mene à la ſcience, ne nous conduit, ainſi que je l'ai obſervé, qu'à une plus grande probabilité, laquelle nous tient lieu de certitude. Mais lorſque par cette méthode nous pouvons arriver à cette probabilité, eſt-il raiſonnable d'en faire une hypothèſe ? Convient-il, lorſque nous ne pouvons tirer de l'obſervation & de l'expérience des conſéquences ſur leſquelles nous puiſſions bâtir, pour procéder par la méthode ſynthétique à la recherche de la vérité, d'admettre pour certains & comme fondés ſur la méthode analytique des principes qui n'ont jamais été prouvés, ni peut-être ſuggérés par les phénomènes, dans l'eſpoir qu'ils pourront le devenir dans la ſuite ? En un mot, lorſque le peloton nous manque, quel eſt le plus raiſonnable, ou de

s'arrêter, ou de s'engager dans le labyrinthe de la Nature ? La choſe eſt ſi claire, que j'oſe décider ſans ſcrupule que ce ſeroit une modeſtie mal-fondée que d'héſiter en pareil cas. Lorſque les phénomènes ne nous fourniſſent point une raiſon ſuffiſante, pourquoi & comment une choſe doit être telle qu'elle nous paroît, ni ſa cauſe efficiente, c'eſt une raiſon pour nous de nous arrêter, & d'avouer notre ignorance ; mais ce n'en eſt pas une pour chercher hors du phénomène la raiſon & la cauſe que nous ne pouvons y découvrir. C'eſt une ignorance ſçavante, dont les plus grands Philoſophes n'ont pas lieu de rougir. *Rationem harum gravitatis proprietatum ex Phænomenis nondum potui deducere, & Hypotheſes non fingo*, dit

M. *Neuton*, après avoir poussé la Physique plus loin que ses contemporains sur les fondemens assûrés de l'expérience & de la Géométrie. Qui ne préféreroit cette ignorance sçavante à ce sçavoir ignorant, dont tant d'autres se piquent si follement? *Descartes*, qui mêloit à beaucoup de sçavoir quantité d'hypotèses, se vante dans une lettre au Pere Mersenne, son ami intime, « qu'il croiroit ne » rien sçavoir dans la Physique, s'il » pouvoit seulement dire comment » les choses sont, sans pouvoir dé- » montrer qu'elles ne peuvent être » autrement. » *Leibnitz*, dans qui l'on trouve quelque chose de plus que des Hypothèses, parlant dans sa réponse aux réflexions de M. *Bayle* sur son harmonie préétablie, de ses Monades & de ses autres idées Métaphy-

ſiques, ſe compare à *Antée* ; il aſſûre que chaque objection qu'on lui fait, lui donne une nouvelle force, & ſe vante de pouvoir dire ſans paſſer pour vain:

Omnia præcepi, atque animo mecum ante peregi.

On dira peut-être en faveur des Hypothèſes, qu'elles peuvent être utiles à ceux qui veulent étendre leurs connoiſſances, ſans qu'ils n'en ayent rien à craindre. Une Hypothèſe fondée ſur des Aſſomptions arbitraires, eſt une vraie Hypothèſe, & peut avoir ſon utilité en Philoſophie, lorſqu'elle eſt confirmée par les Obſervations, & qu'elle n'eſt démentie par aucun Phénomène. On découvre bien tôt la fauſſeté d'une Hypothèſe, qui paroît incompatible avec le Phénomène, & on la rejette. Ce raiſonne-

ment qui eſt le ſommaire de tout ce qu'on peut dire en leur faveur, n'eſt pas aſſez ſolide, pour autoriſer l'abus qu'en font ceux-là mêmes qui l'employent. Il eſt très-poſſible qu'une pareille Hypothèſe ſoit vraie, parce qu'il peut arriver que des hommes qui paſſent leur vie à former des conjectures devinent une fois juſte; mais pas un homme ſenſé n'oſera parier qu'il l'ait fait. Je conviens, d'un autre côté, qu'on découvre bien-tôt la fauſſeté d'une Hypothèſe qui eſt démentie par les phénomènes; mais il eſt faux qu'on la rejette. Si les Philoſophes ſont jaloux d'établir des Hypothèſes, leurs Diſciples ne ſont pas moins ardens à les défendre. L'honneur de toute une Secte ſe trouve en compromis, & chaque individu eſt fâché qu'un autre lui montre la fauſſe-

té d'une chose qu'il a cru vraie pendant toute sa vie ; de maniere que, malgré toutes les graces de la nouveauté, il est difficile qu'une nouvelle vérité fasse revenir les hommes d'une ancienne erreur. Je pourrois en citer une infinité d'exemples ; mais je me contenterai d'un que me fournit l'Astronomie.

Du Système de Ptolomée.

SI jamais une Hypothèse a paru probable, c'a été sans contredit celle de *Ptolomée*. La face apparente des Cieux y conduisoit. On peut dire que les Phénomènes la suggéroient, & que la révolution du Soleil, des Planettes & des Etoiles, dans leurs différentes sphères autour de la Terre, ne pouvoit être révoquée en doute par

des hommes qui admettoient des conclusions générales, au lieu de les tirer d'une longue suite d'observations particulieres, faites avec discernement. La plausibilité de cette fausse Hypothèse & l'autorité de l'Ecole Péripatéticienne l'établirent sur les ruines du vrai Système que *Pythagore* avoit apporté d'Orient en Italie, & qui vraisemblablement étoit celui des Astronomes d'*Egypte* & de *Chaldée*. Tout faux qu'il étoit, il se maintint pendant treize à quatorze cents ans, à compter depuis *Ptolomée*, jusqu'à *Copernic*. Il trouva d'abord de grandes difficultés; mais on inventa de nouvelles assomptions pour les concilier. Si bien qu'à la fin ce ne fut plus qu'un amas d'Hypothèses sur Hypothèses. On le rejetta enfin pour adopter un système plus conforme à la vérité. Les fauteurs

d'Hypothèſes veulent nous perſuader que la découverte même de leur fauſſeté, nous donne lieu d'étendre nos connoiſſances. Mais l'erreur ne conduit jamais à la vérité ; & loin que l'Aſtronomie ſoit redevable de ſes progrès à la deſtruction de l'Hypothèſe de *Ptolomée*, celle-ci n'a été que l'effet des progrès qu'on a faits dans l'Aſtronomie. Sans cette Hypothèſe, *Copernic* n'eût pas eu l'honneur de faire revivre le ſyſtême de *Pythagore*, & les hommes auroient eu l'avantage de ſuivre ſans interruption un ſyſtême fondé ſur la connoiſſance, au lieu d'acquieſcer pendant pluſieurs ſiécles à une Hypothèſe fondée ſur des aſſomptions.

Du Syſtême de Deſcartes.

A Cet exemple que je tire de l'antiquité, je vais en joindre un autre qui me fournira les mêmes réflexions, & qui ſervira à confirmer ce que j'avance. Le ſyſtême de *Deſcartes* en impoſa d'abord; on l'attaqua, mais il ſe maintint quelque tems. Jamais homme peut-être n'a été plus propre que ce Philoſophe pour établir une Hypothèſe, & pour la ſoutenir. L'opinion qu'il avoit & qu'il répandit, qu'indépendamment des idées claires, il y a une eſpèce de ſentiment intérieur d'évidence, qui peut être un principe de connoiſſance, eſt, je crois, auſſi dangereuſe dans la Phyſique, que dans la Métaphyſique. Celui qui

s'écarte de la méthode Analytique pour établir des propoſitions générales touchant les Phénomènes ſur des aſſomptions, & qui raiſonne d'après celles-ci, & d'après des ſentimens intérieurs d'évidences, loin d'avoir des idées claires & réelles, abandonne les ſeuls guides qui peuvent le conduire au ſçavoir. Il n'eſt donc pas étonnant qu'il s'égare, comme *Deſcartes* l'a fait dans ſa conſtruction de l'Univers, quoiqu'il ait donné un air de ſimplicité & de plauſibilité à ſon Hypothèſe, & qu'il ait employé la Géométrie pour autoriſer ſes erreurs. Il eſt vrai que d'autres s'en ſont ſervis pour les découvrir, & établir les vrais principes de la Philoſophie naturelle. Il a fourni à autrui des armes contre lui-même; entr'autres à *M. Newton*; car quoique le

ſyſtême de ce dernier ne ſoit pas plus dû à l'Hypothèſe du premier, que celui de *Copernic* à celui de *Ptolomée*, on peut dire cependant que c'eſt l'application de la Géométrie à la Phyſique, qui a mis le Philoſophe Anglois en état de faire tant de découvertes admirables, & qu'on doit au Philoſophe François l'introduction de cette même ſcience dans la Phyſique. Pour conclure en un mot; le *Plein* de *Deſcartes* eſt entierement banni; pluſieurs de ſes Loix du mouvement ont été démontrées fauſſes, & les moulins qui ſervoient à broyer ſes trois élémens, démolis; & ſa matiere fluide, dans laquelle les Planettes étoient emportées comme par un torrent autour du Soleil, tandis qu'un mouvement ſemblable dans le tourbillon particulier de chaque

Planette, pouſſoit tous les corps vers le centre, n'exiſte plus. Les Cartéſiens ont eu recours aux ſuppoſitions les plus forcées pour défendre l'Hypothèſe de leur Maître; & lorſqu'on leur a démontré qu'elle étoit fauſſe dans une de ſes principales parties, je veux dire la matiere fluide, dont il ſuppoſe que le mouvement rapide occaſionne la chûte des corps & les mouvemens des Planettes, ils nous diſent gravement, que ſi ce n'eſt point cette matiere fluide, c'en eſt une autre qui eſt la cauſe de ces Phénomènes. Ce qu'il y a de plus ridicule eſt l'opiniâtreté avec laquelle ils admettent une Hypothèſe qui n'eſt ni déduite des Phénomènes, ni compatible avec eux, & qu'ils refuſent d'adopter un ſyſtême fondé ſur l'obſervation & l'expérience, plutôt que ſur

une assomption, & que tous les Phénomènes concourent à établir.

Des Philosophes.

SI les Philosophes n'avoient d'autres vues que de découvrir la vérité, ils se borneroient aux règles qui peuvent seules y conduire, & se contiendroient dans les bornes où ils peuvent la trouver : mais un principe prédominant de vanité leur fait abandonner ces règles & franchir ces bornes. Non contents d'une liberté philosophique, ils affectent de pousser les choses jusqu'à la licence, & c'est cette affectation qui les rend si avides d'Hypothèse, vû que par leur moyen ils achevent leurs prétendus systêmes, quelque imparfaites que soient leurs connoissances. De-là vient que

les Philoſophes naturaliſtes ont rempli leurs ouvrages de fictions, &, à l'exemple des Voyageurs, décrit des Pays qu'ils n'ont jamais vus. Ils ont même affecté de révéler les ſecrets des Cours qu'ils ne connoiſſoient point. Je m'explique : ils ont non-ſeulement ſuppoſé des êtres qui n'ont jamais exiſté, mais encore rendu raiſon de tout ce qui exiſte. *Léibnitz*, qui avoit beaucoup de ſçavoir & quelque ſagacité, & en même tems beaucoup de préſomption, a impoſé aux Philoſophes l'obligation de corrompre la Phyſique & la Métaphyſique. Par exemple, il s'eſt cru obligé d'expliquer comment & pourquoi l'étendue des corps eſt poſſible. Il admet leur exiſtence actuelle ; mais il nie que cette poſſibilité procede de la volonté de Dieu. Il fonde ſes raiſons, non

point ſur l'étendue ſenſible, ni ſur les atômes inſenſibles qui compoſent un corps, mais ſur ſes *Monades*, c'eſt-à-dire, ſur des êtres ſimples & ſans étendue, qui ſont les ſeules ſubſtances qui forment l'étendue, que Dieu n'eut pû créer ſans elles. Convient il à un homme d'acquérir le nom de Philoſophe, en amuſant le genre humain de pareilles extravagances? Sûrement que non.

Puiſque j'ai entrepris de cenſurer *Deſcartes* ſur cet article, je me crois obligé de le juſtifier ſur un autre, dont on l'accuſe très-injuſtement. *Straton* a pû être un Athée, quoique Diogène Laërce faſſe mention de trois Livres qu'il avoit écrits touchant la Nature des Dieux. Mais le paſſage des Académiques de Ciceron, où il eſt dit qu'il ne faiſoit point intervenir les Dieux

à la création du Monde, « *Negat* » *Opera Deorum ſe uti ad fabrican-* » *dum mundum* », ne me perſuade pas qu'il le fût. Rien n'eſt plus raiſonnable que d'admettre un Etre Suprême, comme la ſource de toute exiſtence, la cauſe efficiente de toutes choſes, & d'expliquer les Phénomènes de la Nature par des cauſes phyſiques & méchaniques, par la matiere & le mouvement. Or c'eſt ce que *Deſcartes* a fait, & il a pû le faire ſans ſe départir du carractère d'un bon Théïſte. Les Philoſophes peuvent former des objections contre ſon Hypothèſe; mais les Théologiens auroient tort de le faire: car outre qu'il ſe ſert, pour prouver l'exiſtence de Dieu, d'un argument qu'il a cru bon, & que *Malbranche* & d'autres regardent comme concluant, il fonde ſa

doctrine ſur deux principes ; ſçavoir, que Dieu a créé la matiere, & a imprimé deux mouvemens à ſes parties. Le Lord *Bacon*, qui eſt un meilleur Apologiſte que moi, a prévenu l'objection qu'on a faite à *Deſcartes*, long-tems avant que ce Philoſophe écrivît.

Folie & Préſomption des Philoſophes.

CELUI qui ſoutient qu'il y auroit plus de ſçavoir & plus de ſageſſe parmi les hommes, s'il y avoit moins dérudition & moins de Philoſophie, peut paroître avancer un paradoxe ; mais un homme exempt de préjugé, & qui ſçait douter, s'apperçoit bien-tôt que ce prétendu paradoxe eſt une vérité inconteſtable. Cette vérité a lieu dans la plûpart des Sciences humaines, mais ſur-tout

dans la Métaphyſique & la Théologie. Je ſens bien qu'elle ne manquera pas de choquer la vanité des hommes les plus vains qui ſoient au monde ; je veux dire, des Scholaſtiques & des Philoſophes ; mais ceux qui cherchent ſincerement la vérité, & qui préferent l'ignorance à l'erreur, ſeront ravis de cette découverte.

Il y eut un tems où les Navigateurs s'opiniâtrerent à trouver un paſſage à *Catbay* par le Nord ou le Nord-Oueſt. Auſſi long-tems que cette folie prévalut, ni les naufrages, ni les contre-tems ne purent les détourner de cette entrepriſe. Ils ne trouverent point ce paſſage, la mode ceſſa & la folie avec elle. On fixa les limites de la Navigation, & l'on profita des fautes d'autrui, au point de ne plus rien tenter dans ces régions glacées. Il

eſt arrivé la même choſe dans le monde intellectuel ; mais les entrepriſes qu'on a faites n'ont pas eu un meilleur ſuccès ; & les ſuites ont été différentes. Ni les exemples ni l'expérience n'ont produit aucun effet ſur les Philoſophes, parce qu'ils ſont plus entêtés que les Marins ; ils ont erré là où leurs prédéceſſeurs avoient erré trois mille ans avant eux, & ils n'ont pas mieux réuſſi.

» Il faut pouſſer à une porte, dit » *Charron* dans un endroit de ſon » Livre de la Sageſſe, pour ſçavoir » qu'elle nous eſt cloſe. » Il a raiſon de dire, pour ſçavoir qu'elle nous eſt cloſe. Mais lorſque nous ſçavons par notre propre expérience, ou par celle des Philoſophes anciens & modernes qu'une porte eſt fermée de maniere qu'aucune force hu-

maine ne peut l'ouvrir, il y a de la folie à tenter de le faire. Ceux qui affectent de débiter des conjectures ſur des objets qu'ils ne peuvent voir, & d'en parler comme ſi la porte étoit ouverte, lorſqu'ils ne voyent que par le trou de la ſerrure, ſont encore pis. La plûpart des anciens Philoſophes ſont excuſables d'avoir eſſayé d'ouvrir la porte des Sciences; mais on ne peut que les blâmer d'en avoir impoſé aux hommes par des découvertes qu'ils n'ont jamais faites. Ceux qui ont ſuivi leur exemple, ſont inexcuſables à ces deux égards, vû que ce qui n'étoit qu'une ſimple curioſité dans les premiers, eſt une préſomption dans les ſeconds, & leurs progrès ne ſçauroient réparer le mal qu'ils ont fait, en tranſmettant à leur poſtérité un ſi grand nombre de ſyſtêmes chimériques.

Cicéron avoue ingénuement qu'il n'y a point d'abſurdité qui n'ait été adoptée par quelque Philoſophe ; & il eſt aiſé de ſe convaincre de cette vérité en liſant ce qu'il dit des Stoïciens, des Epicuriens & des Académiciens. Mais cet aveu ne va pas aſſez loin, & l'on peut employer dans cette occaſion contre les Philoſophes l'objection qu'ont fait aux Jéſuites quelques-uns de leurs ennemis. On ne doit point attribuer les abſurdités des Philoſophes à ceux qui les ont avancées dans les différens ſiécles; mais à leur Ordre & à leur Inſtitution, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi ; & ce ſont leurs principes & leur eſprit qui les ont conduits à ces abſurdités. Les premiers Philoſophes établirent ces principes & les inſpirerent aux hommes dans les ſiècles d'Ignorance & de ſuperſtition,

Leurs Succeſſeurs enchérirent ſur eux, les confirmerent & y ajoûterent. Le tems & l'autorité les ont tous affermis, & les plus anciens & les plus groſſiers plus que les autres. Des mots vuides de ſens paſſent pour en avoir un, & on les employe en conſéquence. Des idées incomplettes & imparfaites, paſſent pour être complettes & parfaites ; celles qui ſont obſcures & confuſes, pour claires & diſtinctes ; en un mot, le tems & l'autorité ont ſi bien établi les abſurdités des Métaphyſiciens, qu'elles paſſent pour les premiers principes des Sciences, & pour des vérités inconteſtables.

Des hommes qui auroient été des géans dans la ſphère humaine, ſont devenus des Pigmées pour avoir voulu en ſortir. Au lieu d'entaſſer des

montagnes ſur montagnes de ſcience pour eſcalader le Ciel, ils n'ont fait qu'entaſſer avec un air d'importance des taupiereslés unes ſur les autres, & ſe ſont ridiculement vantés, non-ſeulement de leur deſſein, mais encore de leur ſuccès. Je les compare à des *Sylphes*, & ils ſont ſi fiers de n'être point des *Gnomes*, qu'ils s'imaginent être des Archanges. » *Humana ad Deos transferunt divina malle ne ad nos.* C'eſt une expreſſion de *Ciceron*, qu'on peut aiſément appliquer aux Philoſophes dont je parle. Ils ont aſſez de préſomption pour faire l'un, & aſſez de folie & d'effronterie pour faire l'autre. Ils attribuent à l'Etre Suprême la connoiſſance, les idées, & même les affections & les paſſions de ſes créatures. Ils ſont aſſez préſomptueux que de vouloir pénétrer

dans ſes conſeils, & d'expliquer l'économie divine avec la même confiance qu'ils feroient leurs propres affaires. C'eſt-là ce qu'ils appellent Théologie. Ils créent des mondes intellectuels & matériels à leur guiſe, & ils donnent à leurs idées creuſes les noms de Métaphyſique & de Phyſique.

J'ignore ce qui peut avoir fait donner le titre de *Sages* aux premiers Obſervateurs de la Nature, & aux premiers Précepteurs du genre humain. Peut-être le durent-ils, à l'ignorance de leurs Diſciples plutôt qu'à leurs propres connoiſſances. J'oſe aſſûrer qu'il eſt auſſi mal fondé, que celui que prirent leurs ſucceſſeurs, de *Philoſophes*, ou d'amateurs de la ſageſſe. Voici une anecdote que *Ciceron* rapporte dans ſa cinquiéme Tuſculane, qui fait à mon ſujet, & qui eſt

trop

trop curieuſe pour la paſſer ſous ſilence. Il dit que *Léon*, Roi des Phliaſiens, entendit un jour *Pythagore* diſcourir ſur certains points avec tant de ſçavoir & d'éloquence, que ce Prince, ſaiſi d'admiration, lui demanda quel étoit l'art dont il faiſoit profeſſion ? A quoi *Pythagore* répondit, qu'il n'en ſçavoit aucun ; mais qu'il étoit Philoſophe. Et ſur ce que le Roi, ſurpris de la nouveauté de ce nom, le pria de lui dire qui étoient les Philoſophes, & en quoi ils différoient des autres hommes, voici quelle fut la réponſe de *Pythagore*.

Il eſt, dit-il, de ce monde, & du commerce de la vie, comme de ces grandes aſſemblées qui ſe tiennent parmi nous à l'occaſion des Jeux publics : on ſçait que dans le concours

de ceux qui s'y rendent, il y a des gens qui n'y ſont attirés que par l'envie de ſe diſtinguer dans les exercices du Corps, & d'y mériter la couronne ; d'autres, qui n'y ſont conduits que par l'eſpoir d'y faire quelque profit, en vendant ou en achetant des marchandiſes ; d'autres encore, qui, penſant plus noblement, n'y vont chercher ni profits, ni applaudiſſements ; mais qui ſongent uniquement à voir ce qui s'y paſſe, & à faire leurs réflexions ſur ce qui s'y préſente à leurs yeux. L'on en peut dire autant de tous les hommes, qui paſſant d'une autre vie en celle-ci, comme on paſſe d'une ville, ou d'une aſſemblée dans une autre, y apportent tous des vues différentes. Car tandis que les uns cherchent la gloire, & les autres les richeſſes, il y a une

troisième espèce d'hommes, mais peu nombreuse, qui traitant le reste de bagatelle, fait sa principale occupation de la contemplation des choses naturelles. Ce sont ces derniers qui se disent Philosophes, c'est-à-dire, amateurs de la sagesse. Et comme à l'égard des Jeux, il n'est rien de si honnête que d'y assister sans aucune vue intéressée, de même dans ce monde la profession la plus noble est celle d'une étude qui n'a d'autre but que de parvenir à la connoissance de toutes choses.

Ce récit nous donneroit lieu de croire que *Pythagore* se renfermoit dans les bornes d'une connoissance réelle, si nous ne sçavions par une multitude d'autres anecdotes, & par des lambeaux de sa doctrine, qui sont venus à notre connoissance, qu'il

s'en écartoit quelquefois. Il avoit été élevé dans des Ecoles où l'on diſtinguoit ſi peu les Sciences humaines des Sciences divines, qu'en voulant acquérir les dernieres, on en venoit quelquefois juſqu'à ignorer les premieres.

La Science, proprement dite, conſiſte à obſerver la conſtitution & l'ordre des choſes, tant dans le ſyſtême phyſique, que dans le ſyſtême moral auquel nous appartenons; à former ſur ces particularités des idées générales, des notions, des axiomes & des régles, & de les appliquer aux actions & aux uſages humains. Le réſultat de toutes ces choſes eſt ce qu'on appelle ſageſſe, ſcience, connoiſſance humaine.

Ce qu'on dit de l'origine & des progrès de la Philoſophie eſt ſi incer-

tain, ou pour mieux dire, si fabuleux, qu'il faut pour y ajoûter foi, renoncer à toute probabilité historique. *Josephe*, *Eusebe*, *Clément d'Alexandrie*, &c. ont jetté les fondemens de la Légende, & composé quelques-unes de ses parties. Les modernes, tels que *Bochart*, *Huet*, *Stillingfleet*, & quantité d'autres, se sont donné des peines infinies pour faire valoir son autorité. Je n'examinerai point ici les preuves qu'ils alleguent, & je me contenterai de dire, qu'en adoptant cette méthode, on peut faire dire à l'antiquité ce qu'on juge à propos.

C'est une opinion généralement reçue, que les Arts & les Sciences ont passés d'Orient en Occident, de la *Chaldée* en *Egypte*, & de celle-ci en *Grèce*.

Tradidit Ægyptis Babilon, Ægyptus Achivis.

Cette opinion s'accorde ſi parfaitement avec ce que l'Ecriture Sainte nous dit de la répopulation du monde, après le déluge, & de l'antiquité des Nations, qu'on doit l'adopter pour cette ſeule raiſon. Les Ecrivains qui ont plus de réputation que d'autorité, & auxquels les Antiquaires modernes s'en rapportent, paroiſſent avoir penſé de même. *Joſeph* rapporte qu'*Abraham* s'enrichit des préſens que lui firent les *Egyptiens*, en récompenſe des Sciences qu'il leur avoit enſeignées au ſortir de la *Chaldée*. *Euſebe* nous aſſûre d'après le même *Joſeph*, que les *Egyptiens* ignoroient entierement l'Aſtrologie & même l'Arithmétique; & d'après *Eupolemus*

qu'*Abraham*, pendant qu'il étoit dans le pays, eut pluſieurs entretiens avec les Prêtres d'*Héliopolis*. Mais malgré toutes les autorités ſur leſquelles cette opinion eſt fondée, un homme d'eſprit, & qui a beaucoup de lecture, ne ſera pas en peine d'en établir une autre, en choiſiſſant ſes paſſages & les diſpoſant d'une autre maniere: car les Sçavans jouent différentes ſortes de carillons ſur les mêmes cloches. Il pourra également prouver que les Arts & les Sciences ſont venus d'Occident dans un ſiècle extrêmement reculé; qu'ils y furent introduits par les Habitans de l'Iſle Atlantique, qui ſe répandirent dans l'*Afrique* & dans l'*Europe*, & dont *Solon*, n'eut connoiſſance que lorſque les Prêtres d'*Egypte* lui apprirent ces merveilles. Il pourra également

les faire venir du Royaume d'*Uranus*, auquel *Atlas*, frere & contemporain de *Saturne*, ſuivant *Diodore de Sicile*, donna ſon nom; s'il eſt vrai que le peuple de ces Royaume fût différent des autres qui portoient le même nom; ce qui eſt un point de critique, qu'il eſt plus difficile qu'important d'établir, vû que dans tous ces cas, les Arts & les Sciences auront paſſé d'Occident en Orient. Il ſera enſuite aiſé de les tranſporter de l'Ethiopie, ou de l'Egypte, dans l'Orient; par exemple, chez les *Phéniciens*, les *Aſſyriens*, les *Perſes*, les *Indiens* & les *Chinois*.

ORIGINE & progrès de la Philosophie.

JE suis persuadé que la Philosophie n'a eu, ni n'a pû avoir, dans le cours ordinaire des choses, un commencement fixe dans aucun point de tems, ni dans aucun lieu déterminé. Elle commença dans différens périodes, dans différens lieux, & elle fut sujette à toutes les révolutions qu'ont coutume d'éprouver les choses humaines. Elle naquit dans un Pays; elle se répandit dans d'autres. Elle fleurit long-tems dans les uns, & languit & s'éteignit dans d'autres. Elle fleurit plus ou moins, selon le caractère des Peuples, & la forme de leurs Gouvernemens. En quelque lieu qu'elle ait commencé, elle fut

d'abord peu conſidérable ; car les arbres qui compoſent la forêt du ſçavoir, naiſſent de ſemences extrêmement petites. Ce n'eſt pas tout : les imperfections de notre nature, qui ſe ſont manifeſtées dans tout le cours de la Philoſophie, ſe manifeſterent vraiſemblablement, quoique d'une maniere plus groſſiere, lors de ſon origine, quoique l'ignorance les cachât dans ce tems-là ; de même que le ſçavoir les a déguiſées dans la ſuite. L'ignorance précéda la connoiſſance. L'erreur fut ſa contemporaine, & crut avec elle. L'erreur fleurit dans les ténèbres ; & avant que les hommes puſſent ſortir de celles que l'ignorance avoit répandues, elle avoit déja pris toute ſa crue, & étouffé le ſçavoir : la ſuperſtition fut leur compagne ; & quoique l'erreur

fût la principale nourrice, le ſçavoir ne laiſſa pas que d'inſpirer à ſon nourriſſon l'ignorance & la crainte.

Si l'on s'en tient aux anciennes traditions, & à ce que les relations modernes nous apprennent, on croira ſans peine que les Peuples Sauvages, encore qu'ils forment des Sociétés, ſoumiſes au même Gouvernement, & dirigées par quelques régles générales, qu'une expérience conſtante les oblige d'obſerver, n'ont ni le moyen ni le loiſir de cultiver la Philoſophie, dont les principes ont été introduits chez eux par une néceſſité urgente, encore qu'en les perfectionnant ils puſſent rendre leur état plus heureux. Tout leur tems & toute leur attention ſe bornent à ſe procurer, au jour la journée, & d'une ſaiſon à l'autre, les choſes dont ils ont beſoin pour ſub-

ſiſter ; & ils paroiſſent faire auſſi peu d'uſage de leur raiſon, que les bêtes qu'ils chaſſent ; & qui leur donnent quelquefois la chaſſe à leur tour. Ils ne ſçavent ce que c'eſt que d'inventer les Arts & de les perfectionner ; les Sciences leur ſont entièrement inconnues ; cependant dans l'état que je viens de dire ils ont les premieres ouvertures pour les Sciences & un premier motif pour cultiver la Philoſophie, lequel ſe montre dans la curioſité qu'ils ont de connoître les cauſes des Phénomènes, laquelle eſt ſi naturelle à l'homme : ceux qui ſont extraordinaires, l'excitent encore plus ; & ceux enfin dont ils reçoivent plus de bien ou de mal, encore davantage. Un autre principe, auſſi naturel à l'eſprit humain, mais qui n'eſt point propre à nous bien diriger dans nos

recherches, eſt celui qui fait que nous nous regardons comme la meſure, & la cauſe finale de toutes choſes. C'eſt lui qui a repréſenté à l'eſprit de ces Sauvages & demi-Sauvages dont je parle les cauſes inconnues des Phénomènes ordinaires de la nature, tant de ceux qui ſont nuiſibles, que de ceux qui ſont utiles, ſous les images d'animaux peu différens de l'homme, mais analogues à lui, & doués d'une plus grande force, & d'une plus grande intelligence. Ils les placent dans le ciel ou ſous la terre ſelon les différentes ſortes d'actions que leur imagination leur ſuggere, comme le Capitaine d'un haut, & le Capitaine d'un bas, qui ſont les deux Divinités des *Hottentots*. Voilà comment le ciel, la terre, la mer & l'air ont été bientôt remplis de Divinités

qui reglent tous leurs mouvemens ; & qui les dirigent relativement à l'homme. Dans l'incapacité où ils ont été de découvrir l'ordre des causes secondes, de juger de celles qui sont éloignées par celles qui sont à notre portée, des générales par les particulieres, qui les eussent conduits à la cause premiere & efficiente de toutes choses, il ont imaginé un moyen plus court pour expliquer les phénomènes, & ç'a été de les attribuer à quelque cause efficiente particulière. Par ce moyen ils ont fait autant de Dieux qu'ils ont voulu ; & après les avoir faits, ils ont cru qu'il étoit inutile de recourir à des causes intermédiaires, & qu'il y avoit de l'impiété à en admettre de supérieures. Tonnoit-il ; Jupiter étoit en colere. La foudre tomboit-elle ; c'étoit lui qui

lançoit la foudre sur quelque tête qui lui étoit dévouée. Que falloit-il de plus pour contenter la curiosité ?

Il me seroit aisé d'appuyer ce que j'avance d'une infinité d'exemples, si je me piquois, plus que je ne fais, d'une connoissance particuliere & critique des anecdotes de l'antiquité. Il me suffit de les connoître assez, pour découvrir quelques vérités générales qui en résultent.

PYTHAGORE.

CE Philosophe vint en Italie avec tous les avantages qu'il pouvoit désirer pour exécuter son projet. Les Grecs étoient divisés en plusieurs petits Etats, dont le Gouvernement étoit mal affuré. Il arriva avec une

grande réputation de ſçavoir, de ſageſſe & de ſainteté ; de chez une Nation renommée pour ſon ancienneté, pour ſon Gouvernement & ſa Religion ; de chez une Nation dont les Grecs avoient reçu l'uſage des lettres & les principes de la politeſſe. Il avoit une figure & une phyſionomie propre à inſpirer du reſpect à ceux qui ſe laiſſoient prendre par les yeux. Il étoit éloquent, & ſes prétendus Miracles ear le merveilleux en impoſe aiſément à un Peuple ignorant & ſuperſtitieux, comme l'étoit celui à qui *Pythagore* avoit à faire, le firent aiſément paſſer pour l'*Apollon* Pythien ou Hyperboréen, pour un des génies qu'on croyoit habiter dans la lune, ou pour une divinité céleſte.

Il ouvrit ſon Ecole, & commença ſa miſſion à *Crotone* où les diſcours

qu'il fit aux vieillards, aux jeunes gens, aux femmes & aux enfans, & surtout le preſtige du Poiſſon, dont Jamblique rapporte toutes les circonſtances, lui eurent bientôt acquis du crédit. Ce fut là qu'il fonda ſa premiere Ecole ou ſon premier Collége, de même que ſa premiere Egliſe; car je peux bien l'appeller ainſi d'après *Clément d'Aléxandrie*, & obſerver, de même que ce pere, une conformité entre les Inſtitutions Pythagoriciennes & les Chrétiennes. Premierement, les perſonnes de tout âge & de tout ſexe, qui avoient été converties par les Miracles & les Sermons de *Pythagore*, étoient aggrégées à cette Egliſe. On les inſtruiſoit des Doctrines publiques de ſa Religion, & des vérités qu'on les obligeoit de croire, dans l'eſpoir de les comprendre dans la ſui-

te. C'eſt la même méthode que Saint *Auguſtin* preſcrit dans quelqueendroit de ſes ouvrages à ceux qui embraſſoient le Chriſtianiſme. Il n'admettoit dans ſon Collége que ceux dont il s'étoit aſſuré par un long & ſévere examen, pareil à celui qu'il avoit ſubi lui même en Egypte, ſans que la recommandation de *Policrate*, ni la protection d'*Amaſis* euſſent pû l'en garantir ; de maniere que ce Collége devint un Séminaire d'enthouſiaſtes. Ils vivoient dans cet endroit comme des Cénobites, comme membres de cette famille ſpirituelle, renonçant à leurs biens, & mettant tout ce qu'ils poſſédoient dans la maſſe commune. Le long ſilence qu'ils obſervoient, leur abſtinence, leur mortification, leurs purifications, leurs auſtérités, & les tourmens auxquels ils ſe ſou-

mettoient, les préparoient à toutes les épreuves qu'ils couroient risque de subir en étendant l'empire spirituel de leur Maître.

Dans un siécle tel que celui-là, & avec de pareils Ministres, je veux dire, des hommes qui lui étoient entiérement dévoués, au point de souffrir le martyre pour lui, il ne pouvoit manquer de réussir chez un Peuple déja disposé par les erreurs & les superstitions de ses premieres institutions, à recevoir celle qu'il plairoit à son ambition de lui imposer. Mais lui & ses Disciples se conduisirent si grossierement, que son projet fut bien-tôt découvert; car malgré toutes les belles choses que *Porphyre*, *Jamblique* & d'autres disent de ce fameux personnage; malgré l'obscurité & l'imperfection de ce que la Tradition

rapporte de ces Colonies Grecques, il y a tout lieu de croire que les accuſations de *Cylo* & de *Nino* étoient fondées, & que leur jalouſie avoit un motif légitime. *Pythagore* occaſionna des révolutions dans pluſieurs villes, par exemple, à *Crotone*, à *Sybaris*, à *Catane*; & ſes Diſciples, comme *Zaleucus* & *Charondas*, ſi tant eſt qu'ils le fuſſent, uſurperent l'autorité ſouveraine par-tout où ils furent, ſoit de gré ou de force; comme ſi cette Société Religieuſe eût été en droit de donner des loix, non-ſeulement aux membres qui la compoſoient, mais encore aux Sociétés Civiles qui l'avoient admiſe. Il y a toute apparence qu'elle croyoit pouvoir le faire; car elle ſe diſoit divinement inſpirée; & une inſpiration & une inſtitution divine ſuppoſent une autorité

ſupérieure à toute autorité humaine. *Diogène Laërce* donne à entendre que les *Crotoniates* le tuerent, de peur qu'il ne devînt leur tyran; & quelques Traditions diſent que, commandant l'Armée des *Agrigentins* contre les *Syracuſains*, il fut battu, & tué comme il s'enfuyoit.

Quoi qu'il en ſoit, la déclaration qu'il aimoit mieux être taureau un jour, que bœuf toute ſa vie, fut entendue, & l'on tua le taureau. Preſque tous ſes Diſciples périrent avec lui; & l'on peut comparer l'expulſion de cette Secte hors de l'Italie, à celle des Chrétiens hors du *Japon*; avec cette différence qu'*Ariſtée* n'ayant plus ſongé à uſurper l'autorité ſouveraine, continua d'enſeigner la Philoſophie de *Pythagore*.

Des Mages de Perſe, & des Prêtres d'Egypte

LA fonction des Mages de Perſe étoit d'enſeigner aux Princes l'Art de Gouverner, & d'aider enſuite leurs pupiles de leurs conſeils, après qu'ils étoient montés ſur le Trône. Il en étoit de même en *Egypte*, où les Prêtres avoient le privilége de donner des conſeils au Souverain, & même de le reprendre, du moins d'une maniere indirecte. Cette prérogative alloit plus loin dans l'*Ethyopie*; car les Prêtres faiſoient mourir leurs Souverains lorſque bon leur ſembloit, juſqu'à ce qu'un Roi Sacrilége, je crois qu'il s'appelloit *Ergamene*, entra dans le Sacré Collége, & fit mourir

tous ces Tyrans Spirituels. Les biens & les Priviléges de cet Ordre étoient auſſi exhorbitans que leur autorité & leur puiſſance. *Diodore de Sicile* nous apprend, qu'il partageoit non-ſeulement la Souveraineté, mais encore qu'il étoit exempt de tout impôt & autres charges de l'Etat ; car ſes membres étoient *participes Imperii, cunctis oneribus immunes* ; & qu'il poſſédoit en outre le tiers des revenus de l'*Egypte*. Quant à leurs immunités, on peut en voir un exemple dans le Livre de la Genèſe. La famine étant ſurvenue, les pauvres furent obligés de vendre leurs terres au Roi pour avoir du pain ; mais le Roi nourriſſoit les Prêtres, & en outre ils gardoient leurs terres.

Parlons maintenant de la maniere & des raiſons pour leſquelles cet

Ordre perpétua l'erreur dans la Philoſophie, & la ſuperſtition dans la Religion. L'on obſervera d'abord qu'il étoit de ſon intérêt de conſerver cette réputation de ſainteté, de ſçavoir & de ſageſſe, qui lui attiroit l'eſtime & la vénération des Peuples. Les membres qui le compoſoient s'étoient ménagé pluſieurs reſſources dans la forme & la conſtitution du Gouvernement; mais comme c'étoient des habiles gens, ils ſentirent la néceſſité dont il étoit de maintenir dans leur vigueur les principes originels de l'empire qu'ils avoient ſur l'eſprit des hommes, & dont tout le reſte dépandoit. Voici donc quel paroît avoir été le ſyſtême général de leur politique. Ils bâtirent tout leur ſyſtême de Philoſophie ſur les opinions ſuperſtitieuſes qui avoient un cours dans les ſiécles

siécles d'ignorance, & par conſéquent, leur principal objet n'étoit point une ſcience réelle, mais une ſcience fauſſe. La premiere n'auroit ſervi qu'à découvrir leurs impoſtures dans pluſieurs occaſions, & de-là vint qu'ils la rendirent la plus myſtérieuſe qu'ils purent. D'ailleurs, pour me ſervir de l'expreſſion de *Ciceron*, les hommes commençoient à paſſer *à neceſſariis ad elegantiora.* Ils couroient donc riſque que quelques-uns, qui n'étoient pas de leur Ordre, ne les prévinſſent dans l'acquiſition de la ſcience réelle, & ne découvriſſent la fauſſeté de celle qu'ils enſeignoient. Il convenoit donc qu'ils ſe garantiſſent de ces accidens, & c'eſt en effet ce qu'ils firent avec autant d'eſprit que de fineſſe. Ils multiplierent & exagérerent leurs prétentions à ces eſpèces

de connoissances, que chacun sentoit n'être pas à même d'acquérir, & que cependant chacun étoit disposé à croire qu'ils avoient acquise par des Traditions dérivées des anciens sages, ou même par des illuminations divines, & un commerce secret avec les Dieux & les Démons. Ils n'en demeurerent cependant pas là, & ils eurent recours à d'autres expédiens. Ils envelopperent la plûpart de leurs Doctrines du voile mystérieux de l'allégorie. Ils employerent des chiffres & des hieroglyphes, & établirent deux sortes de Doctrines, l'une pour ceux à qui il étoit inutile & dangereux de confier leur secret, & l'autre pour ceux dont ils connoissoient la crédulité & le fanatisme, & qu'ils avoient éprouvés par un long noviciat. Chez les premiers, l'allégorie passoit

pour une relation littérale des faits ; & l'hyperbole étoit leur ſtyle ordinaire : chez les ſeconds, tout étoit fanatiſme & impoſture. Voilà, je penſe, la maniere dont la Philoſophie ſe corrompit dans l'Egypte & dans l'Orient ; cette corruption ſe répandit dans les autres contrées en différens tems, après qu'elle fut devenue un trafic entre les mains de ceux dans qui les caractères de Philoſophes & de Prêtres étoient confondus.

Polythéiſme & Idolâtrie.

CE ſeroit une choſe auſſi inutile qu'ennuyeuſe, que de vouloir entrer dans le détail des différens ſyſtêmes de Polythéiſme & d'Idolâtrie. Je me bornerai donc à quelques obſervations ſur la maniere dont l'erreur ſe répandit dans la Théologie naturelle, que les Egyptiens & les autres Nations tranſmirent aux Grecs. Je ne m'arrêterai point à ſon origine, de peur qu'on ne m'accuſe d'affectation. Elle eſt beaucoup plus ancienne que ceux qu'on prétend l'avoir enſeignée. *Pherecydes de Syros*, qui écrivit en Proſe, & philoſopha le premier en vers chez les Grecs, fut Maître de *Pythagore* & de *Thalès*, qui fonderent les Sectes Italique & Ionique,

& qui vécurent par conſéquent après la cinquantiéme Olympiade. *Homère* & *Héſiode* vécurent avant l'inſtitution des Olympiades, & peut-être dans le même tems encore que *Caton* ou *Cicéron* placent notre aveugle longtems avant l'autre.

Je ſuis fort éloigné de croire qu'*Homère* ait voulu faire paſſer ſon *Iliade* & ſon *Odyſſée*, pour deux Poëmes Philoſophiques, quoique ç'ait été la manie des pédans, depuis ſon ſiécle juſqu'au nôtre, de le louer & de le critiquer comme un Philoſophe. Il n'eut d'autre deſſein que de flater ſes Compatriotes, en leur rappellant les exploits de leurs ancêtres, la valeur des uns & la prudence des autres, & il employa pour la machine de ſes Poëmes la Théologie de ſon ſiécle, de même que le *Taſſe* & *Mil-*

ton ont employé celles des leurs. Si *Arnobe*, *Juſtin* & *Tertullien* avoient vécu de nos jours, ils * vous auroient accuſés d'être les peres de la *Roſe-Croix*, & des ſottes doctrines touchant les *Sylphes* & les *Gnomes*, de même que les Ecrivains Eccléſiaſtiques ont accuſé *Homère* d'avoir enſeigné le Polythéiſme & l'Idolâtrie. Je crois même que votre Commentateur vous auroit auſſi bien défendu par la maniere dont il eût interprété vos allégories, & expliqué le ſens caché de votre boucle de cheveux enlevée, par exemple, qu'*Homère* l'a été par ceux qui ont découvert un ſens caché dans toutes ſes Fables, & qui l'ont cru très-verſé dans la Philoſophie, parce qu'il fait mention du Soleil, du Vent, de la Pluie, & du

* C'eſt à M. Pope que l'Auteur parle

Tonnerre ; ſur quoi vous vous moquez de *Politien* & de ſes autres admirateurs.

Ceux qui nous ont repréſenté *Homère* comme un grand Philoſophe, ſe ſont rendus ridicules : ceux qui nous l'ont dépeint comme l'Auteur du Polythéiſme & de l'Idolâtrie, lui ont fait tort. Il y avoit eu des Bardes long-tems avant lui. Il importe peu de ſçavoir qui ils étoient, s'il y a eu, par exemple, pluſieurs perſonnes qui ont porté le nom d'*Orphée* ; ſi ce nom eſt dérivé d'un mot Phénicien ou Arabe, qui ſignifie connoiſſance, comme *Voſſius* le prétend; ſi cet *Orphée* n'a jamais éxiſté ; ainſi qu'*Ariſtote* l'a cru ; ou ſi les vers qu'on lui attribue étoient d'un nommé *Cecrops*, comme l'ont prétendu les Pythagoriciens. Nous pouvons raiſonner là-

deſſus comme Cicéron raiſonne au ſujet d'*Atlas*, de *Prométhée* & de *Céphée*; & conclure que les anecdotes fabuleuſes que les anciennes Traditions rapportent touchant *Orphée*, les doctrines qu'il enſeigna, & les myſtères qu'il inſtitua, prouvent que la Théologie Egyptienne, & la plûpart de leurs ſuperſtitions, avoient été introduites en Grèce long-tems avant *Homère*. On peut aiſément ſentir les avantages avec leſquels cette Théologie & ces ſuperſtitions durent être reçues chez un peuple auſſi ignorant que les Grecs, ſurtout venant d'une Nation auſſi fameuſe que les Egyptiens, & de gens, ſoit Egyptiens, Phéniciens ou Grecs, qui avoient eu pour Maîtres des Prêtres, des illuminés, des Devins & des Magiciens; des gens qui avoient des

viſions

visions & des ſonges, & qui avoient commerce avec les Dieux dans un pays où leurs Dynaſties avoient duré ſi long-tems *Platon* eut bien l'audace dans un ſiécle plus éclairé de publier ſes rêveries, ou celles de *Pythagore* dans ſon *Timée*, ſur la foi de gens que les Dieux avoient engendrés, & qui étoient par conſéquent inſtruits des affaires de leurs peres.

Nous pouvons croire que les prédéceſſeurs d'*Homère* chantoient leurs Cantiques moraux & ſpirituels, leurs rapſodies philoſophiques, & leurs ballades héroïques; ainſi que la tradition rapporte qu'il le fit après eux. J'ignore ce que ſont devenus leurs Cantiques & leurs Hymnes, s'ils ſe ſont conſervés, ou s'ils ſe ſont perdus. Il y a toute apparence qu'ils ſe ſont perdus, & la même choſe fût

arrivée à ſes Poëmes, s'ils ne fuſſent tombés dans les mains de *Lycurgue*, ainſi que *Plutarque* le rapporte ; & ſi *Solon* n'en eût fait un Corps, ainſi que l'aſſûre *Diogène Laërce*, que vous citez pareillement, pour prouver que les deux plus grands Légiſlateurs de la Grèce publierent les deux premieres éditions d'*Homère*. Par ce moyen, ſes Poëmes devinrent les ſeuls répertoires de la Théologie, de la Philoſophie & de l'Hiſtoire des tems qui l'avoient précédés. Tous les Scribes de la Grèce, mais ſur-tout *Platon*, les imiterent & les pillerent.

Solon avoit étudié la Philoſophie en Egypte ſous les deux plus célèbres Prêtres d'*Heliopolis* & de *Saïs*, & avoit même appris, à ce que dit *Platon*, la langue *Atlantique*. Cette circonſtance dut naturellement prévo-

sur le Législateur en faveur d'un Poëte qui étoit versé dans la politique, la mythologie & les autres Sciences des Egyptiens plus de trois cens ans avant qu'il fût dans ce pays pour s'instruire. Mais la réputation générale de la sagesse des Egyptiens, la beauté des Poëmes, où ils trouvoient, ou croyoient en trouver tant de traces, & la perte de ce que leurs premiers Poëtes avoient écrit, si tant est qu'il eussent écrit quelque chose, peuvent avoir donné aux Philosophes Grecs cette estime outrée pour *Homère*, dont on voit tant de preuves dans leurs écrits. Dès que la fureur de faire des systêmes complets de Philosophie, auxquels la Théologie & la Science législative avoient la principale part, commença à être en vogue chez les Grecs, chaque faiseur

de ſyſtême crut devoir ſe ſervir de l'autorité d'*Homère*.

Les Poëmes d'*Homère*, & toute la Théologie payenne, ſemblables à des rideaux peints & brodés, d'abord par la ſuperſtition, & enſuite embellis par l'imagination échauffée des Poëtes, cachoient aux yeux du vulgaire la vraie ſcène où étoient les principes de la Théologie naturelle, & l'amuſoient avec des figures groteſques, au lieu de la lui montrer dans cette ſimplicité, dans laquelle elle paroît aux perſonnes ſenſées. Il y a toute apparence que la vraie ſcène où l'on trouve les principes de la Théologie naturelle, étoit indiquée par cette inſcription remarquable qui étoit ſur le Temple de *Saïs*, & que *Plutarque* rapporte, de quelque maniere qu'on puiſſe l'avoir interprétée;

» Je ſuis tout ce qui a été & qui ſera, » & aucun mortel n'a encore levé le » voile qui me couvre ». Ce voile repréſentoit les ouvrages de Dieu, qui ſeuls ſervent à le faire connoître, autant qu'il lui plaît de ſe communiquer à nous. La raiſon humaine ne peut rien découvrir au-delà de ce voile. Au moyen de ces images, on peut ſe former une juſte idée des différentes routes qui jetterent les Hommes dans l'erreur ſur ce ſujet important : le commun des Hommes par le peu de ſoin qu'ils prirent de connoître Dieu dans ſes ouvrages : les Philoſophes, par la hardieſſe qu'ils eurent de lever le voile, & de contempler la Divinité dans ſa nature & dans ſon eſſence, plutôt que dans ſes ouvrages. Le vulgaire perſonnifia, déifia, & adora les ouvrages, ſans

faire attention à l'ouvrier, ainſi que les Poëtes le leur avoient enſeigné : la génération du monde viſible fut pour lui une génération de Dieux inviſibles ; car ils prirent les idées du pouvoir & de la ſageſſe, du bien & du mal d'après les phénomènes : non contents de s'en tenir là, ils perſonnifierent & déifierent encore les affections & les paſſions humaines, & preſque tous les modes complexes que l'eſprit humain peut imaginer. Cela étant, on ne doit point s'étonner qu'ils ayent déifié les Hommes dont ils avoient reçu quelque bienfait, & fait de leurs Héros autant de Dieux tutélaires.

Quelques Philoſophes étant parvenus, par une plus exacte contemplation de la Nature, à la connoiſſance d'un Etre ſuprême, qui exiſte par lui-

même, dont la sagesse & la puissance sont infinies, & qui a créé toutes choses, ne se contenterent point de ce degré de connoissance. Ils voulurent expliquer & analyser la Nature divine. Ils forgerent un système des attributs moraux & physiques de la Divinité, pour expliquer la conduite de sa Providence; & raisonnant ainsi au-delà de leurs idées, par l'effet de la fermentation de leur esprit, ils resterent dans le labyrinthe d'absurdités qu'ils avoient construit, reconnoissant l'existence de ce monade ou de cette vérité au-dessus de l'essence & de l'intelligence humaine, sans cependant l'adorer, se conformant à la pratique de l'idolâtrie, plutôt qu'à celle du Polythéïsme. On multiplia les Dieux, pour pouvoir multiplier les dévotions, les rits & les cérémonies

qui en dépendent. Le *Mithras* inviſible eût été inutile aux Mages ſans le viſible, & une vache, un chat, un ail, un oignon, devinrent dans la baſſe Egypte des Divinités plus lucratives que *Kneph* ne l'avoit été dans la haute.

La premiere Philoſophie ne fut pas la ſeule que l'on corrompit ainſi ; toutes les autres Sciences eurent le même ſort. Les Prêtres d'Egypte & des autres contrées d'où les Grecs tirerent leurs connoiſſances, avoient pour maxime, & cette maxime étoit fort ſage, de ſe réſerver toutes les Sciences, comme par une eſpèce de monopole, à deſſein de ſe rendre néceſſaires à la Société. Sur ce principe, ils cultivoient l'Arithmétique & la Géométrie. La premiere leur ſervit à calculer le nombre de leurs Dieux & de leurs Dé-

mons, & les revenus dont ils jouiſſoient ; ce qui n'étoit pas une tâche facile : la ſeconde, à fixer les limites de leurs poſſeſſions, & pour d'autres uſages temporels ; car ils n'avoient pas encore découvert, comme l'ont fait quelques modernes, l'utilité dont elle eſt pour prouver l'immortalité de l'ame & pour réſoudre les problêmes métaphyſiques. Ils avoient ſur-tout beſoin de la Médecine & de l'Aſtronomie ; auſſi ils les cultivoient avec ſoin, & les faiſoient ſervir à leurs deſſeins. *Medecina animi*, la Médecine de l'ame, étoit le titre de quelques Livres de *Mercure*, que l'on portoit dans cette fameuſe proceſſion, dont on trouve la deſcription dans *Clément* d'*Alexandrie*. Peut être contenoient-ils les principes & les règles de la Théurgie magique, par leſquel-

les les Prêtres prétendoient pouvoir commercer avec les Dieux, employer le pouvoir qu'ils tenoient d'eux toutes les fois que cela étoit néceſſaire.

La Médecine, qui ne s'exerce que ſur les ſubſtances corporelles, produiſit une autre eſpèce de magie, qu'on peut appeller naturelle, & qui conſiſtoit en ce que le peuple ignorant attribuoit les effets des cauſes purement naturelles, non point à une puiſſance ſurnaturelle, mais à un pouvoir & à une connoiſſance que nul autre que leurs Magiciens n'avoit; de ſorte qu'un habile Chymiſte eût pût paſſer chez eux pour un ſorcier.

De même l'Aſtronomie, qui avoit été long-tems cultivée ſous le nom d'Aſtrologie, dégénéra en cette Science mépriſable qui porte aujourd'hui ce nom. Les Hommes, à force de com-

sidérer le mouvement des Astres, leur attribuerent une influence, & telle fut l'origine de cette science ridicule d'impostures qui subsiste encore dans l'Orient, où les Astronomes, qui ne sçavent point faire un Almanach, gouvernent les Princes & les Nations, dont ils prétendent lire la destinée dans le Ciel.

MYTHOLOGIE.

LE système de la Mythologie & de la Théologie des Payens est si absurde, qu'il est impossible que les Hommes y eussent ajouté foi, s'il n'avoit commencé d'être tel dans les siécles de la plus grossière ignorance, & chez des créatures aussi déraisonnables que les *Groenlandois*, les *Sa-*

mojedes & les *Hottentots*, & ſi après que l'erreur & la connoiſſance eurent crû enſemble, la premiere n'eût étouffé l'autre, & ne ſe fût maintenue, malgré les progrès de la raiſon humaine, par la force de l'habitude; & enfin ſi les Légiſlateurs n'avoient cru qu'il étoit dangereux de guérir les hommes de leur ſuperſtition. Cependant, malgré tout cela, il faut beaucoup d'adreſſe pour la mettre en crédit, & la faire ſervir aux vues des Légiſlateurs.

Des allégories qui paſſoient pour des faits, l'impoſture des Oracles, l'impertinence des paraboles qui n'avoient aucun ſens, l'abſurdité des fables qui ne tendoient qu'à encourager le vice par l'exemple de leurs Dieux, compoſoient une Religion extérieure, & autoriſoient un culte

ridicule, qui ſervoit à amuſer le vulgaire : car en matiere de Religion, le merveilleux, l'impoſſible & l'inintelligible font les impreſſions les plus fortes ſur les eſprit vulgaires.

Le Pere *Rapin*, dans ſa Comparaiſon de *Platon* & d'*Ariſtote*, dit que la Théologie ſymbolique des Egyptiens leur paroiſſoit la plus propre pour traiter les ſujets divins, & d'après *Jamblique*, qu'ils ſe croyoient obligés d'imiter la Nature, qui cache les perfections de l'eſprit ſous l'enveloppe extérieure des corps.

La Théologie & la Mythologie des Payens s'accrurent vraiſemblablement entre les mains des Poëtes, qui ſe livrerent à leur imagination, ſans autre vue peut-être que celle d'embellir leurs ouvrages; & les Philoſophes, qui, comme *Platon*, avoient

plus d'imagination que de ſçavoir ; s'efforcerent de cacher leur ignorance ſous les voiles d'une Phyſique allégorique, & d'une métaphyſique chimérique. On multiplia les Dieux, les Démons, & les autres êtres hypothétiques, de même que les fêtes & les dévotions publiques. La ſuperſtition augmenta, & la Religion extérieure, qui n'avoit aucun fondement, fleurit.

Les myſtères d'*Iſis* & de *Mithras* me paroiſſent être les plus anciens ; *Inachus* & *Orphée* introduiſirent les premiers dans la Grèce. Mais j'ignore ce qu'ils étoient dans leur origine, & peu nous importe de le ſçavoir.

Navigation des Anciens.

LOrſqu'on lit l'Hiſtoire Grecque & Romaine, on eſt ſurpris de l'ignorance de ces peuples dans l'Art de la Navigation : de voir les *Coquets* (*a*) qui décidérent du ſort de la guerre à la bataille de *Salamine*. Quelle idée peut-on avoir des flottes des Carthaginois, lorſqu'on les voit battus par un peuple qui, juſqu'à la premiere guerre Punique, n'avoit ſçu que creuſer des troncs d'arbres pour s'en ſervir en guiſe de canots (*b*) ? Les progrès de cet Art furent extrêmement lents,

(*a*) Eſpèce de bateaux.

(*b*) Caudicariæ naves.

leurs courſes ſe bornoient à la Méditerranée ; ils pénétroient rarement dans l'Océan ; ils ne connoiſſoient que le cabotage, (a) & leurs meilleurs Vaiſſeaux auroient fait naufrage là où le moindre Yak cingle en toute ſûreté. Conclurons-nous de-là que ce ſont eux qui nous ont appris les principes de la Navigation ? Non. Nous voyons chez eux la décadence de cet Art. Je ne m'amuſerai point à décrire les Voyages de *Bacchus*, d'*Hercule*, de *Jaſon* ; à fixer le tems dans lequel ces Héros floriſſoient, ni celui où *Minos* étoit le Maître de la Mer. Il y auroit de la folie à le faire. Il nous ſuffit de ſçavoir que, quoi-

[a] Légere & radere littus.

que

que les Grecs fussent effrayés du flux & du reflux de la Mer, & que ce phénomène fût nouveau pour eux lors de l'expédition d'Alexandre le Grand, l'Océan des Indes, tout orageux qu'il est, avoit été fréquenté longtems auparavant par les Marchands qui habitoient les côtes de l'Arabie & de l'Egypte. Si *Hercule* érigea ses Colonnes à l'entrée du Détroit de Gibraltar, les Phéniciens passerent outre. Ils visiterent les côtes du Portugal, les Isles Fortunées & les Canaries, & pousserent jusqu'à *Thule*; & peut-être même jusqu'à l'autre Hémisphère, & aux Isles du moins que *Colomb* eut l'honneur de découvrir cinq mille ans après. Les Vaisseaux de *Midacritus*, ou *Melcartus*, traverserent le Pays de Biscaye, & apporterent du plomb ou de l'étain *ex Cassideride Insula*, qui n'est autre

vraiſemblablement que la Province de *Cornouailles*, c'eſt ce que la Tradition nous apprend : mais que voyons-nous dans l'Hiſtoire, ſi ce n'eſt le rétabliſſement de cet Art ? Nous venons de parler d'un Art, parlons maintenant d'une Science.

ASTRONOMIE.

L'Aſtronomie floriſſoit chez les Grecs long-tems avant *Hipparque* qui vivoit vers le tems du ſixiéme ou du premier *Ptolomée* ; & quoiqu'on parle beaucoup de *Thalès*, de *Pythagore* & d'*Eudoxe*, cependant l'Aſtronomie & l'Aſtrologie, qui ſont deux Sciences diſtinctes, étoient dans ce tems-là confondues enſemble. Les hommes s'attachoient beaucoup plus à découvrir

les influences imaginaires des Astres qu'à observer leur cours; & les honneurs que les Athéniens décernerent à *Bérose* à cause de ses prédictions, montrent la maniere & les fins pour lesquelles l'on cultivoit cette Science, peu de tems avant *Hipparque*, je veux dire du tems d'*Alexandre*. *Hipparque* inventa des Instrumens pour observer les Phénomènes célestes, & les observa, dit-on, avec beaucoup d'exactitude. *Ptolomée* vint après lui, & quoiqu'il s'adonnât à l'Astrologie, comme d'autres l'avoient fait avant lui, on ne peut lui refuser le titre d'Astronome. Il enchérit sur les découvertes d'*Hipparque*, & le système qui porte son nom fut universellement reçu, & continua de l'être jusqu'à *Copernic*. Mais on auroit tort de conclure de-là que nous connoissons

l'origine & les progrès de l'Aſtronomie, ou que *Copernic* eſt l'Auteur d'un nouveau ſyſtême. Nous voyons l'Aſtronomie dans ſon état de décadence, & nous la voyons refleurir & remonter à ſes premiers principes. Nous ignorons quelle fut ſon origine chez les Egyptiens & les Chaldéens, les progrès qu'elle fit, & le dégré de perfection auquel ils la porterent : mais, entre pluſieurs raiſons qui nous portent à croire qu'ils la pouſſerent fort loin, nous ſçavons, à n'en point douter, que le vrai Syſtême Solaire que *Copernic* découvrit il y a environ deux cens ans, s'enſeignoit dans les Ecoles de *Pythagore*, il y en a plus de deux mille ; & que c'étoit par conſéquent celui des Egyptiens & des Babyloniens.

GÉOMÉTRIE.

LA Géométrie eſt une partie des Mathématiques, & ſon nom même nous indique, non-ſeulement l'objet, mais encore l'origine de cette ſcience. Je ne puis croire, ſur la foi d'*Hérodote*, ni même de *Strabon*, que les Egyptiens l'ayent inventée; non plus que je crois, ſur celle de *Joſephe*, que les Aſtronomes qui vivoient avant le Déluge, avoient gravé leurs obſervations ſur deux colonnes qui exiſtoient de ſon tems. Cette tradition, qui attribue l'invention de la Géométrie à une Nation plus ancienne que la tradition même, encore qu'elle puiſſe être fabuleuſe, nous apprend un fait véritable; & c'eſt, qu'auſſi-

tôt que les hommes ceſſerent d'errer dans les bois & les plaines à la façon des bêtes, & qu'ils commencerent à former des Sociétés, & à partager les terres, la nature leur apprit à aſſigner à chacun la portion qui lui appartenoit. Il y a tout lieu de croire qu'ils agirent d'abord par conjecture plutôt que par principe. Ils meſurerent pas à pas ces poſſeſſions en long & en large; & ils ſe formerent des idées des modes de l'eſpace, de même qu'ils s'en étoient formées des modes du nombre. Une uni répetée douze fois, compoſa une douzaine, & vingt fois une vingtaine. La longueur d'un de leurs pieds tint lieu d'unité aux premiers Géomètres, de même qu'aux premiers Arithméticiens. Cinq pieds, je penſe, ſelon *Pline*, font un pas, & cent vingt-cinq pieds

une mesure fixe, qui fut long-tems en usage ; car, suivant le même Auteur, le stade étoit de 125 pas. Ce fut en mesurant de la sorte que la Géométrie pratique s'établit, & après qu'on l'eût appliquée à deux dimensions, on l'appliqua bientôt à trois. Elle fut d'un grand usage, non-seulement dans le premier partage des terres, mais encore après qu'elles eurent été confondues par les inondations du Nil.

La nature qui porta les hommes à recourir à l'invention pour subvenir à leurs besoins, les aida à perfectionner celles qu'ils avoient faites. La face naturelle d'un pays leur apprit à lui en donner une artificielle ; & leurs premiers essais les conduisirent à étudier les propriétés des lignes, des surfaces & des solides, & à former

inſenſiblement cette ſcience, dont l'homme eſt ſi orgueilleux ; dont l'uſage eſt ſi utile, mais dont l'application a occaſionné une infinité d'abus. La nature donne l'exemple, l'exemple produit l'imitation, l'imitation la prátique, la pratique conduit à la ſpéculation, & celle-ci à ſon tour produit la pratique. Je pourrois citer quantité d'autres exemples pour prouver que les premiers principes des Arts & des Sciences ſont une ſuite des idées qu'ont fait naître les productions & les opérations de la nature ; mais je les crois inutiles.

Connoiſſance de Dieu.

ON ne peut prouver ſans le ſecours de l'Ancien Teſtament, que l'unité de Dieu ait été la premiere croyance des hommes. Il ne me paroît même pas, à en juger par toutes les règles fondées ſur la raiſon & l'analogie, qu'elle l'ait été : mais l'une & l'autre prouvent que ce premier principe de la Théologie naturelle, n'a pû manquer d'être découvert, du moment que quelques hommes ont commencé à ſe contempler eux-mêmes & tous les objets qui les environnoient, & à remonter de cauſe en cauſe à une premiere cauſe intelligente, exiſtente par elle-même,

& par qui toutes choſes ont été créées.

Nous trouvons en conſéquence que cette découverte a été faite en Egypte, & chez les Nations qui ſe diſtinguoient par leur ſçavoir & leurs connoiſſances, long-tems avant les dates de nos Hiſtoires les plus anciennes; au lieu qu'elle ne paroît pas avoir eu lieu chez les Peuples dont elles font mention, avant qu'ils ſoient ſortis de leur ignorance à l'aide de la Philoſophie.

Si je voulois alléguer des preuves particulieres, & confirmer par le témoignage des anciens Ecrivains, ce que j'avance ſur une probabilité fondée ſur la raiſon & l'analogie, je ne ſerois pas embarraſſé d'en trouver. Mais d'autres m'ont prévenu, & vous en trouverez quantité dans le ſyſtè-

me intellectuel de l'Univers. Vous trouverez, dis-je, dans cet ouvrage un amas de preuves qui démontrent à n'en pouvoir douter, que l'unité de Dieu a été reconnue par les Nations Idolâtres les plus anciennes ; quoiqu'elles ne puissent démontrer que ç'a été la premiere croyance des hommes, parce que les choses de ce monde sont dans une vicissitude continuelle, & qu'il peut se faire que les hommes dans différens tems, & dans différens Pays, soient sortis de l'Idolâtrie, pour embrasser la vraie Religion, & qu'ils ayent abandonné celle-ci pour retourner à l'Idolâtrie ; de même que nous sçavons que plusieurs Nations ont passé de la barbarie à la politesse, & de celle-ci à la barbarie.

Euſebe, & une foule d'autres Ecrivains après lui, veulent nous perſuader qu'il n'y a eu que le ſeul Peuple élu qui ait été en poſſeſſion de cette connoiſſance, quoiqu'on puiſſe prouver le contraire par ſes propres écrits, auſſi-bien que par l'aveu de *Saint Auguſtin* & des autres Peres de l'Egliſe. Joſephe (*a*) aſſûre qu'*Abraham* a été le premier qui ait oſé dire qu'il n'y avoit qu'un ſeul Dieu. Il ſemble, par ce que dit cet Hiſtorien, que ce Patriarche dût cette connoiſſance à ſes Obſervations Philoſophiques & à la méditation, avant qu'il connût plus parfaitement l'Etre Suprême, au moyen de l'alliance que Dieu con-

(*a*) Antiq. Jud. lib. 1. c. 7.

tracta avec lui. Ses ancêtres ne pouvoient la lui avoir transmise par tradition, puisque *Josephe*, *Philon*, & quantité de Rabins assurent que le Pere des Croyans étoit né Idolâtre.

Trouverons-nous donc étrange que d'autres ayent découvert, par leur méditation sur les ouvrages de Dieu, ce qu'*Abraham* découvrit? Cet article fondamental de la vraie Théologie est il si disproportionné à nos idées? Répugne-t il aux Phénomènes de la Nature? Tout au contraire, il est si proportionné aux unes, & si conforme aux autres, qu'on auroit lieu d'être surpris de l'affectation avec laquelle les Juifs ont restreint cette connoissance aux Patriarches & à leurs descendans, si l'on ne voyoit qu'ils ont

voulu par-là faire plus d'honneur à leur Nation.

Ne nous trompons point : Dieu ne s'eſt jamais laiſſé ſans témoin, & ce témoin n'eſt autre que le ſyſtême entier de ſes Ouvrages ; encore que la raiſon humaine ait beſoin d'être cultivée pour découvrir cette vérité, de même que les autres, & qu'elle n'ait pas été également découverte ni par tous les Peuples, ni dans tous les ſiécles. Mais il n'y en a aucune qui exige moins de travail que celle-ci, ni qui nous récompenſe mieux des peines que nous nous donnons pour la découvrir. C'eſt ainſi que je penſe, & en penſant ainſi, j'adore la bonté de l'Etre Suprême.

L'Evêque *Wilkins* dit dans ſes Principes de la Religion Naturel-

le, que les choſes qui diſtinguent l'homme des autres animaux, ſont les vrais principes & les fondemens de la Religion ; nommément la connoiſſance d'un Dieu, & l'attente d'un état futur après cette vie ; ce qui eſt une prérogative que n'ont point les autres animaux. Ce bon Evêque fait conſiſter la différence qu'il y a entre la raiſon de l'homme & celle des animaux, dans le degré, & non dans l'eſpèce, ſans s'appercevoir que cet aveu d'une vérité apparente l'engage dans une diſpute touchant les ames, & les eſprits matériels & immatériels.

Quoi qu'il en ſoit, ceux qui ſuppoſent tous les hommes incapables d'acquérir une entiere connoiſſance de la Théologie naturelle & de la Religion

ſans la révélation, nous dépouillent, ſuivant l'Evêque, de l'eſſence & de la forme de l'homme, & nient que nous ayions ce degré de raiſon néceſſaire pour diſtinguer notre eſpèce.

Abſurdités de la Théologie Payenne.

LEs Payens bâtirent leur Théologie ſur les mêmes fondemens que leur Philoſophie, & ceux qui profeſſoient ces deux ſciences ſaiſirent l'occaſion qu'ils avoient de feindre une étroite correſpondance entre le Ciel & la Terre. Ils prétendirent avoir les moyens de connoître les décrets du Ciel, de ſavoir la volonté des Dieux, d'appaiſer leur colère, de captiver leur faveur, & d'exercer un pouvoir abſolu ſur les Démons. Ils imaginerent des eſprits qui appartenoient aux Planettes, ignés, aëriens, aquatiques & terreſtres; de maniere que non

seulement les hommes, mais même les animaux, les plantes, les métaux & les pierres, participoient à leurs natures, & se ressentoient de leurs diverses influences. La distinction des bons & des mauvais Génies étoit fort commode pour expliquer les premiers phénomènes physiques & moraux, & pour augmenter les revenus des Prêtres. En conséquence, cette distinction a été établie dans l'antiquité la plus reculée, lorsque les Philosophes faisoient ce qu'ils font encore, lorsqu'au lieu de juger des causes par leurs effets, ils en inventent par une saillie de leur imagination. *Justin* le Martyr a trouvé le Démon des Chrétiens précipité du Ciel, dans le dix-neuvième Livre de l'Iliade d'*Homère*. *Plutarque* fait dire à *Empedocles* que les mau-

vais Démons en avoient été chaſſés par les Dieux ; & *Marſile Ficin*, dans ſa Diſſertation ſur l'Apologie de *Socrate*, rapporte que *Platon* avoit ouï dire en *Egypte*, que *Jupiter* avoit précipité les Démons impurs dans l'Enfer, & qu'il avoit appris de *Pherecyde de Syros*, ſoit par tradition, ou par ſes écrits, que pluſieurs de ces Eſprits s'étoient révoltés contre Dieu ſous la conduite d'*Aphionée*. Ces Eſprits réprouvés devinrent les inſtrumens, ou plutôt les Auteurs de tout le mal phyſique & moral ; & l'on rechercha la protection de ceux qui n'avoient pas dégéneré de cette pureté, pour prévenir ou détourner cette influence maligne. Les uns procuroient la paix de l'eſprit & la ſanté du corps : les autres inſpiroient la luxure, enflammoient les paſſions, & entrant dans

les corps des hommes, de même que dans ceux des autres animaux, ils les tourmentoient, leur disloquoient les membres, & leur jouoient mille mauvais tours.

Ces absurdités, & quantité d'autres que je ne veux pas me donner la peine de recueillir, étant fondées sur un petit nombre de vrais principes, composoient toute la Théologie des Egyptiens & des Chaldéens, & corrompirent tout la masse. Je dis leur Théologie; car leur politique & leur morale méritent tous nos éloges. Le récit qu'*Hérodote*, *Diodore de Sicile* & d'autres en font, & les effets qu'ils lui attribuent, nous inspirent l'admiration & le respect, & l'on ne peut expliquer la folie & le fanatisme de ces peuples dans ces sujets théologiques, qu'en les attribuant à la vanité

des Philoſophes, & à l'impoſture de leurs Prêtres. Si ces perſonnes n'euſſent aſpiré à aucune de ces Sciences chimériques, & ſe fuſſent contentés d'enſeigner ſimplement le peu que nous pouvons ſçavoir de la Nature Divine & de la Métaphyſique, leurs Syſtêmes, qu'ils avoient la fureur de répandre, n'auroient pas ſatisfait leur vanité; & leurs richeſſes, qu'ils vouloient augmenter par ce commerce lucratif, n'auroient pas contenté leur avarice.

Il eſt difficile de dire qui des deux l'emporte de l'imprudence de leurs prétentions, de l'art avec lequel ils les faiſoient valoir, ou du ſuccès qu'ils eurent en en impoſant aux hommes. Le Ciel étoit ouvert à leurs yeux comme un grand Livre. Il n'y avoit qu'eux & leurs adeptes qui puſſent le lire, &

découvrir les ſecrets qu'il contenoit. Eux ſeuls connoiſſoient le myſtère des influences céleſtes. Ils pouvoient les procurer, les détourner, les changer, les fixer à certaines portions de la matiere, & même fixer les eſprits qui les dirigoient, à des ſtatues préparées ſelon les règles de la magie. Ils avoient des méthodes myſtérieuſes pour dégager l'ame des liens du corps, & la diſpoſer à recevoir les illuminations céleſtes. Ils préparoient l'eſprit pour les ſonges prophétiques, & fortifioient les yeux, pour les mettre en état de ſupporter les viſions céleſtes. Ils recevoient l'inſpiration, & contemploient les Dieux qui la donnoient. Il eſt auſſi difficile d'expliquer comment cela ſe faiſoit, que de ſçavoir la maniere dont les Démons réſidoient dans leurs Statues.

Supposez une muraille faite d'une glace de miroir, & qui forme un écho. Elle réfléchira votre figure & votre voix, & vous vous verrez pour ainsi dire dans cette muraille. Sans m'arrêter plus long-tems à ces impertinences, je conclus en disant, que c'est de cette union de la Philosophie & de la Théologie, dans l'établissement de la Magie théurgique & naturelle, que sont venues la folie & les impostures de l'Astrologie judiciaire, les Horoscopes, les Charmes, les Talismans, & une infinité d'autres choses semblables.

CHRONOLOGIE.

LEs peines que pluſieurs Sçavans ſe ſont données pour fixer les points de Chronologie & d'Hiſtoire concernant les anciennes Nations, & particulierement les Egyptiens, m'ont toujours paru extrêmement ridicules. La raiſon en eſt, qu'ils auroient pû recueillir quelques vérités utiles & générales des matériaux informes & fabuleux qu'ils emploient, & en faire un bien meilleur uſage. On ne connoîtra jamais ni l'origine des Egyptiens, ni celle de leurs autres Dynaſties. Les plus anciennes traditions, quand même on les ſuppoſeroit authentiques, ſeroient inutiles pour cet effet; mais elles ſuffiſent pour un autre. Elles nous montrent la nature

ture du gouvernement, & le caractère des hommes dans ces premiers tems. Elles indiquent les premiers Rois & le Gouvernement primitif de l'Egypte, lequel a subsisté aussi longtems que les Dieux ont régné; je veux dire, que leurs Rois se conformerent à la fin de leur institution, & firent consister leur gloire à bien gouverner leurs peuples, plutôt qu'à conquérir les Etats d'autrui (*a*). *Osiris* & *Isis* civiliserent leurs mœurs, & leur apprirent à semer le froment & à planter la vigne. Le premier *Mercure* leur enseigna l'usage des lettres, les instruisit dans les Sciences & dans les Arts, sur-tout dans la Médecine,

(*a*) Fines Imperii tueri magis, quàm proferre mos erat, intra suam cuique patriam Regna finiebantur. *Justin.*

tant de l'ame que du corps, & fut en outre leur premier & leur plus grand Légiſlateur. D'autres Mercures ſuccéderent à *Thot*. *Cotta* en compte cinq. Ceux-ci expliquerent les Hyéroglyphes du premier, perfectionnerent ce qu'il avoit enſeigné dans trente-ſix milles volumes, & completterent cette ſageſſe des Egyptiens, dans laquelle on prétend que *Moyſe* fut inſtruit.

Les Egyptiens ne furent connus des Grecs que du tems de *Pſammétichus*, c'eſt-à-dire plus de mille ans après les Dynaſties de leurs Dieux, & cependant dans ce tems-là les premiers principes de la bonne police & du Gouvernement Monarchique ſubſiſtoient déja. Après différentes révolutions ſurvenues dans le Gouvernement, ils ſe maintinrent en crédit pendant pluſieurs ſiècles. La même choſe eſt arrivée aux Chinois; leur

Empire a commencé plutôt, & a duré trois mille ans de plus; & il reſſemble à celui d'Egypte à pluſieurs égards.

De l'Homme.

L'Homme, dit *Grotius*, eſt un animal, mais un animal d'une eſpèce ſupérieure, & qui differe autant des autres animaux, que ceux-ci different entr'eux. Cette propoſition préſente-t'elle une idée bien claire? Il eſt impoſſible d'obſerver les animaux, & de ne pas diſcerner dans la plûpart certaines actions & certaines règles de conduite, qui marquent non-ſeulement un inſtinct plus ſûr & plus étendu que nous ne le croyons, mais quelque choſe qui reſſemble plutôt à un degré inférieur de raiſon, qu'à un degré ſupé-

TAYLOR INST. OXFORD.

rieur d'inſtinct, ſi tant eſt que nous puiſſions par la ſeule obſervation & ſans aucune communication de leurs idées, les diſtinguer exactement. Quels que ſoient les cas, & de quelque maniere que la Sageſſe infinie ait diſpoſé les choſes, il ne me ſeroit pas difficile de combattre par des faits particuliers l'aſſertion générale de *Grotius*, ni de montrer qu'à divers égards la différence entre certains hommes & quelques animaux pourroit paroître moindre que celle qu'il y a entre les différentes eſpèces d'animaux, & même entre ceux de la même eſpèce, du moins entre un homme & un autre. Peut-être les êtres ſupérieurs qui conſiderent notre Syſtême intellectuel, ne voyent-ils pas une ſi grande différence entre un Petit-Maître Gaſcon & un Sin-

ge, ou entre un Philoſophe Allemand & un Eléphant, quelque partialité que nous puiſſions avoir pour notre eſpèce, qu'entre un homme capable d'inſtruire, & un homme incapable d'inſtruction ? *Grotius* eût pû donner aux autres animaux plus d'intelligence qu'il n'a fait, encore qu'il leur en donne un peu plus que dans le texte, & ſur l'autorité de *Philon*, dans une note qu'il y a jointe. J'ignore à quoi ſert l'autorité des anciens dans une matiere auſſi notoire, & ſi à portée de l'obſervation de tous les ſiècles. Mais j'ignore encore plus ce qu'il veut dire, lorſqu'il ajoute, *quod in illis quidem procedere credimus ex principio aliquo intelligente extrinſeco, quia circa actus alios iſtis neutiquam difficiliores par intelligentia in illis non*

apparet. S'il eût dit, d'un principe interne, *ex principio intrinſeco*, comme on le lui a fait dire dans quelques éditions, on auroit entendu ce qu'il veut dire ; car il auroit été alors queſtion d'un inſtinct éclairé, ou d'une raiſon inférieure à celle de l'homme, laquelle a été donnée aux animaux pour diriger leurs actions : mais cela auroit été incompatible avec ſon argument, & il ſe ſeroit contredit lui-même. Il dit donc *ex principio extrinſeco* : & qu'entend-il par-là ? Une force extérieure qui les fait agir, ou qui les retient, & dirige leur conduite par occaſion, & non point d'une maniere uniforme. Cela ſeroit trop abſurde ; croit-il, comme les Rabins, qu'ils reçoivent d'en-haut une illumination immédiate ou médiate, qui leur donne l'intelligence

qui leur manque dans certains cas, pour accomplir la loi de leur nature? Cela l'eſt encore plus.

Le moyen d'éviter ces ſortes d'abſurdités eſt de n'être ni dogmatique, ni trop curieux. On doit d'autant moins l'être, que les principes de l'obligation qu'impoſe la loi naturelle, ſont très-clairs. L'inſtinct ſeconde la raiſon dans l'homme, & y ſupplée dans les autres animaux.

Origine de la Société.

ON a imaginé quantité d'Hypothèſes pour expliquer l'origine de la Société, ſa nature, & les motifs qui y ont donné lieu. Toutes ont quelque degré de probabilité, & peuvent entrer pour quelque choſe dans la formation de ces Congrégations & de

ces unions politiques, en conséquence desquelles les hommes ont été divisés en des Nations distinctes, & la grande République, comme il plaît aux Stoïciens de l'appeller, dans des états distincts. Mais aucune ne peut passer pour universelle, ni avoir fait l'ouvrage toute seule. On peut dire en général que la fondation des Sociétés civiles ou politiques est dû à la Nature, quoiqu'elles soient les ouvrages de l'Art. C'est l'instinct qui a formé les Sociétés, & l'expérience qui les a perfectionnées. Peut-être furent-elles troublées de bonne heure, aussitôt qu'elles eurent été formées, tant par les accidens de dehors, que par ceux de dedans, par les passions des hommes; & elles ont été maintenues depuis, malgré eux, très-imparfaitement, parmi de grandes vicissitudes,

par

par la raiſon humaine, laquelle s'exerce à former des ſyſtêmes des Loix particulieres pour les différens états, des ligues & des conventions entr'eux, & dans des conventions tacites, qui conſtituent ce qu'on appelle communément la Loi des Nations.

Les premiers principes des choſes ſur leſquelles s'exercent l'entendement, & l'induſtrie humaine, exiſtent dans la nature; ils ſont faciles à trouver, & nous ſommes capables d'en voir les conſéquences, tant dans la ſpéculation, que dans la pratique. Mais en le faiſant, nous ſommes pour ainſi dire abandonnés à nous-mêmes. Nous devons les premieres découvertes que nous faiſons à nos propres obſervations; & le progrès que nous faiſons dans la ſuite, à la force de notre entendement, à notre application

& à notre industrie. Nous pouvons le faire bien ou mal; nous pouvons faire trop ou trop peu, selon que nous usons & que nous jugeons bien ou mal de nos facultés; car la *bona & mala ratio*, sur laquelle *Cotta* (*a*) insiste si fort, n'est rien de plus.

Il en est tout autrement dans le cas du Gouvernement civil. Nous ne sommes point abandonnés à nous-mêmes. Nous ne sommes pas les maîtres de la découverte, ni d'en voir les conséquences par la force de notre entendement. Nous y sommes conduits, pour ainsi dire, par la main de Dieu, avant même que nous soyons en état de faire usage de notre raison.

Lorsque Dieu créa l'homme, il créa une Créature dont le bonheur dépend de sa sociabilité avec les

(*a*) Cic. de Nat. Deor.

êtres de ſon eſpèce. Il le créa donc un être ſociable, un être capable de ſentir le plaiſir immédiat & l'avantage de la Société. Le beſoin de la Société naturelle, précede celui de la Société artificielle, & la premiere, qui eſt dictée par l'inſtinct, nous prépare pour la ſeconde, à laquelle la raiſon nous détermine. Nous ſommes capables de l'une & de l'autre tour à tour. Un enfant ne peut concevoir la nature des conventions qui conſtituent la Société civile, non plus que la maniere dont il peut perpétuer ſon eſpèce; parce que ſes facultés ſpirituelles & matérielles n'ont point encore atteint leur maturité. L'ignorant ne peut les connoître, parce qu'il n'en eſt point inſtruit, & que d'autres ne les lui ont point appriſes. Celui qui eſt né ſtupide n'entre

ici pour rien. Je dis ceci, pour mieux faire ſentir la futilité d'un argument dont quelques-uns ſe ſont ſervis, Prouver qu'un enfant, pendant qu'il eſt enfant, & un ignorant, tant qu'il reſte dans ſon ignorance, ſont incapables d'inſtituer une Société Civile, ni de comprendre ſa nature, c'eſt prendre le Lecteur pour une buſe; car qui ne voit du premier coup-d'œil les différens ſens, quoiqu'également vrais, dans leſquels les hommes ſont penſés propres à former une Société Civile, les poiſſons à nâger, les oiſeaux à voler, & les chênes à porter du gland? (a)

Les Poëtes nous ont donné de belles deſcriptions d'un âge d'or, lequel a exiſté au commencement du monde. Quelques Peres de l'Egliſe ont

(a) Voyez Puffen, liv. VII. ch. 1.

pareillement décrit un second âge d'or avec lequel ils supposent qu'il doit finir, & qui doit nous dédommager de la courte durée du Paradis Terrestre, vû qu'il doit durer mille ans. Je ne crois pas que les hommes fussent naturellement aussi bons, ni les animaux aussi privés au commencement du monde qu'on les suppose. Je ne crois pas non plus avec *Hobbes* que les hommes, avant l'institution de la Société Civile, ayent été dans un état absolu d'individualité. De sçavoir comment ils naquirent, c'est ce qu'il appartient à la seule révélation de nous apprendre. C'est une absurdité de supposer, comme faisoient les *Egyptiens*, suivant le rapport de *Diodore de Sicile*, que ce fut le Soleil qui fit naître le premier homme du limon de la terre. Quand même on admettroit

cette Hypothèse, je ne sçaurois comprendre comment ces insectes humains, furent en état de pourvoir à leurs besoins, & de parvenir à l'âge de virilité, quelle qu'ait été dans ce tems-là la constitution Physique du monde. Ne pouvant douter que ce monde & ceux qui l'habitent n'ayent eu un commencement, nous devons croire nécessairement que le premier homme & la premiere femme, ou qu'un homme & une femme au moins, furent produits avec une parfaite vigueur de corps & d'esprit, que l'instinct les porta à un acte, dont ils ne pouvoient prévoir la conséquence, & que l'amour-propre, lorsqu'ils la virent, les porta à s'aimer eux-mêmes dans leurs enfans, à les nourrir & à les élever.

Telle fut l'origine de la Société, &

du Gouvernement paternel. Je n'examinerai point ici comment le dernier eſt fondé ſur cet acte aveugle de la génération, dont le motif & la fin, eſt le plaiſir mutuel de l'homme & de la femme ; encore moins m'arrêterai-je à comparer l'opinion de *Grotius*, (*a*) qui eſt favorable au paternel, avec celle de *Hobbes*, (*b*) qui l'eſt au maternel. J'obſerverai ſeulement en paſſant, que ſi *Hobbes* a avancé un paradoxe, il eſt tel, qu'il eût pû le faire valoir avec avantage contre *Grotius*, & plus encore contre *Filmer*, qui citant le cinquiéme Commandement, a laiſſé le mot de mere. *Grotius* n'a pas été ſi loin, mais il donne la préférence à l'autorité paternelle, dans le cas où il s'éleve quelque

(*a*) Lib. II. ch. 2.
(*b*) De Cive. ch. 9.

diſpute entr'eux, à cauſe de la prééminence du ſexe, *ob ſexûs præſtantiam*. Un autre auroit pû dire, que ſi le droit des parens ſur leurs enfans, s'acquéroit par génération, comme l'aſſûre *Grotius*, le droit de la mere ſeroit mieux fondé en cas de diſpute, parce que ſon droit de générationn'eſt point douteux, & que celui du pere peut l'être. Elle eſt toujours une mere réelle; le mari peut être ſouvent un pere putatif, & l'argument *ob ſexûs præſtantiam*, eſt dans ce cas particulier, plus applicable à la mere. Quoi qu'il en ſoit, l'autorité paternelle, qui eſt fondée ſur l'éducation, eſt réelle; & cet inſtinct, qui porte les parens à prendre ſoin de leurs enfans, leur donne, par la loi de nature, toute autorité ſur eux, vû que ſans elle ils ne pourroient le faire. Cette autorité eſt, & doit être abſolue, tant que

leurs enfans ſont hors d'état de ſe conduire : elle devient limitée, lorſqu'ils peuvent le faire ſans leur ſecours, ſans ceſſer cependant de vivre dans la même famille. Elle ceſſe lorſqu'ils en ſortent, qu'ils deviennent indépendans, & peres de famille.

La loi naturelle eſt claire juſqu'ici ; & cela ſuffit pour montrer comment nous ſommes conduits par la main de Dieu, c'eſt-à-dire, par les circonſtances dans leſquelles il a voulu nous faire naître ; par la dépendance néceſſaire des enfans, par l'inſtinct des parens, par l'éducation, l'habitude, & enfin par la raiſon ; que nous ſommes conduits, dis-je, à la naturelle, & rendus capables d'être membres de l'une, après l'avoir été de l'autre. Tel eſt le cas de chacun en particulier, & tel eſt celui des hommes

conſidérés dans un ſens collectif.

Les habitans des autres Planettes peuvent avoir formé depuis leur création une grande Société, qui ait parlé la même langue, avoir vécu ſous le même gouvernement, & avoir été ſi parfaits, qu'ils n'ayent eu beſoin d'aucune contrainte. Mais le genre humain eſt différemment conſtitué; & quoique la loi naturelle de notre eſpèce ſoit la même, nous ſommes cependant incapables à pluſieurs égards de nous unir ſous une forme de gouvernement, & de nous ſoumettre à un genre de vie reglé. Nous ſommes infiniment éloignés de cet état, nous y ſommes entrés peu à peu, & avec une grande variété d'imperfection; quoique la nature, en indiquant le premier, ait rendu l'autre plus aiſé, vû qu'il eſt le plus néceſſaire. Les hommes n'ont jamais été ſans

Société ; & s'ils étoient divisés en familles avant d'avoir été assemblés en Nations, ils vivoient en Société dès leur premiere origine. Ce n'est que pour avoir confondu sous un même terme générique, ce qui est naturel avec ce qui est artificiel, qu'on a raisonné confusément sur ce sujet, & avancé un faux argument. *Bayle*, par exemple, nie que la paix, le bonheur, & même la conservation des hommes dépendent de la Société. Comment soutient-il ce paradoxe ? aussi mal qu'il prouve l'inutilité de la Religion au Gouvernement. Il cite *Salluste* pour prouver que les Aborigenes en Italie, & les *Gétuliens* & les *Lybiens* en Afrique, n'avoient ni loix ni Magistrats, en un mot aucune forme de Gouvernement. Il cite aussi *Pomponius-Mela*, & il auroit pu également citer

quantité d'autorités anciennes & modernes ; car les Auteurs, en ſe copiant les uns les autres, perpétuent les mêmes erreurs, & augmentent le nombre des témoins, ſans fortifier le témoignage ; & cela peut être arrivé dans cette occaſion. Mais il ſçavoit, & il auroit du obſerver que les Auteurs ſont naturellement enclins à exagérer les deſcriptions qu'ils font, & les caractères qu'ils décrivent. Quel portrait n'a-t'on pas fait de la barbarie des peuples qui inondèrent l'Empire Romain, par exemple, des *Goths* & des *Lombards* ? Cependant, après qu'ils ſe furent fixés en *Italie*, & qu'on les connut mieux, il s'en fallut beaucoup qu'ils paruſſent auſſi barbares aux Grecs & aux Romains. Quelle prudence dans leur Gouvernement ! quelle ſageſſe dans leurs loix !

Je ne dis ceci qu'en passant. Je veux que les Aborigenes, les Gétuliens, les Lybiens, & les habitans des contrées intérieures de l'Afrique, n'ayent eu ni loix écrites, ni Magistrats ; s'ensuit-il de-là qu'ils n'ayent point eu parmi eux des usages qui équivaloient à des Loix, ni peres, ni vieillards, qui suppléassent aux Magistrats civils, ni aucune forme de Gouvernement, parce qu'ils n'avoient pas celle du Gouvernement civil ? s'ensuit-il, enfin, qu'ils vécussent sans Société civile ? Le passage de *Pomponius Mela* prouve le contraire. Ils étoient dispersés en différentes familles, lesquelles n'étoient gouvernées par aucune loi commune, ni par des conseils réunis. *In familias passim & sine lege dispersi, nihil in communi consultant.* C'est ainsi que vivent de nos

jours les Arabes du déſert, pluſieurs Tartares, & autres peuples vagabonds, qui ne ſont unis par aucune conſtitution nationale; mais loin que leurs familes, Tribus, ou Hordes n'ayent ni Société, ni Gouvernement, elles ſont beaucoup mieux reglées que pluſieurs Nations qui paſſent pour civiliſées. *Bayle*, & les Auteurs qu'il cite, n'avoient en tête que les Sociétés politiques d'inſtitution humaine, & n'ont jamais penſé à celles qui ſont naturelles. Lorſqu'il a avancé que ces peuples ſe multiplioient ſans Société, & qu'il a nié que la vie ſociale fût néceſſaire pour la conſervation de l'humanité, il n'a pas fait attention qu'il étoit impoſſible qu'ils ſe multipliaſſent ſans former des Sociétés; & il auroit pû auſſi-bien dire qu'un pays rempli de compagnies indépen-

dantes de ſoldats, n'a point de milice, parce que ces compagnies ne forment point encore des Légions ni des Régimens.

Les Traditions anciennes, tant ſacrées que profanes, ſont ſi unanimes ſur cet article, qu'elles nous donnent lieu de croire que les hommes furent au commencement diviſés en différentes familles, leſquelles formoient autant de Sociétés diſtinctes ſous un gouvernement paternel. L'hiſtoire de *Moyſe* nous a conſervé la Généalogie d'une, ſavoir de *Seth*, juſqu'au déluge. Il n'étoit pas beſoin de parler de celle de *Caïn*, vû qu'elle devoit périr dans cette terrible cataſtrophe. Il nous a fidelement conſervé la Généalogie de la famille de *Sem*, après le déluge, & n'a parlé que par occaſion de celles de *Ham*

& de *Japhet*, dont la raiſon eſt que la généalogie des Patriarches & celle du Peuple de Dieu, devoient leur origine à *Sem*. Nos Théologiens en donnent une autre raiſon. Le *Meſſie* devoit deſcendre plus de 2000 ans après d'une branche de la même famille ; auſſi eut-on ſoin de conſerver la généalogie, & de perpétuer la race ; & c'eſt de quoi *Patrick* rapporte un exemple remarquable dans ſon Commentaire ſur la Genèſe. Si les filles de *Lot* commirent un inceſte avec leur pere, on doit moins l'attribuer à leur incontinence, qu'à l'intérêt qu'elles prenoient à la conſervation de leur famille ; elles crurent, ſuivant S. *Irenée*, que tout le genre humain avoit péri, ou du moins qu'il ne reſtoit perſonne qui pût habiter avec

elles ;

elles; *Juxtà morem universâ terræ.* (a)

Je n'ai parlé de cette famille que pour montrer ce qu'étoient les premieres Sociétés des hommes, & comment les Sociétés Civiles naquirent de la Société naturelle, & les Sociétés naturelles les unes des autres. Lorsque quelqu'une de celles-ci devint trop nombreuse pour pouvoir habiter le même pays, ou qu'il s'eleva des disputes entr'elles, comme il arriva à celles d'*Abraham* & de *Lot*, & dans la suite à celles de *Jacob* & d'*Esaü*, elles se séparoient. Lorsqu'un pere de famille préféroit un de ses enfans aux autres, comme fit *Abraham*, & comme il falloit qu'*Isaac* le fît pour donner à *Jacob* la prééminence sur *Esaü*, & aux *Ismaëlites* la pré-

(a) Genèſ. c. 19.

férence sur les *Iduméens*, elles se séparoient pareillement, & il se formoit de nouvelles familles des essains des premieres. L'accroissement des familles fut non-seulement prompt dans ces siécles prolifiques, ainsi qu'on en peut juger par la nombreuse postérité de *Jacob* & d'*Esaü*, mais on peut conclure par raison & par analogie, que si les familles se séparoient quelquefois, elles s'unissoient aussi lorsque leurs intérêts le demandoient, & qu'il se forma plusieurs petites Dynasties, qui eurent un établissement plus fixe que les familles vagabondes. On peut juger de la petitesse de ces Dynasties par la victoire qu'*Abraham* remporta, avec une Armée composée de cent dix-huit de ses Domestiques, sur les quatre Rois qui en avoient battu cinq, &

pillé *Sodôme & Gomorrhe.* Les Sçavans ont beaucoup disputé sur les Dynasties d'Egypte ; & ceux qui ont plus corrompu *Manethon*, qu'il n'a corrompu la vérité, nous en ont donné une liste si imparfaite, qu'il est impossible d'en conclure rien de certain. Qui nous empêche de croire que ces trente Dynasties ont été contemporaines, plutôt que successives ? Pourquoi les Egyptiens n'auroient-ils pas été sous la domination de plusieurs Rois, de même que leurs voisins, dans un tems où le titre de Roi se donnoit si libéralement ? Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que les premieres Sociétés n'ayent été des familles formées par la nature, & gouvernées par la loi naturelle, & que les secondes n'ayent été des Royaumes & des Etats.

DES TRANSMIGRATIONS.

OUTRE les deux manieres dont j'ai dit que les Sociétés Civiles s'étoient formées, il y en a une troiſiéme fort approchante de la ſeconde, laquelle fut en uſage, lorſque le nombre des habitans augmentoit dans quelques pays au-delà de ce que la terre pouvoit en nourrir, ou que pour quelqu'autre raiſon la plus grande partie d'une Communauté, & le Souverain qui étoit à la tête, jugeoient à propos de chaſſer un petit nombre de perſonnes qu'ils ſoupçonnoient pouvoir lui nuire. Cette maniere d'établir un nouveau Gouvernement par la force, (car il étoit rare que les vaincus y conſentiſſent,) étoit

auſſi illégale, relativement à la loi naturelle, de la part des uſurpateurs, quoique l'on prétextât la néceſſité de le faire, que la ſeconde. Elle étoit auſſi plus ſanglante, lorſque ceux qui défendoient leurs anciennes poſſeſſions, étoient en état de réſiſter, & que ceux qui cherchoient de nouvelles habitations étoient plus nombreux que les uns & les autres ne l'étoient lors du premier établiſſement des Royaumes, des Etats & des Colonies. Les habitans de la Gaule devinrent ſi nombreux, qu'au commencement de l'Empire Romain, ſous le regne de Tarquin l'ancien, les Celtes qui ſaccagerent Rome 200 ans après, commencerent à envoyer des Colonies au dehors, à l'inſtigation de leur Roi *Ambigatus*. (*a*) Il crut devoir déchar-

(*a*) Tit. Liv. L. 5.

ger son Royaume du trop grand nombre d'hommes qui lui étoient à charge, *exonerare prægravante turba Regnum.* Il autorisa ces expéditions, en mettant ses neveux à la tête, & leur ordonnant de s'établir dans tous les endroits que les Augures leur indiqueroient, *in quas Dii dedissent auguriis sedes*; & levant des armées formidables, auxquelles aucune Nation n'étoit en état de résister, *ne quæ gens arcere advenientes posset.* Ce détail que donne *Tite-Live* des invasions des *Celtes*, peut servir en quelque sorte pour celles que d'autres Nations firent dans les Provinces Romaines, long-tems après lui, & sur le déclin de cet Empire. Les Ostrogoths, les Visigoths, les Vandales & les Lombards, auxquels on peut joindre les Francs, quoiqu'ils fussent bien moins

un peuple, qu'une assemblée d'aventuriers, furent les principales Nations qui franchirent les barrieres de l'Empire Romain, & qui s'établirent sur ses ruines dans plusieurs de ses Provinces. Elles furent envoyées pour chercher de nouvelles habitations parmi les familles & les Sociétés innombrables de peuples qui habitoient la *Scythie*; je veux dire cette étendue immense de pays, qui est au-delà du *Rhin* & du *Danube*, jusqu'à la *Mer Baltique*, au Nord; & au *Pont Euxin* & à la *Mer Caspienne*, à l'Occident. Elles furent peu connues tant qu'elles resterent dans leurs déserts; & ce qu'on en dit est très-fabuleux. Mais il est certain en général, que leur nombre s'accrut si fort, que le pays ne pouvant plus les nourrir, elles envoyerent continuellement de nouvelles

Colonies, aux dépens les unes des autres, chaſſant & étant chaſſées à leur tour. Cette même néceſſité, & cette même coutume d'envahir, continuerent, lorſque l'Empire Romain, diviſé par *Conſtantin*, & affoibli par ſes ſucceſſeurs, ſe trouva hors d'état de s'oppoſer à leurs incurſions. La néceſſité ne fut pas le ſeul motif qui les porta à tenir cette conduite. Les expéditions qu'ils faiſoient étoient plus avantageuſes que les premieres, *haud paulò latiorem viam Dii dabant*, comme dit *Tite-Live*, dans l'endroit où il compare celle que fit *Beloveſe* en Italie, avec celle de *Sigoveſe* dans la Forêt *Hercynienne*. Ils paſſoient dans des climats plus tempérés, dans des contrées plus fertiles que les leurs; & la ſurpriſe d'*Athanaric*, Roi des *Viſigoths*, qui avoit fait la paix avec

Gratien

Gratien pour des préſens, & ſur-tout pour des vivres, lorſqu'il arriva à Conſtantinople, à la ſollicitation de *Théodoſe*, n'a rien qui doive ſurprendre, quoique *Jornandès* nous la repréſente comme extrême.

Je pourrois citer quantité d'exemples de Royaumes & d'Etats qui ſe ſont formés de ces ſortes de Tranſmigrations, tels que ceux de *Grèce* & de *Phénicie*. Ils ſe formoient quelquefois d'un conſentement mutuel, ainſi qu'on en voit quelques exemples dans la Tradition & dans l'Hiſtoire, mais le plus ſouvent par des actes de cruauté, qui étoient ſuffiſans pour exterminer les poſſeſſeurs légitimes. Je n'en citerai qu'un ſeul, lequel eſt d'autant plus authentique, qu'il fait une principale partie de l'Hiſtoire Sainte, outre qu'il eſt plus merveilleux dans

toutes ses circonstances ; & qu'il montre une autre occasion, outre celle du trop grand accroissement des habitans, dans laquelle une partie d'une Communauté cherchoit une nouvelle habitation volontairement, ou étoit forcée par une autre à le faire.

La famille d'*Abraham*, qui étoit établie sur les confins de l'Egypte, & qui s'y étoit souvent rendue pour y chercher de quoi subsister, s'y établit enfin sous la protection de *Joseph*, & y demeura pendant plus de deux siécles. La raison qui l'empêcha d'y établir un gouvernement, de même qu'ont coutume de faire les étrangers, qui passent d'une contrée stérile dans une autre plus fertile, fut la petitesse de leur nombre, & la [illegible]tuation de *Joseph*, à laquelle [illegible] étoit alliée. Mais il n'est pas aussi [illegible] d'ex-

pliquer la patience avec laquelle, après la mort de ce Patriarche, ils supporterent pendant quatre-vingt ans la dure servitude, à laquelle la tyrannie des Egyptiens les avoit réduits, quoique leur nombre se fût accrû au point, que lors de leur sortie, ils se trouverent environ 600000 combattans. Cet accroissement paroîtroit incroyable dans toute autre Histoire, malgré les calculs qu'on a faits pour prouver que ce nombre n'excede point la multiplication naturelle d'un peuple chez qui la polygamie & le concubinage sont établis. Mais en admettant ce nombre immense, & une pareille patience dans les Israëlites, qu'on sçait avoir été turbulens, revêches & difficiles à gouverner, on ne peut concevoir qu'ils ayent eu tant de peine à

sortir du pays lorsque Moyse les détermina à le faire. Une armée de 600,000 hommes eût suffi pour conquérir l'Egypte. Je suis sûr que les Arabes & les Persans, la conquirent avec moins de monde, qu'ils n'en avoient lorsqu'ils en sortirent.

Ces réflexions me donnent lieu de croire que ce que les Auteurs Payens disent de leurs Transmigrations n'est point fabuleux, & que c'est-là un exemple du cas que j'ai cité ; je veux dire, celui d'un peuple qu'une Communauté chasse, parce qu'il lui est à charge. (*a*) Les Israëlites n'étoient

(*a*) Ce que l'Auteur dit ici est démenti par l'Ecriture Sainte, & je ne rapporte son raisonnement, que pour montrer jusqu'à quel point on peut s'égarer, lorsqu'on veut faire parade de son esprit & de son érudition.

coupables ni de ſédition ni de révolte. Ils ſupportoient leurs maux patiemment. Mais s'en étant enfin laſſés, & voulant quitter le pays, une maladie épidémique qui ſe répandit dans la Baſſe Egypte, peut avoir obligé Pharaon à reléguer les habitans de cette partie de ſon Royaume dans les déſerts; & s'il les pourſuivit juſqu'à la Mer Rouge, ce fut plutôt pour ravoir les bijoux, & les uſtenſiles d'or & d'argent qu'ils avoient empruntés des Egyptiens, que pour les arrêter & les obliger à revenir.

D'où viennent les maux attachés à la Société.

QUOIQUE l'établissement & le maintien des Sociétés Civiles, ayent causé dans l'ordre de la Providence, des guerres continuelles, & une grande partie des maux qui proviennent de l'injustice & de la violence des hommes, *tot bella per orbem, tam multæ scelerum facies*, cela n'empêche pas que la nécessité de les établir n'ait son fondement dans la Nature, & qu'elles ne soient indispensables. La grande Communauté des hommes ne peut être assujettie à un seul gouvernement ; mais elle ne sçauroit s'en passer. On observera encore que les loix & les constitutions

des Sociétés particulieres varient beaucoup, ſont, dans une multitude de cas, oppoſées les unes aux autres, & ſouvent même abſurdes. Mais cela n'empêche pas qu'on ne doive faire des loix & des conſtitutions, & les obſerver lorſqu'elles ſont faites. On peut appliquer à tous ces cas un paſſage de *Térence*, que *Gratien* cite en faveur du pouvoir arbitraire, *Aut hæc cum illis ſunt habenda, aut illa cum his amittenda ſunt*, ou il faut prendre le bien avec les charges, ou renoncer à tout.

Mais comme il eſt certain que la loi naturelle tend à entretenir la paix parmi les hommes & à les rendre heureux, & qu'elle eſt conſtamment la même dans tous les tems & dans tous les lieux, d'où vient qu'*Ariſtote* la compare au feu, qui chauffe &

brûle également en Perſe & en Grèce, voyons pour quelle raiſon les moyens qu'elle preſcrit, répondent ſi mal à la fin qu'elle ſe propoſe. La réponſe eſt facile, mais ſans réplique. C'eſt que ces moyens ſont employés par des hommes dont l'imperfection eſt telle, qu'ils ne peuvent rien faire de bien. Ils ſont compoſés de deux ſubſtances, dont l'une a deux principes de détermination, qui font que les affections & les paſſions qu'excite la vue d'un bien apparent, ſont continuellement en action, & ſont excitées indépendamment de la volonté, qu'elles déterminent enſuite. Mais la raiſon eſt une pareſſeuſe, qui ne peut être ainſi excitée. Il faut que la volonté la mette en action, & comme cela a lieu lorſque la volonté eſt déja déterminée par les affections & les paſ-

sions, dans le cas où cela arrive, il se fait une composition entre les deux principes ; & si les affections & les passions ne peuvent absolument gouverner ni obliger la raison à leur servir d'instrument, elles obtiennent d'elle plus d'indulgence qu'elles n'en obtiendroient, si elle étoit libre, & qu'elle ne fût pas séduite.

Ces réflexions peuvent servir à expliquer d'où vient que la loi naturelle a été si mal observée dans les Sociétés Civiles, de même que la maniere absurde dont elles ont voulu y suppléer par les loix civiles. Si elles eussent agi autrement, l'état des hommes auroit été plus heureux, mais il n'eût pas été humain. Nous n'aurions pas été les créatures que nous devions être, & il y auroit eu un vuide dans la gradation des intelligences créées.

Les Tables de la Loi naturelle sont écrites, pour ainsi dire, dans les ouvrages de Dieu, & exposées aux yeux de l'homme, afin qu'il l'ait sans cesse présente, & qu'il puisse l'observer constamment, au milieu des infirmités & des tentations, auxquelles il est assujetti. Dieu nous a montré en quoi notre sagesse, notre bonheur, & la perfection de notre nature consistent, & il nous a laissés les Maîtres de répondre à ces fins, par le bon usage que nous faisons de notre raison. Comme elle n'est pas égale dans tous les hommes, & qu'elle se trouve imparfaite dans ceux qui en ont le plus, de-là vient que notre sagesse & notre bonheur sont imparfaits, & que l'état de l'homme l'est aussi à tous égards. Nous portons notre vue plus loin que nous ne pouvons atteindre.

De la Loi Naturelle.

LA Loi Naturelle eſt trop éviden & trop importante, pour n'avoir pa toujours été la premiere des Loi Elle a toujours été réputée telle, nor ſeulement par les légiſlateurs & l Philoſophes, mais encore par ceu qui ont donné les premieres ébauch du Gouvernement Civil. Un ſent ment intérieur, joint à l'obſervatio de ce qui ſe paſſe autour de nous, n pû manquer de la leur faire conno tre de même qu'aux peres de famil & aux Patriarches qui les avoient pr cédés. Les erreurs & les contradictio dans leſquelles on eſt tombé, & q l'on tombe tous les jours à ſon égar proviennent d'une cauſe differen

La Loi est claire, mais ses préceptes sont généraux. La raison les déduit aisément du système des ouvrages de Dieu, de la constitution de la nature humaine, des actions humaines, & du cours invariable des choses. Mais pour rendre la plus grande partie de ces préceptes généraux aussi utiles à l'espèce humaine que le Créateur a voulu qu'ils le fussent, la raison a un autre tâche à remplir. Elle doit en tirer les conséquences qui en resultent, & les appliquer dans tous les cas qui concernent ce que nous devons à Dieu & à notre prochain, selon les différentes relations que nous avons avec eux, & les différentes places que nous occupons dans la Société.

De la Polygamie,

Les raiſons qui déterminerent les Légiſlateurs de Gréce & de Rome, & de quelques autres Etats, à défendre la pluralité des femmes qui étoit permiſe dans preſque tous les pays, me paroiſſent avoir été les ſuivantes. Ils comprirent que la Polygamie augmenteroit les familles, & occaſionneroit plus de dépenſes que les hommes ne pourroient en faire, ſur-tout étant réduits à vivre dans les Villes, & dans d'autres habitations fixes, où les poſſeſſions étoient diſtinguées. La Monogamie étoit une eſpèce de loi ſomptuaire d'autant plus raiſonnable, que dans les pays même où la Poly-

gamie étoit établie, on ne permettoit à perſonne d'épouſer plus de femmes qu'il ne pouvoit en nourrir.

Une autre raiſon qui contribua à faire valoir cette inſtitution, fut la part que les Prêtres y avoient. *Denis d'Halicarnaſſe* (*a*) après avoir obſervé la peine qu'ont la plûpart des femmes à garder la foi conjugale, même dans les pays où il y avoit un Magiſtrat prépoſé pour veiller ſur leur conduite, *cui mulierum caſtitas curæ eſſet*, parle avec beaucoup d'éloge d'une loi que fit *Romulus* pour obliger les Romains à s'attacher à leurs femmes, par une entiere participation de leurs biens & de leurs rits religieux, *omnium & bonorum & ſacro-*

(*a*) Lib. II. 24. 25.

rum. Le mariage étoit célébré par un Sacrifice ſolemnel, dans lequel le mari & la femme mangeoient tous deux un gâteau d'orge conſacré. L'effet de cette Loi & de cette cérémonie Religieuſe fut tel, que pendant 720 ans on ne vit aucun divorce à *Rome*, encore qu'il fût permis. Voilà comment la Monogamie devint tout à la fois une inſtitution Religieuſe & Civile. Je pourrois ajoûter qu'elle reçut un ſoutien indirect des vices des maris & des femmes, de même que des abus que *Romulus* & les autres Légiſlateurs entreprirent de réformer. Les hommes en épouſant une ſeule femme, étoient à même de ſatisfaire le déſir naturel qu'ils avoient de perpétuer leur eſpèce, & d'avoir des enfans légitimes; mais rien ne les em-

pêchoit, non plus que leurs femmes, de contenter leur paſſion avec d'autres, en dépit des liens ſacrés, & de la propriété légale qu'ils avoient acquiſes l'un ſur l'autre. Ce fut là vraiſemblablement ce qui réconcilia les Payens avec la Monogamie.

Quoiqu'il ne ſoit fait mention du Divorce dans *Iſaïe* & dans *Jérémie* que ſept à huit cents ans après la Loi écrite, il ne laiſſoit pas que d'être en uſage parmi les Iſraëlites. Je ne dirai rien des formes; mais quant aux cauſes légales, elles étoient très-nombreuſes. Un mari étoit autoriſé à répudier ſa femme, lorſque ſa figure ou ſa conduite lui déplaiſoit, & qu'il en trouvoit une autre plus à ſon gré, avec laquelle il jugeoit à propos de ſe marier. Les Juifs avoient en

cela

cela un avantage sur les autres Peuples. La pluralité des femmes eût rendu le divorce moins nécessaire. Les défauts du corps & de l'esprit d'une femme, pouvoient être compensés par les perfections d'une autre, & au cas qu'elles fussent toutes également désagréables, le mari avoit la ressource des Concubines. Le cas des Romains & des autres Nations, chez lesquelles la Monogamie étoit établie, étoit différent. Celui qui avoit une femme stérile, ne pouvoit accomplir la loi de la nature, ni jurer, comme il étoit obligé de le faire, qu'il prenoit une femme dans le dessein d'avoir des enfans ; & de-là vient que *Carvilius Ruga* (*a*) agit

(*a*) Dion. Hal. ubi supra.

selon sa conscience, lorsqu'il répudia le premier sa femme, si tant est qu'il ait été le premier à le faire. Les Casuistes qui décident que la stérilité n'est point une raison suffisante pour répudier une femme, parce que ce n'est pas sa faute, auroient pu également dire que l'impuissance n'en est pas une pour se séparer d'un homme. Les Romains pensoient autrement; le divorce avoit lieu chez eux dans ce cas, de même que dans plusieurs autres; par exemple, lorsqu'une femme étoit mauvaise ménagere, ou d'une humeur insupportable. Telles furent, je crois, les raisons qui obligerent *Ciceron* à répudier *Terentia*; & je les trouve fondées, vu qu'un mari peut être ruiné par le premier défaut, & mener une vie malheu-

reuſe par un effet de l'autre.

Le divorce étoit ſi néceſſaire dans les pays où la pluralité des femmes étoit défendue, & ſi avantageux dans les cas où elle étoit permiſe, qu'il eut lieu chez les Romains juſqu'à l'établiſſement du Chriſtianiſme, & qu'il ſubſiſte encore chez les Juifs d'Orient.

Selden, dans ſon Livre intitulé *Uxor Hebraïca*, rapporte une raiſon particuliere qui fit reſtreindre le divorce. La voici. *Hillel* & *Sammæas* étoient du nombre des Rabins qui prétendent avoir des traditions authentiques, & des interprétations certaines de leur Loi, que *Moyſe* leur a tranſmiſe de pere en fils, mais qui malgré cette regle orale de foi, de doctrine & de mœurs,

étoient souvent en dispute, & les Chefs des différentes factions qui divisoient l'Ecole Juive. Il s'éleva deux factions au sujet des causes légitimes du divorce, dont *Hillel* & *Sammæas* furent les Chefs, & les disputes s'échaufferent pendant que Jésus-Christ étoit sur la terre. Les Disciples d'*Hillel* soutenoient le droit originel de répudiation, tel qu'on l'observoit, non seulement dans le cas d'adultère ou de turpitude, mais encore dans tout autre, *ob omnimodam rem seu causam.* Ceux de *Sammæas* insistoient sur la réformation de cette coutume, & sur une nouvelle interprétation de la Loi, fondée sur les régles de la Grammaire. Ils restreignoient le droit de divorce au cas de turpitude seul.

Cette dispute dura plusieurs ans

nées, & vers l'an 70 de la naissance de Jesus-Christ, elle fut décidée en faveur d'*Hillel* par un oracle du ciel, à *Jabne*, près de *Jerusalem*, dans l'endroit où se tenoit le *Sanhedrin*.

Si *Lycurgue*, dont le principe étoit que les enfans appartenoient à la République, voulut, pour en augmenter le nombre, que les femmes fussent en commun, & si les Ephores obligerent un de leurs Rois, qui ne vouloit point répudier sa premiere femme, qui étoit stérile, à en épouser une seconde, on ne doit pas être surpris que les Romains ne se fissent aucun scrupule d'emprunter les femmes d'autrui, pour augmenter leurs familles, ni que *Caton* ait prêté sa femme *Marcia* à *Hortensius*. Il y a

plus : *Céſar* vouloit faire une loi, qui permettoit à chacun d'épouſer autant de femmes qu'il voudroit, *liberorum quærendorum cauſâ*. Ce paſſage peut avoir un autre ſens, & ſi *Suétone*, d'où il eſt tiré, a écrit *uxores quas & quot vellet*, au lieu de *vellent*, il s'enſuivroit que *Céſar* vouloit ſe réſerver cette prérogative à lui ſeul, ainſi que la circonſtance *cum ipſe abeſſet*, donne lieu de le croire. Mais d'un autre côté, il eſt très-probable qu'il eut égard à la perte des Citoyens que ſouffroit l'Empire, tant à cauſe de l'expoſition des enfans, de la ſévérité paternelle, & des guerres continuelles qui l'agitoient, que des proſcriptions & des guerres civiles qu'il avoit eſſuyées. Il eſt très-probable, dis-je, qu'il eut ces choſes en

vue, & il eſt par conſéquent étonnant que ſon ſucceſſeur n'ait pas penſé à permettre la Polygamie pour réparer les pertes que ſes proſcriptions & la guerre civile avoient cauſées. Il ne le fit point, & la Polygamie ne fut point établie chez les Romains, avant qu'ils euſſent embraſſé le Chriſtianiſme, ni encore moins depuis; & ſi *Valentinien* épouſa deux femmes, & permit par un Edit à ſes ſujets de faire la même choſe, ſon exemple ne fut point ſuivi. Je doute même que les *Athéniens* aient ſuivi celui du Philoſophe *Socrate*. *Diogene Laërce* rapporte, que les Athéniens voyant leur ville dépeuplée par la guerre & la peſte, permirent à leurs Citoyens d'épouſer une ſeconde femme. *Socrate* profita de ce décret,

quoiqu'il fût contraire à la loi de *Cecrops*, & ſe moqua des reproches de ſes compatriotes.

De la Philoſophie Académiciennes

LA Philoſophie de l'Académie n'avoit pour but que d'exercer l'eſprit & l'éloquence. Cicéron ſe juſtifie dans un endroit d'avoir embraſſé la Secte Académique pour ces motifs; ou par l'envie de diſputer; & cependant il avoue dans ſa ſeconde Tuſculane, que la coutume de diſputer ſur toutes ſortes de ſujets lui plaiſoit, parce qu'il n'y a rien de ſi propre à exercer un homme dans l'art de la parole. Quelque motif qui ait pu l'engager à embraſſer cette Secte, on peut dire que cet engagement le mena fort loin, ainſi qu'on peut le

voir dans ſon Traité de la Nature des Dieux. Je cite cet Ouvrage préférablement à tout autre, parce qu'il fait à mon ſujet, qui eſt de montrer, en comparant les Stoïciens & les Académiciens enſemble, (car les Epicuriens n'ont que faire ici,) que les Philoſophes de ces deux Ecoles étoient incapables d'établir le principe fondamental de la vraie Religion, ni même d'en établir aucun. Le diſcours de *Balbus* eſt un mélange d'abſurdités, & de très-bons argumens *à poſteriori*, pour prouver qu'il y a un Dieu, *eſſe aliquod numen præſtantiſſimæ mentis*; de Syllogiſmes ſophiſtiques, pour prouver la même choſe *à priori*, & de traditions vagues pour confirmer le tout par des faits auſſi bien que par le ſecours de la raiſon. Il avance avec la même aſſurance le fort & le foible,

le vrai & le faux ; mais il ne pouvoit faire autrement. Il s'étoit chargé d'expliquer & de défendre la Théologie artificielle, & non point la naturelle ; la ſuperſtition, plutôt que la Religion. Il étoit donc obligé, comme le ſont tous ceux dont la derniere fin eſt l'erreur, de paſſer de principes mal établis à de faux raiſonnemens, & d'en tirer des conſéquences premieres. Le diſcours de *Cotta* eſt une déclamation ingénieuſe, dans laquelle il réfute & tourne en ridicule le ſyſtême des Stoïciens. Il l'attaque avec tant de véhémence, & ſes argumens vont ſi loin, que *Ciceron* fait accuſer directement le Pontife d'Athéiſme par ſon propre frere, & qu'il l'en accuſe lui-même d'une maniere indirecte. *Studio contra Stoïcos diſſerendi, Deos mihi videtur funditùs*

tollere. Que dit Ciceron en ſon nom? Il dit à ſon frere que *Cotta* raiſonne de la ſorte, plutôt pour réfuter les Stoïciens, que pour détruire la Religion, *magis quàm ut hominum deleat religionem.* Mais *Quintus* répond, qu'il n'eſt pas la dupe d'un artifice qu'il emploie pour empêcher qu'on ne le ſoupçonne de s'écarter de la Religion reçue, *ne communi jure migrare videatur.* Si l'on joint à ce court entretien l'expreſſion par laquelle il conclut le troiſiéme Livre de la Nature des Dieux, où Ciceron dit que le ſentiment de *Balbus* lui paroît le plus probable, *ad veritatis ſimilitudinem propenſior*, on verra que, ſi les Académiciens ne profeſſoient point l'Athéïſme, à cauſe qu'ils ne croyoient rien, cependant quelques-uns regardoient cette opinion

comme la plus probable ; & que Ciceron lui-même la tenoit pour telle. Voilà jusqu'où alloit l'égarement de ces prétendus Philosophes. Ces réflexions prouvent que les Philosophes Payens n'étoient point en état de réformer le genre humain.

PENSÉES DIVERSES.

1. LA droite raison consiste dans la vérité ; & celle-ci, dans sa conformité avec la nature. La nature, ou l'assemblage de tout ce qui existe, est la source d'où découlent toutes nos connoissances. Lorsque nous voyons que nous ne pouvons découvrir la vérité, nous devons rester dans notre ignorance, & nous en contenter dans

pluſieurs cas, parce qu'il y en a quelques-uns où nous allons juſqu'à la ſource, ou du moins auſſi près que l'Auteur de la nature l'a cru néceſſaire pour des créatures de notre eſpèce.

2. Rien ne prouve mieux la perverſité de l'eſprit humain, que l'effort que font les hommes pour aller au-delà de la nature, pour la ſeule raiſon qu'ils ne peuvent y atteindre, ou parce qu'ils ne trouvent point les choſes telles que leur imagination le leur a ſuggéré. C'eſt-là le cas des Métaphyſiciens, & c'eſt ce qui les a jettés dans tous les tems dans l'erreur, & même dans quelque choſe pire, du moins que l'ignorance, je veux dire, dans le doute, dans la perplexité, dans des recherches inutiles & dans des diſputes ſans fin.

3. Les choſes ſont ce que la nature a voulu qu'elles fuſſent, & non ce que nous voulons qu'elles ſoient. Il ſeroit plus pieux de dire qu'elles ſont telles par un effet de la nature immuable que Dieu leur a donnée.

4. Il y a quantité de cas où le parti le plus ſûr eſt celui de l'ignorance ; ſi l'on peut appeller ignorant celui qui ſe contient dans les bornes de la nature & de la vérité, & qui ne s'opiniâtre point à pouſſer ſes recherches trop loin.

5. La plûpart des Philoſophes ſont tombés dans les plus grandes abſurdités ; & il me ſeroit aiſé de prouver par une infinité d'exemples, qu'en voulant établir la morale, ils ont fait injure à la Divinité.

6. Un Athée ſe contente d'expliquer les choſes qu'il voit par des rai-

ſonnemens déduits de leurs différences, de leurs différentes relations, & par les conſéquences qui réſultent des différentes applications qu'il en fait. Il rapporte le tout à quelque choſe qu'il ignore, éternelle, exiſtante par elle-même, qu'il lui plaît d'appeller l'univers ou la nature univerſelle. Le Théïſte ne s'en contente point. La raiſon des choſes eſt pour lui un peloton dont le fil ſert à le conduire à connoître l'éxiſtence & la volonté de Dieu, autant que l'homme eſt capable de le faire.

7. Les grands principes de la morale ont, auſſi-bien que ceux des Mathématiques, leur fondement dans la nature des choſes ; & il eſt auſſi abſurde de démentir les premiers par nos paroles & par nos actions, que de nier les ſeconds. Si les

derniers ont l'avantage de pouvoir être démontrés avec autant d'exactitude que de précision par les secours réunis des sens & de l'entendement; les premiers en ont un d'une autre espèce. Nous découvrons la vérité des uns & des autres avec une égale évidence; mais comme les premiers sont beaucoup plus importans que les seconds, il est moins honteux d'ignorer les Mathématiques, que les vérités morales. Nous découvrons les uns, mais les autres se découvrent d'eux-mêmes; ils s'insinuent dans notre esprit, & l'ame les apperçoit avec une satisfaction infinie. Celui qui démontre que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, ou qu'un quarré est double d'un triangle de même base & de même hauteur, est ravi de sa pénétration. Mais celui qui

conſidere les avantages que la juſtice & la bienveillance procurent à la Société, & la Société aux hommes, goûte un plaiſir infiniment plus ſenſible : & la même proportion a lieu dans tous les progrès que fait l'eſprit dans la découverte des vérités Mathématiques & Morales.

8. Un homme qui avanceroit qu'on doit admettre les principes des Mathématiques, non point parce qu'ils ſont vrais par leur nature, mais parce que les Mathématiciens ſont convenus de les regarder comme tels, paſſeroit ſûrement pour fou.

Que doit-on donc penſer de Hobbes, de ſes prédéceſſeurs & de ſes ſucceſſeurs qui ont aſſuré que la diſtinction que l'on met entre le bien & le mal moral, le juſte & l'injuſte, n'eſt fondée que ſur une convention

civile, & que nos obligations morales ont leur fondement dans les loix de la Société, & non point dans la Loi naturelle. Ce ſyſtême extravagant a déjà été ſuffiſamment réfuté. Mais voici quelques réflexions là-deſſus, qui ne ſeront pas longues, & que je n'ai copiées de perſonne ; ainſi peu m'importe qu'on les trouve nouvelles ou non.

Il me paroît qu'on n'auroit pu former les Sociétés Civiles, ni établir une diſtinction entre le juſte & l'injuſte, l'honnête & le deshonnête, s'il n'y avoit eu antérieurement une Loi naturelle qu'*Hobbes* nie. C'auroit été en vain qu'*Amphion* & *Orphée* auroient accordé leurs lyres, s'il n'y avoit point eu d'uniſſon correſpondant dans la conſtitution humaine. Le ſens littéral de la fable auroit dans ce

cas été auſſi vrai que le moral. Les pierres ſe fuſſent arrangées d'elles-mêmes pour former des murailles ; les tigres & les loups ſe fuſſent apprivoiſés, & auroient formé des Sociétés paiſibles de même que les hommes, s'il n'y avoit eu une loi naturelle particuliere à l'homme ; d'où il ſuit que cette loi exiſtoit.

On peut conſidérer l'homme dans l'état de nature comme une créature ſimple & ſans artifice ; mais il ne ſçauroit être irraiſonnable. Dans quelque état qu'on le conſidere, ainſi qu'il a plu à *Hobbes* de le repréſenter ; il auroit été plutôt irraiſonnable que ſimple. La preuve que ce Philoſophe allegue pour prouver que ce n'eſt point la nature, mais la diſcipline, c'eſt-à-dire celle du Gouvernement Civil ou politique, qui rend l'homme pro-

pre à la Société, eſt des plus étranges. Il dit que les Sociétés ſont des confédérations, & cela eſt vrai dans le ſens propre; « que la force & les » conventions qu'on emploie pour les » former ſont inconnues aux enfans » & aux ignorans, de même que leur » utilité l'eſt à ceux qui n'ont jamais » éprouvé les maux qui naiſſent du » défaut de Société; qu'il eſt donc » manifeſte, vû que tous les hommes „naiſſent enfans, que tous les hommes » ſont incapables de Société, & que » pluſieurs, & peut-être même le » plus grand nombre, en ſont incapables pendant leur vie; que tous » cependant, tant les adultes que les » enfans, ont une nature humaine; „d'où il tire la conſéquence dont je » viens de parler.„

Quant à ceux qui n'ont jamais

éprouvé les maux auxquels les hommes qui n'ont aucune Société ſont expoſés, il ſuffit de dire qu'ils ſentent & doivent ſentir, ſans le ſecours de ce contraſte, à moins qu'ils ne ſoient tout-à-fait idiots, les avantages qu'elle procure ; & quant aux autres, leur argument ne vaut pas mieux que celui-ci : Tous les hommes naiſſent enfans, n'ont pas l'uſage de la parole ; quelques-uns naiſſent ſourds, & ne recouvrent point l'ouïe pendant leur vie ; donc tous les hommes ſont muets.

Si les hommes ont été pendant pluſieurs ſiécles dans cet état de guerre & de confuſion qu'Hobbes prétend leur être naturel, il ne s'enſuit pas que tous euſſent par nature le droit de faire ce qu'ils faiſoient alors par une ſuite des circonſtances par-

ticulieres dans leſquelles ils ſe trouvoient engagés. Il s'enſuivroit ſeulement que l'inſtinct détermine plutôt, & l'appétit & la paſſion plus fortement que la raiſon. Il s'enſuivroit que le reſſort de la nature humaine déploya ſa force, avant que la balance qui devoit le ménager, je veux dire le tems & l'expérience, eût eu le tems d'agir. Mais le cas qu'il ſuppoſe ne ſçauroit avoir lieu, & on ne ſçauroit ſe figurer que les hommes aient jamais été dans l'état où il a plu au Philoſophe de Malmesbury de nous les repréſenter.

En quelque tems qu'on ſuppoſe que le genre humain ait commencé, les hommes doivent avoir formé des Sociétés extrêmement petites. S'il y a eu un premier homme & une premiere femme, eux & leurs enfans, (car

ceux ci ne pouvoient ni s'élever ni ſe nourrir eux-mêmes,) doivent avoir compoſé une premiere Société. Si les hommes & les femmes ſont ſortis tout à la fois de la terre, il dut néceſſairement y avoir des conteſtations entre les hommes par rapport à ces femmes, & ils dûrent en venir à des actes de violence. Mais dans la ſuite, le même inſtinct qui avoit occaſionné ces différends, dut les porter à former des Sociétés.

9 L'obligation naturelle de faire du bien à nos ſemblables, de leur rendre ce qui leur eſt dû & de tenir nos engagemens, eſt auſſi évidente à la raiſon humaine, que le deſir d'être heureux eſt conforme à l'inſtinct humain.

10. Nous deſirons par inſtinct, & nous acquérons par raiſon. Le deſir naturel

naturel nous conduit néceſſairement à l'obligation naturelle ; & nous procédons dans ce cas de la connoiſſance intuitive à la démonſtrative, avec la même certitude que nous paſſons de la connoiſſance de nous-mêmes à celle de l'Etre ſuprême.

11. La loi de la nature ou de la droite raiſon, eſt l'origine de toutes les loix poſitives. Elle a paru telle à Ciceron(*a*) « ergò eſt lex, *dit-il*, juſtorum injuſtorumque diſtinctio ad » illam antiquiſſimam & rerum omnium principem expreſſa naturam, » ad quam leges hominum diriguntur. Comme les loix Civiles tirent leur autorité de la conformité qu'elles ont avec cet Original, de même c'eſt cette même conformité qui porte les

(*a*) De Leg. lib. II.

hommes à s'y soumettre. Voici un passage de Ciceron qui prouve ce que j'avance. Il est certain, selon lui, que ceux qui donnerent des loix aux hommes, leur promirent de les faire de façon qu'elles servissent à les rendre heureux. (*a*)

Qu'on ne dise point que les hommes ont été quelquefois induits, & quelquefois forcés de se soumettre à la volonté d'autrui, de même que si elle avoit eu force de loi; qu'on en a agi ainsi sans aucun égard à la loi naturelle, & que cela fût arrivé de même, quand même on auroit supposé qu'il n'y en avoit aucune. La raison nous dit que cela ne sçauroit être, encore que cela ait paru ainsi à ceux qui ne remontent point aux causes des choses.

(*a*) Ibid.

On n'oblige point les hommes par des ſons & des odeurs à s'aſſembler dans des ruches comme les abeilles ; & s'ils ſe ſont ſoumis volontairement aux Loix Civiles, ç'a été afin de n'être point gouvernés par une puiſſance arbitraire. Je ſçais qu'on peut aſſujettir les hommes par la violence & la contrainte ; mais je nie qu'elles ſoient ſuffiſantes.

12. C'eſt une vérité ſure & conſtante que tous les hommes ſont nés libres, & par conſéquent je ne crois pas qu'ils ayent jamais été dans l'état que M. *Locke* ſuppoſe. L'état qu'il appelle de liberté abſolue, auroit été un état de guerre & de violence, d'oppreſſion mutuelle, en un mot tel qu'*Hobbes* ſuppoſe qu'étoit celui de nature. Il diſtingue, il eſt vrai, la

liberté de la licence, & suppose une loi naturelle assez forte pour réprimer la derniere. Mais comme il suppose en même tems que chacun avoit droit de la faire exécuter, & de punir ceux qui y contrevenoient, non-seulement pour sa propre sûreté, mais encore pour celle de tous les hommes en général, il est clair que cette Hypothèse renferme les mêmes absurdités que l'autre, & que le genre humain sous la loi de nature, telle que *Locke* la suppose, n'eût differé en rien de ce qu'il étoit dans l'état de simple nature, avant qu'il n'y eût aucune loi. Le prétexte d'une loi dans l'un, auroit causé autant de mal que le défaut de loi dans l'autre; & il est aisé de concevoir que la tyrannie & l'oppression auroient universellement pré-

valu, ſi chaque homme, étant juge dans ſa propre cauſe, l'eût encore été de tous les hommes en général.

Je ne crois point, comme M. *Locke*, que toutes les Sociétés politiques aient été formées d'un conſentement unanime. Pluſieurs le furent ainſi, & je crois que cette union conſiſtoit dans l'union volontaire des familles en Société, qu'on pouvoit appeller légales, parce qu'elles étoient conformes aux Loix divines & humaines. Ce qui me donne lieu de le croire eſt, que les traditions, de même que les Hiſtoires anciennes & modernes, même celles que l'on cite pour prouver le contraire, me montrent les hommes, non-ſeulement dans leur enfance, mais même dans leur virilité, aſſemblés en familles, avant qu'il y eût aucune So-

ciété Civile. *Joſeph Acoſta*, cité par *Locke*, dit qu'il y a lieu de croire que les habitans du *Perou* vécurent long-tems ſans Rois ni ſans République. Mais comment vécurent-ils pendant ce tems-là ? Etoient-ils répandus dans le pays, ſans aucune forme ni apparence de Société ? Non ſans doute. Ils vivoient par troupes comme le font de nos jours les habitans de la *Floride*, que nous connoiſſons, & comme le pratiquent les peuples de l'Amérique Septentrionale. Les Miſſionnaires & les voyageurs nous les repréſentent comme des Tribus ou des familles, qui obſervent les préceptes & les coutumes de leurs ancêtres, qui ont des aſſemblées plubliques, où leurs anciens préſident, & qui déferent le commandement, du moins en tems de guerre, aux perſonnes

qu'ils choisissent, de même que les autres Sauvages se soumirent à leurs Caciques.

Je suis fermement persuadé, vû la constitution physique & morale de l'espèce humaine, que les hommes n'auroient pû ni subsister, ni se multiplier, s'ils avoient été sans Société, & qu'étant parvenus à l'âge de discrétion, encore qu'ils pussent y renoncer, ils ne le feroient point, pour vivre dans l'indépendance, ainsi que l'autre Hypothèse suppose qu'ils l'ont fait, avant d'être devenus membres de quelque Société politique.

Il est aisé de concevoir comment les hommes ont passé d'une Société naturelle à une Société politique; mais je ne puis comprendre que des Sauvages errants & vagabonds, qui ne connoissent ni subordination, ni

les regles de la vie ſociale, puiſſent s'aſſujettir à vivre ſous les loix d'un Gouvernement Civil.

13. On s'eſt donné beaucoup de peines inutiles pour expliquer la nature de la honte, & pour découvrir les motifs de cette modeſtie, avec laquelle tous les hommes, même les plus ſauvages, cachent les parties de la génération. D'où cela vient-il, diſent ces Ecrivains, puiſque la propagation d'une créature auſſi noble, eſt un acte ſi honorable? On peut aiſément répondre à cette queſtion, en diſant, que les parties deſtinées à cet acte agréable & honorable, ſont pareillement deſtinées à des uſages qui offenſent nos ſens, & qu'elles montrent, par la néceſſité dont elles ſont pour la propagation de notre eſpèce, une certaine identité mortifiante

fiante avec les plus vils animaux. Ces parties ſont comme des parties hors d'œuvre dans la fabrique du corps humain, & conformément à cette indication, la coutume de les cacher, lorſque nous les employons à quelque uſage, s'eſt introduite chez les deux ſexes, & l'éducation l'a confirmée. *Hanc naturæ tam diligentem fabricam imitata eſt hominum verecundia.* La honte, ou la modeſtie, ſuivant Ciceron, nous portent à imiter la nature dans cette occaſion; mais je crois que le principe caché de cette honte ou modeſtie, eſt une vanité inhérente à notre nature, laquelle eſt fondée ſur l'opinion que nous avons de notre excellence, & de notre dignité: c'eſt la raiſon pour laquelle nous ſommes ſi empreſſés à montrer, lorſque nous le

pouvons, la ſupériorité que nous avons ſur les autres animaux, & à cacher combien nous participons à leur nature.

14. Il ſe préſente ici un vaſte champ de circonſtances particulieres. Une loi de la nature défend le meurtre, de même que le fait une Loi du Décalogue. Une autre le permet, lorſqu'il eſt néceſſaire pour ſa propre défenſe, & pour le maintien de la Société, c'eſt-à-dire, pour le maintien de tout le ſyſtême de la Loi naturelle. Perſonne ne prétendra, je penſe, que ces deux Loix ſe contrediſent: elles concourent au même plan. La Loi générale & la Loi particuliere tendent au même but: elles montrent la ſageſſe du Légiſlateur par leur conformité, & ſa bonté par leur univerſalité.

15. L'Evangile de J. C. eſt une

leçon continuelle de morale, de justice, de bienveillance & de charité; il auroit pu faire descendre le feu, ou une armée du ciel, pour exterminer ceux qui refusoient de le croire, ou qui l'abandonnoient, après avoir cru à sa parole. Mais il respiroit un tout autre esprit, & les instructions qu'il donne à ses Apôtres, se réduisent à prêcher, à exhorter, à condamner, &, dans le cas où l'on refuse de recevoir leur doctrine, à secouer la poussiere de leurs pieds. Dans les cas des crimes les plus énormes, même d'apostasie, les Apôtres n'exerçoient d'autre pouvoir que celui de séparer ceux qui en étoient coupables de la communion des fidèles.

16. La sagesse & la puissance qui éclatent dans la construction, l'ordre & l'harmonie de l'Univers, doi-

vent avoir porté dans tous les tems la même conviction générale dans le cœur de tout homme qui obſerve & réfléchit d'après ſes propres obſervations. *Balbus* a donc raiſon de dire qu'il faut être dépourvû de bon ſens, pour croire qu'une Intelligence n'a point préſidé à la conſtruction de cette merveilleuſe machine. *Cæleſtem ergò admirabilem ordinem..... qui vacare mente putat, is ipſe mentis expers habendus eſt.* Ce paſſage peut être pris dans deux ſens différens; l'un pour montrer l'abſurdité des Stoïciens, & l'autre pour donner une mauvaiſe opinion de *Balbus*: c'eſt pourquoi on ne doit jamais le citer ſans l'expliquer, pour ôter toute équivoque. Si l'on eût envoyé du tems de *Balbus* & de *Ciceron* la Sphère de *Poſſidonius* aux *Bretons* & aux *Scy-*

une montre aux *Hottentots* ou aux *Samojedes*, ces Sauvages se moqueroient sûrement de la stupidité de ceux de leurs compatriotes qui croiroient que cette machine est l'ouvrage du hazard, ou s'est faite elle-même. Tous concluroient en la voyant qu'elle est l'ouvrage d'une Intelligence supérieure à celle qui leur apprend à construire leurs huttes, ou à creuser leurs canots. Les plus raisonnables ne manqueroient pas de reconnoître dans l'unité du dessein, celle de l'ouvrier. Aucun de ces Sauvages ne seroit assez insensé pour supposer, comme l'ont fait les Stoïciens, que l'Intelligence qui fait mouvoir chaque roue de la machine, soit dans la roue.

17. Les Romains & les Grecs, & avant eux toutes les Nations Lettrées de l'Orient, ont admis une mul-

titude de Divinités, auxquelles ils attribuoient leurs bonnes & leurs mauvaiſes qualités, de manière qu'en les adorant, ils s'adoroient en quelque ſorte eux-mêmes. Leurs Philoſophes, qui reconnoiſſoient l'unité d'un Etre ſuprême, & qui regardoient ces Divinités inférieures comme ſes créatures & ſes miniſtres, le croyoient fait à leur image & à leur reſſemblance. Les pareſſeux en faiſoient un Etre indolent & oiſif, qui ne ſe mêloit nullement des affaires humaines. Les orgueilleux, qui regardoient tout ce qui appartient à l'homme comme extrêmement important, & également digne des ſoins de la Divinité, ſe le figuroient ſans ceſſe occupé des choſes les plus triviales; *Myrmecides aliquis, minutorum opuſculorum fabricator.* Ceux

qui, avec une timidité profane, confondoient la crainte reſpectueuſe & la ſuperſtition; faiſoient de l'exiſtence de l'Etre ſuprême, qui doit être la conſolation des hommes, un objet de crainte & de terreur. Ils l'éloignerent de la vue humaine, par l'interpoſition de certains êtres intermédiaires, qui tenoient lieu de médiateurs entre Dieu & les hommes, ou ſe le repréſentoient dur, cruel, vindicatif, prompt à ſe venger ſans raiſon, & à punir ſans modération. Les perſonnes gaies, folâtres, amies du libertinage, donnoient les mêmes caractères à leurs Dieux & à leurs Déeſſes, & aſſujettiſſoient *Jupiter*, le Pere des Dieux & des hommes, aux mêmes paſſions & aux mêmes foibleſſes.

18. Ce n'eſt ni la Théologie naturelle, ni la morale, qui ont em-

brouillé la Religion naturelle ; c'eſt la Théologie métaphyſique. Les anciens, entr'autres les Stoïciens, & les modernes ont ſouvent diſputé ſur des mots, ou ſur des choſes ſi claires qu'il n'y avoit que la ſubtilité Grecque qui pût les faire paroître difficiles. On peut mettre de ce nombre le ſouverain bien, *ſummum bonum*, au ſujet duquel on compte 240 opinions différentes (*a*). Le ſouverain bien, dans le ſens que les Philoſophes Payens l'entendoient, étoit un ſujet ſur lequel chaque homme étoit en droit de prononcer pour ſoi-même & non pour autrui. Ces diſputes étoient par conſéquent triviales ; mais elles n'ont rien qui doive nous ſurprendre, lorſqu'on eſt inſtruit de

(*a*) Varron, S. Auguſtin.

celles qui ont regné parmi les Théologiens Chrétiens, ſur-tout parmi les Scholaſtiques.

19. Notre premier devoir, & notre plus grand intérêt, ſont d'obéir à la Loi naturelle. C'eſt de-là que dépend le bonheur de l'eſpèce humaine en général, & celui de chaque homme en particulier. L'obéiſſance porte avec elle ſa récompenſe, & la déſobéiſſance ſon châtiment, dans le ſyſtême général. Dieu n'a point fait des ſyſtêmes particuliers, ni établi des providences particulieres pour les Nations particulieres, ni encore moins pour chaque individu, autant qu'on peut le découvrir à l'aide de la raiſon & de l'expérience. Les mêmes cauſes produiſent les mêmes effets par-tout; & comme les préceptes de la Loi ſont communs à tous les hom-

mes, les ſanctions le ſont auſſi : en un mot, comme tous les hommes pèchent plus ou moins contre l'ordre de la nature, de même l'état imparfait de l'humanité prouve qu'ils ſouffrent plus ou moins par un effet de l'uniformité de ſon cours.

20. Puiſque les préceptes & les motifs qu'ont propoſé les plus grands Philoſophes, n'ont jamais pû réformer efficacement le genre humain, ſans le ſecours de quelque principe ſupérieur, & ſans l'autorité divine, & qu'il ne l'a pas encore été, même avec le ſecours de ces deux-ci, il y a tout lieu de craindre qu'il ne ſe réforme de long-tems.

21. Selon quelques-uns, il n'y a point de créature ſi miſérable, ni ſi indigente que l'homme : il pleure, en naiſſant, ſa deſtinée ; il grandit, & pendant tout le tems de ſa vie il

eſt expoſé à des beſoins & à des infirmités que les animaux ne connoiſſent point. Voici à ce ſujet quelques vers de Lucrèce, que le Lecteur ne ſera pas fâché de ſe rappeller.

Tùm porrò puer, ut ſævis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet infans, indigus omni
Vitali auxilio. . . . . .
Vagituque locum lugubri complet; ut æquum eſt,
Cui tantùm in vitâ reſtet tranſire malorum:
At variæ creſcunt pecudes, &c.

Selon d'autres, il n'y a point de créature comparable à l'homme. Il a été formé avec de la terre; mais cette terre, ſelon Ovide, étoit impregnée d'une ſemence céleſte.

Recens tellus, ſeductaque nuper ab alto
Æthere, cognati retinebat ſemina cœli.

Il a été créé à l'image des Dieux; & ſa forme même dénote ſon origine divine.

Os homini ſublime dedit, cœlumque tueri
Juſſit, &c.

Quelques-uns en ſont venus juſqu'à dégrader la raiſon & l'intelligence qui le diſtinguent des autres animaux, & dont il tire tant de vanité.

22. L'homme eſt le principal habitant de cette planette, un être ſupérieur à tous les autres; mais s'enſuit-il de-là, que le ſyſtême dans lequel cette planette roule, ou que cette planette ait été faite pour lui? S'enſuit-il que la Sageſſe divine n'ait eu d'autre but en créant l'homme, que de rendre une créature heureuſe? Sûrement que non. Les ſuppoſitions ſont arbitraires, & les conſéquences abſurdes. Nous ne ſommes point en droit de dire que nous avons plus de raiſon de nous plaindre des maux que nous ſouffrons, que les animaux n'en ont de ſe plaindre des leurs. Plu-

ſieurs ont une prévoyance de l'avenir & des effets phyſiques, ſupérieure à la nôtre; mais tous ſentent le préſent. A cauſe que Dieu nous a donné des facultés intellectuelles ſupérieures aux leurs, qu'il leur a donné peut-être plus d'inſtinct, & à nous plus de raiſon, doit-on le traiter de cruel & d'injuſte, parce qu'il ne nous a pas donné une nature invulnérable ni impeccable? La raiſon nous met en état d'éviter, d'adoucir & de remédier à la plûpart des maux auxquels nous ſommes expoſés; & elle doit nous apprendre à ſupporter patiemment ceux que nous ne pouvons ni prévenir, ni adoucir. Que ſi nous l'employons à les augmenter dans notre imagination, & à nous en plaindre, loin d'être en droit de le faire, nous n'en ſommes que plus

ridicules & plus impertinens.

23. La Sageſſe infinie ſe manifeſte par-tout. Chaque nouvelle découverte (& combien n'en a-t-on pas fait?) eſt une nouvelle preuve de la ſageſſe & de la puiſſance de Dieu. Tout nous prouve ſa puiſſance, & quoique nous ne ſoyons pas à même de diſcerner la ſageſſe qui le fait agir, elle paroît dans tant de cas, qu'il y a de l'abſurdité à ne pas la reconnoître dans tous. Ceux qui ſont d'un ſentiment contraire, jugent de la conduite de Dieu tout autrement qu'ils ne le feroient d'un Prince ou d'un Miniſtre d'Etat, qui auroit acquis par ſa conduite une réputation de ſageſſe. Ceux qui n'oſeroient en juger, parce qu'ils ignorent les meſures qu'il a priſes, & les fins qu'il s'eſt propoſées, oſent cependant s'ériger en

juges de la Divinité. Pourquoi pleut-il ſur mer, tandis que les déſerts de Lybie ſont brûlés par la ſéchereſſe? Pourquoi ſurvient-il des orages en été qui détruiſent nos récoltes? Ces ſortes de queſtions ont été faites pluſieurs fois, & toutes relativement à l'homme. On y a répondu dans pluſieurs cas, à l'aide des nouvelles découvertes qu'on a faites; & la poſtérité a été convaincue, que ceux qui triomphoient en les faiſant, triomphoient de leur ignorance. Démocrite, Epicure, Straton, Alphonſe de Caſtille, en un mot, tous ceux qui ont voulu réformer le monde, n'ont montré que de l'ignorance & de la préſomption; ils ont voulu s'élever au-deſſus de Dieu, & ils ſont devenus les jouets des hommes.

24. Nous avons plus de peine

à reconnoître la ſageſſe de Dieu que ſa puiſſance, & ſa bonté que ſa ſageſſe. Mais comme il y a quantité de Phénomènes qui s'accordent avec les idées que nous avons de ſa bonté, nous pouvons raiſonner à ſon égard, comme nous venons de le faire, par rapport à ſa ſageſſe. Si nos adverſaires nous diſent que les hommes ſont expoſés à pluſieurs maux phyſiques & moraux, nous pouvons en revanche leur montrer un plus grand nombre de biens qu'il nous a accordés, ou qu'il nous a mis à même de nous procurer. Les maux dont nous nous plaignons ſont les effets des cauſes générales, ce monde n'étant pas fait uniquement pour nous. Mais les moyens d'adoucir les uns, de prévenir les autres, & de pallier & même de guérir ceux qu'on ne peut empêcher, ſont autant d'exemples

d'exemples de la bonté de Dieu, qu'on devroit mettre en ligne de compte, & opposer à ces maux avec plus de reconnoissance, que n'ont coutume de le faire ceux qui, n'y faisant aucune attention, aggravent leurs maux, ou déclament contre eux avec beaucoup d'emphase.

25. Si les hommes naissent foibles comme les autres animaux, s'ils ont plus long-tems besoin du secours de leurs parens, avant d'être en état de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance, c'est parce qu'ils ont beaucoup plus de choses à apprendre & à faire, & que, pour être heureux dans l'état où ils doivent entrer, ils ont besoin d'une plus longue préparation. Le sentiment & l'instinct dirigent les animaux à leurs fins. Quelques-uns profitent mieux de l'expérience, acquiérent plus

de connoiſſances, penſent & raiſonnent mieux que d'autres. L'homme tient le premier rang parmi eux: il profite plus qu'eux de l'expérience, il acquiert plus de connoiſſances, il penſe & raiſonne mieux que tous les autres animaux; car celui qui ſeroit né trop ſtupide pour le faire, ne ſeroit point une créature humaine, mais d'une eſpèce inférieure, quoiqu'il eût la figure d'un homme.

26. L'homme eſt en état, au moyen de l'intelligence dont il eſt doué, de ſe précautionner contre les maux qui le menaçent, & de ſe procurer les choſes néceſſaires, les commodités & les plaiſirs de la vie; il trouve aiſément les choſes dont il ne peut abſolument ſe paſſer, & Dieu les a proportionnées à la capacité de ceux qui tiennent le dernier rang par-

mi les créatures raisonnables. Le Tartare & le Sauvage en jouissent dans leur tente & dans leur hutte ; tel est l'état général de l'Humanité. De quoi donc nous plaignons-nous ? Le bonheur de l'homme l'emporte autant sur celui des autres animaux, qu'il est au-dessus d'eux par la dignité de sa nature : cela ne suffit-il pas ?

27. Nous devons croire que cela suffit, & cependant Dieu a encore plus fait pour nous ; il nous a créés heureux, & nous a donné le pouvoir de le devenir davantage par le bon usage de notre raison, laquelle nous conduit à la pratique des vertus morales, & à tous les devoirs de la vie sociale.

28. Nous sommes nés pour la Société, & non pour vivre seuls. Des besoins mutuels nous unissent, & c'est

TAYLOR INST. OXFORD

ſur eux que ſont fondés la bienveillance naturelle, & l'ordre politique dont notre bonheur dépend. Telle eſt la Loi de notre nature; & quoique tous les hommes ne ſoient pas en état de la connoître, ni d'en faire une juſte application, cependant, il y en a tant qui peuvent le faire, qu'ils ſervent de guides aux autres. Ceux-ci ſe ſoumettent à cauſe de l'avantage qu'ils trouvent à le faire. L'expérience leur apprend que la ſoumiſſion qu'ils ont pour la Loi eſt une vraie liberté, & que le vrai bonheur conſiſte à ſçavoir modérer ſes plaiſirs.

29. Les plaiſirs ſont les objets de l'amour-propre; le bonheur eſt celui de la raiſon. Tant s'en faut que celle-ci nous en prive, que le bonheur conſiſte à ſe les procurer; & comme on ne peut le faire hors de la Socié-

té, la raiſon nous rend ſociables, & l'amour-propre concourt à produire le même effet.

30. Comme nos parens s'aiment en nous, de même nous nous aimons dans nos enfans, & dans ceux auxquels nous tenons par les liens du ſang. Voilà comment l'inſtinct épure l'amour-propre. La raiſon va plus loin. Nous nous aimons dans nos voiſins & dans nos amis, n'en déplaiſe à *Cicéron*; car ſi l'amitié eſt fondée ſur la ſympathie, elle s'entretient par les bons offices. Nous nous aimons encore en aimant le corps politique dont nous ſommes membres; & nous nous aimons encore, lorſque nous aimons tous les hommes généralement.

Tels ſont les effets mutuels de la raiſon; c'eſt dans cette vue qu'elle nous a été donnée, & rien n'eſt plus ridi-

cule ni plus abſurde dans les écrits de ceux qui ont oſé blâmer la Providence de Dieu, que ce que *Cicéron* fait dire à *Cotta* dans ſon troiſième Livre de la Nature des Dieux : » Puiſ» que la vivacité, la pénétration, l'a» dreſſe, qui eſt ce que nous appel» lons raiſon, eſt un poiſon à la plû» part des hommes, & ne fait du » bien qu'à un très-petit nombre, je » doute s'il n'auroit pas été mieux de » les en priver abſolument, que de la » leur prodiguer «. Quel ſentiment impie ! Le feu ſert à pluſieurs uſages, entr'autres à nous chauffer; & l'expérience nous apprend la différence qu'il y a entre chauffer & brûler, ſelon la manière dont on l'emploie: Renoncerons-nous donc à ſon uſage, & nous plaindrons-nous que cet élément exiſte, parce qu'il brûle lorſque nous nous

en ſervons mal, ou qu'en nous en ſervant, nous ne prenons pas les précautions néceſſaires ? La raiſon nous a été donnée pour pluſieurs uſages néceſſaires, & principalement pour nous procurer le bonheur dont nous ſommes capables, lorſque nous en faiſons un bon uſage, ainſi que l'expérience nous l'apprend. Cette comparaiſon eſt plus juſte que celle que fait *Cotta*, & que *Bayle* a copiée, de l'Etre ſuprême à un Médecin, qui ordonne le vin à un malade qu'il ſçait devoir en faire un mauvais uſage, & en boire au point de ſe cauſer la mort.

Ce n'eſt ni la force de notre raiſon, ni le trop fréquent uſage qu'on en fait, qui ſont à craindre, mais le contraire ; & s'il eſt néceſſaire de tremper le vin qu'on donne à un malade ;

pour qu'il lui faſſe du bien, on doit au contraire employer la raiſon, qui eſt la médecine de l'âme, pure & ſans mélange.

31. Sénèque a tort de dire que c'eſt à nous-mêmes, & non point à Dieu, que nous ſommes redevables de notre vertu. Il eſt également faux de dire que c'eſt à nous plûtôt qu'à Dieu que nous devons notre bonheur; mais on peut dire avec vérité, que Dieu, en nous donnant la raiſon, nous a laiſſé les maîtres d'en faire un bon ou un mauvais uſage; c'eſt lui qui nous a donné une règle certaine & des moyens ſuffiſans pour être heureux; & ſi nous ne le ſommes point, ce n'eſt qu'à nous que nous devons nous en prendre

La règle eſt ſi certaine, les moyens ſont ſi ſuffiſans, que ceux qui s'en écartent

écartent, ſe condamnent eux-mêmes dans le tems qu'ils le font ; car celui qui tranſgreſſe la loi de la nature ou de ſon pays, exige que les autres s'y conforment. En tant que membre de la Société, il admet la régle générale, quoiqu'il s'en écarte en tant qu'individu. C'eſt l'amour-propre qui le détermine dans l'un & l'autre cas.

32. C'eſt une choſe ſûre & conſtante que les Gouvernemens changent & altèrent non-ſeulement leur adminiſtration, mais encore leur forme. Les bons Princes & les ſages Magiſtrats éxécutent les deſſeins de Dieu, en les rendant meilleures. Lorſqu'elles ſont mauvaiſes, la contagion fait des progrès rapides ; elles corrompent le peuple, & le peuple les corrompt à ſon tour. L'amour ſocial s'éteint, & les paſſions diviſent ceux que la raiſon

uniſſoit. Lorſque l'abus eſt léger, pluſieurs peuvent être heureux, & l'état des autres ſupportable; mais lorſque ces abus augmentent & que la confuſion & l'oppreſſion deviennent inſupportables, ceux qui ſouffrent ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes. Un bon Gouvernement ne peut devenir exceſſivement mauvais, ſi la liberté dégénérer en eſclavage, à moins que tout un peuple ne concoure à ſa ruine. Les loix par leſquelles les Sociétés ſe gouvernent, regardent les particuliers, & ce ſont les hommes qui récompenſent ou puniſſent les individus. Mais les loix par leſquelles le monde phyſique & le monde moral ſont gouvernés, regardent le général; & Dieu peut récompenſer ou châtier les communautés ſuivant la nature des choſes dans le cours ordinaire de ſa

Providence, même ſans intervenir par des Decrets particuliers.

33. Conſidérez le monde ancien & moderne, vous verrez que les hommes ont été heureux ou malheureux, ſelon que la vertu ou le vice a prévalu dans les différentes Sociétés. C'eſt ainſi qu'il a plu à l'Auteur de la Nature de conſtituer le ſyſtême de l'Humanité, & il faut être fou pour s'imaginer que les Athées, les Théologiens ni les Philoſophes, en un mot les Réformateurs du monde, euſſent pû en trouver un meilleur.

34. Le diſcours d'Alphonſe, Roi de Caſtille, que s'il avoit aſſiſté au Conſeil de Dieu lors de la création du monde, il auroit été mieux qu'il n'eſt, eſt digne d'un homme ſans Religion, & ne peut qu'inſpirer de l'horreur à quiconque a le moindre reſ-

pect pour la Divinité. Que doit-on donc penſer de ceux qui trouvent des défauts dans le plan phyſique & dans le plan moral ; qui accuſent la bonté, la juſtice & la ſageſſe de Dieu, purement par orgueil ; qui imputent à l'Etre Suprême les maux dont ni la Nature, ni la raiſon ne ſont reſponſables, & qui ſont le pur effet de la perverſité de notre volonté & de notre choix ?

35. Ces façons de penſer m'inſpirent de l'horreur, & ſi je me fuſſe promené avec Wollaſton dans quelque lieu ſolitaire, mes méditations auroient été différentes des ſiennes, & plus reſpectueuſes envers l'Etre ſuprême. J'aurois compris que la matière & les végétaux étoient incapables de penſer & de réfléchir ; que la faculté de penſer dans les animaux que

nous appellons ſenſitifs, eſt beaucoup inférieure à celle de l'homme.

36. Quoique j'aye avec les animaux une eſpèce commune, je connois les avantages que j'ai ſur eux. Je ſens que je ſuis une créature capable de connoître, d'adorer & d'honorer mon Créateur, de découvrir ſa volonté, dans la loi de ma nature, & de me rendre heureux en y obéiſſant; que je ſuis plus en état qu'eux, à l'aide des facultés intellectuelles qu'il m'a données, d'éviter & d'adoucir les maux qui nous ſont communs avec eux; que comme je ſuis plus raiſonnable qu'eux, en faiſant un pareil uſage de ma raiſon, de même je leur ſuis inférieur, lorſque je me plains de mon état & des maux qui y ſont attachés; qu'on ne ſçauroit trouver de vertu parfaite, ni de parfait bonheur

dans les enfans des hommes; que nous devons juger de la durée de l'un par notre perſévérance dans l'autre, conformément à la maxime de *Confucius*; que l'un & l'autre ſont en notre pouvoir, vû que, ſans cela, il n'y auroit perſonne de bon ni d'heureux dans le monde.

37. *Montagne* dit quelque part que l'oreiller le plus doux ſur lequel nous puiſſions repoſer notre tête eſt l'ignorance; mais je prétends que c'eſt la réſignation. Celui-là ſeul eſt heureux, qui peut dire: bien-venue ſoit la vie, quelle qu'elle ſoit! Bien-venue ſoit la mort, quelle que ſoit ſa nature! *Aut transfert, aut finit.* Dans le premier cas, nous changeons d'état, ſans ceſſer d'être les créatures du même Dieu. Il nous a rendu heureux ici-bas, il peut nous ren-

dre plus heureux dans un autre ſyſtême d'être. Je ſuis du moins aſſûré qu'il nous traitera ſuivant les perfections de ſa nature, & non ſuivant les imperfections de la nôtre. La réſignation dans ce cas, n'a rien de dur pour celui qui penſe dignement de Dieu; ni dans l'autre, excepté pour ceux qui ont une trop haute idée de l'homme.

38. Les hommes embraſſent ſouvent par choix les maux dont ils ſe plaignent, lorſqu'ils leur arrivent, ſelon le cours ordinaire des choſes; & quelquefois même la mort, pour laquelle ils ont une ſi grande averſion. Voilà comment ils ſe dévouent pendant toute leur vie à une miſere réelle & conſtante, qui n'eſt point néceſſairement attachée à l'Humanité. En un mot, les maux dont ils ſe plai-

gnent, viennent d'eux-mêmes, plûtôt que de Dieu, ainſi que je pourrois le prouver par une infinité d'exemples. Il eſt vrai qu'ils ſont quelquefois enveloppés dans des calamités générales, qu'ils ne peuvent ni prévoir ni éviter, telles que les inondations, les tremblemens de terre, les peſtes, les dévaſtations générales des Royaumes & des Provinces par des peuples ſauvages & barbares, tels que les *Huns* dans les premiers tems, & les *Eſpagnols* dans les derniers. Mais ces calamités ſont rares. L'on peut les regarder comme des châtimens, & comme des châtimens utiles, lorſqu'ils ſervent à corriger ceux qui les éprouvent, ou qui en ſont témoins. L'on peut les conſidérer comme des effets naturels, quoique contingens de la matiere & du mouvement dans un

ſyſtême matériel qui ſe meut ſelon certaines loix générales. Conſiderés ſous le premier point de vûe, ils doivent porter les hommes à adorer & reſpecter la Providence qui gouverne le monde par des diſpenſations générales & particulieres. Dans le ſecond, ils peuvent ſuggérer d'autres réflexions qui ont auſſi leur utilité.

39. Le monde, & qui plus eſt, l'univers, ſont remplis d'une multitude d'êtres, qui concourent tous au même deſſein. Les animaux ſenſitifs de notre globe, ſemblables à des perſonnages de Théâtre, ont différens caractères & jouent différens rôles ſur la ſcène. Les différentes parties du monde matériel, de même que les machines d'un théâtre, ne ſont point faites pour les Acteurs, mais pour l'action; & l'ordre & le ſyſtême du

drame ſeroient dérangés, ſi l'on y faiſoit le moindre changement. La nature de chaque créature, ſa maniére d'être, conviennent à ſon état, à la place qu'elle occupe, & au rôle qu'elle doit jouer. Si l'homme étoit une créature inférieure ou ſupérieure à ce qu'il eſt, il ſe trouveroit déplacé dans ce ſyſtême. Les chevaux de bois de *Gulliver* font une figure abſurde à la place des hommes, & ceux-ci en feroient une auſſi ridicule à la place des chevaux. Je ne penſe point que les Philoſophes nous aient jamais dit pourquoi chaque choſe eſt ce qu'elle eſt, ou comme elle eſt, ou ne peut être autrement qu'elle eſt, ſans expoſer le tout à un inconvénient plus grand que celui qu'ils ont voulu éviter.

4o L'homme eſt ſujet au rhume, &,

de même que les autres animaux, à plusieurs maladies corporelles. Celui qu'on croit le plus heureux est exposé à des soins, des inquiétudes & des contre-tems. Le mot de *malheur* est un terme dont on exagére souvent la signification. Quest-ce que le malheur ? Tâchons de le définir avec précision. Le bonheur, selon moi, consiste dans une succession permanente & continuelle de plaisirs & de sensations agréables ; & le malheur, dans une succession continuelle de sensations désagréables. Or, il n'y a point d'homme qui en ait jamais éprouvé de pareil par un effet de l'état général dans lequel Dieu l'a placé, sans qu'il n'ait été à même de s'en garantir.

41. Les maux réels que les hommes souffrent, sont fort au-dessous

de ce que l'imagination les leur repréſente, & ſouvent moindres qu'ils ne le paroiſſent aux yeux du ſpectateur. La plûpart même ne ſont pas ſi grands que ceux auxquels ils s'expoſent volontairement, tandis qu'ils ſe plaignent d'autres beaucoup moindres, qui ſont attachés à l'Humanité. Je citerai pour exemple ceux qui ſe louent pour voguer ſur les galères, ou pour travailler aux mines; ceux qui ſe condamnent à paſſer toute leur vie dans des auſtérités, comme les Peres de la Trappe; ou dans les tourmens, comme les *Faquirs* d'Orient; ceux qui, par la diſpoſition de leur imagination, ayant banni la crainte de la mort, ſe la procurent avant que leur terme ſoit venu, comme dans les Sectateurs d'*Odin*, qui la célébroient dans leurs Hymnes (témoin l'Ode du

bon Roi *Lodbrog*) ſans autre motif que l'eſpoir de boire de la bonne biere dans le crâne de leurs ennemis dans le Palais d'*Odin*.

42. Les maux qu'on prétend que Dieu envoye aux hommes ſont de courte durée. Les calamités auxquelles ils ſont expoſés ſe renouvellent rarement, & je crois qu'il y en a peu qui aient été expoſés deux fois à la peſte, ou engloutis deux fois par un tremblement de terre. Mais l'ambition, l'avarice & les autres paſſions dominantes, ſont extrêmement difficiles à contenter, & les mêmes perſonnes s'expoſent continuellement à tous les maux qui les accompagnent.

43. C'eſt en vain qu'on s'efforce de convaincre de la bonté de Dieu des gens qui s'obſtinent à nier les preu-

ves que nous avons de ſa ſageſſe, ou qui ne voyent pas qu'un Etre tout parfait doit être toujours déterminé à agir par le concours harmonieux de toutes ſes perfections, & non point dans un cas par ſa bonté, & dans un autre par ſa juſtice, & ainſi du reſte.

44. Un ſyſtême de loi & de police humaine, eſt la production de l'eſprit humain, & comme tel, incomplet, imparfait, & ſujet à différentes interprétations & à différentes altérations. On ne peut en dire autant, ſans blaſphême, de la Légiſlation divine. Ce que les hommes font peut être altéré & perfectionné par des hommes: il n'en eſt pas de même des ordres de l'Etre ſuprême.

45. Il y a de l'impiété à regarder

les loix de Dieu comme des loix humaines ; mais il y en auroit encore plus à vouloir faire paſſer celles des hommes pour des loix émanées de la Divinité.

Reflexions sur l'Histoire.

Différens motifs portent les hommes à l'étude de l'Hiſtoire. Les uns n'y cherchent que l'amuſement, & liſent la vie d'Ariſtide, ou de Phocion, d'Epaminondas ou de Scipion, d'Alexandre ou de Céſar, de même que s'ils jouoient aux cartes.

Il y en a d'autres dont le motif n'eſt pas meilleur, & qui, de plus, ont le déſavantage de nuire à la Société, à proportion des progrès qu'ils

ſont. Les premiers ne tirent aucun profit de leur étude ; les ſeconds en font un mauvais uſage, & ſe rendent ridicules à meſure que leurs connoiſſances augmentent. Ces ſortes de perſonnes ſont très-communes en Angleterre & en France. Je veux parler de ceux qui ne liſent que pour briller dans la converſation, & en impoſer à la compagnie, qui, ayant très-peu d'idées de leur propre fond, rempliſſent leur eſprit de faits & de ſentences mal dirigées, & s'efforçent de ſuppléer par leur mémoire à ce qu'il leur manque du côté de l'imagination & du jugement.

L'amour de l'Hiſtoire paroit inſéparable de la nature humaine, parce qu'il eſt inſéparable de l'amour-propre. Le même principe nous fait porter nos vûes ſur le paſſé & ſur l'avenir.

nir. Nous nous imaginons que les choſes qui nous affectent, doivent également affecter la poſtérité. Ce ſentiment eſt commun à tous les hommes, depuis Céſar juſqu'au moindre Greffier de village. Nous ſommes envieux de tranſmettre à la poſtérité le ſouvenir de nos aventures, celles de nos contemporains & de ceux qui nous ont précédés. C'eſt dans cette vûe que des Nations, qui ignoroient les Arts & les Lettres, ont élevé des monceaux de pierres, & compoſé des hymnes groſſières.

L'Hiſtoire, ſoit qu'elle ſoit vraie ou fauſſe, parle toujours à nos paſſions; la meilleure parle rarement à notre entendement; mais nous devons nous en prendre à nous-mêmes, & non point à la Nature. Elle a facilité cette étude à tout homme qui

ſçait lire & penſer, & la raiſon peut nous rendre utile, ce qu'elle s'eſt efforcée de nous rendre agréable. Mais ſi nous conſultons notre raiſon, nous nous garderons bien de ſuivre l'exemple de nos ſemblables, & de nous enorgueillir de ce que nous ſommes raiſonnables. Nous nous garderons bien de lire pour flatter notre indolence, ni pour ſatisfaire notre vanité.

La Nature nous a donné de la curioſité pour exciter notre induſtrie, & non point pour en faire le principal & unique objet de notre application. Notre unique but doit être de nous perfectionner dans la vertu. L'application que nous donnons à l'étude, de quelque eſpéce qu'elle ſoit, ne tend ni directement ni indirectement à nous rendre ni plus gens de bien,

ni meilleurs citoyens : elle n'eſt tout au plus qu'une eſpèce d'oiſiveté ſpécieuſe & ingénieuſe, pour me ſervir de l'expreſſion de *Tillotſon*; & la connoiſſance que nous acquérons par ſon moyen, qu'une eſpèce d'ignorance, qui nous met en crédit, & rien de plus. C'eſt, ſelon moi, l'unique fruit que les hommes, même les plus ſçavans, tirent de l'étude de l'Hiſtoire; & cependant elle me paroît la plus propre à nous porter à la vertu.

L'Hiſtoire eſt une Philoſophie qui inſtruit par des exemples. Il ne faut que jetter les yeux ſur ce qui ſe paſſe dans le monde, pour reconnoître la force de l'exemple. *Pauci prudentiâ*, dit Tacite, *honeſta ab deterioribus, utilia ab noxiis diſcernunt: plures aliorum eventis docentur.* Notre rai-

ſon eſt ſi imparfaite, & notre eſprit ſi fragile, que les propoſitions générales ou abſtraites nous paroiſſent ſouvent douteuſes, juſqu'à ce qu'on nous les ait rendu ſenſibles par des exemples ; & que les leçons en faveur de la vertu, font peu d'impreſſion ſur nous, à moins qu'on n'employe le même moyen pour leur donner plus de poids. Les préceptes ont cela de déſavantageux, qu'étant fondés ſur l'autorité d'autrui, ils exigent ſouvent une longue ſuite de raiſonnemens. *Homines ampliùs oculis, quàm auribus credunt : longum iter eſt per præcepta, breve & efficax per exempla.*

Le monde eſt l'école des exemples ; & les Maîtres de cette école ſont l'Hiſtoire & l'expérience. Je ſuis fort éloigné de croire que la premiere

ſoit préférable à la derniere ; mais je ſoutiens qu'elle eſt abſolument néceſſaire pour nous préparer, & nous accompagner pendant que nous ſommes ſous ſa diſcipline ; je veux dire, pendant tout le cours de notre vie.

Le génie ſans culture, du moins ſans le ſecours de l'expérience, reſſemble à ce qu'on croyoit autrefois qu'étoient les Comètes, un météore lumineux, irrégulier dans ſa courſe, & dangéreux dans ſon approche, qui n'eſt utile à aucun ſyſtême, & qui peut les détruire tous.

Les hommes qui ont de l'expérience, & qui ne connoiſſent point l'Hiſtoire, ne ſont que des demi-écoliers dans la ſcience du monde ; & s'ils connoiſſent l'Hiſtoire ſans expérience, ils ſont de vrais pédants. Un homme qui poſſéde ces trois connoiſſances en-

semble, honore son pays, & se rend utile à la société.

Quoique j'attribue de grands avantages à l'étude de l'Histoire, je suis cependant fort éloigné de lui attribuer des effets aussi merveilleux que l'ont prétendu Ciceron, Casaubon, la Mothe le Vayer, & autres pédants modernes. Lorsque le premier nous dit, dans le second livre de ses Tusculanes, que Scipion l'Africain avoit toujours entre les mains les ouvrages de Xénophon, il n'avance rien que de raisonnable & de probable : mais lorsqu'il dit, parlant de *Lucullus*, *in Asiam factus Imperator venit; cùm esset Româ profectus rei militaris rudis*, on seroit tenté d'attribuer un changement aussi subit à une inspiration divine, s'il ne nous apprenoit, dans le même endroit, qu'il le dut

aux moyens que les hommes emploient pour s'instruire, *partim percontando à peritis, partim in rebus gestis legendis.*

Il n'est pas plus vrai que *Lucullus* devint Général par l'étude de l'Histoire, qu'il l'est que Ferdinand d'Espagne, & Alphonse de Naples, furent guéris des maladies qu'ils avoient par la lecture de Tite-Live & de Quinte-Curce. Il avoit servi dans sa jeunesse contre les Marses; il suivit Sylla en Asie, & il eut beaucoup de part à sa confiance: il commanda dans différentes expéditions. Ce fut lui qui rendit aux Colophoniens leur liberté, & qui châtia la révolte des habitans de Mytilène. On voit donc que *Lucullus* se forma par l'expérience, aussi-bien que par l'étude, & qu'il acquit la premiere dans les mêmes pays

où il remporta dans la ſuite tant de lauriers, en combattant contre le même ennemi.

Il n'y a point de folie ni de vice plus épidémique parmi les enfans des hommes que la ſotte vanité qu'ont les habitans d'un pays de ſe préférer à ceux d'un autre, & de regarder leurs coutumes & leurs uſages comme des modèles ſur leſquels on doit ſe régler. Les Mandarins Chinois furent extrêmement ſurpris de voir le peu de place que leur Empire tenoit dans la Carte générale de la terre. Les *Samojedes* s'étonnèrent que le Czar de Moſcovie ne ſe fixât pas chez eux; & les Hottentots, à leur retour d'Europe, quitterent les habits qu'on leur avoit donnés, & reprirent leurs braſſelets de boyaux & leur vermine le plutôt qu'ils purent. Rien

ne contribue plus à nous guérir de cette vanité, que de nous accoutumer de bonne-heure à considérer sur la carte que l'Histoire nous présente, les différentes nations répandues sur la terre, dans leur élévation & dans leur chûte, dans leur état barbare & civilisé. En se rappellant souvent ce spectacle, le Mexicain avec sa toque & son pourpoint de plumes, qui sacrifie une victime humaine à ses Dieux, ne nous paroît pas plus sauvage qu'un Européen, qui a un chapeau sur la tête, & qui sacrifie des Nations entiéres à son ambition, à son avarice & à sa cruauté.

Je pourrois montrer par une multitude d'autres exemples, comment l'Histoire nous prépare pour l'expérience, & nous sert même de guide;

comment elle sert à purger l'esprit de ces partialités & de ces préjugés nationaux, que nous contractons dans notre éducation, & que l'expérience ne sert souvent qu'à fortifier, parce qu'elle est pour l'ordinaire aussi bornée que notre éducation.

Les caractères généraux des hommes sont déterminés par leurs constitutions naturelles, de même que leurs actions particulieres le sont par les objets qui les affectent. On pourroit citer quantité de gens qui, quoique versés dans l'Histoire, n'ont pas été ni plus gens de bien, ni meilleurs politiques; & d'autres qui, sans ce secours, ont été de parfaits modéles de vertu.

Il y a certains principes généraux, certaines réglés de vie & de conduite, qui doivent toujours être vraies, par-

ce qu'elles sont conformes à la nature invariable des choses. Celui qui étudie l'Histoire, comme il a coutume d'étudier la Philosophie, les distingue bientôt, en fait un recueil ; & en agissant ainsi, il se fait un système général de morale & de politique, lequel est fondé sur l'essai qu'on a fait de ces régles & de ces principes dans tous les siécles, & se trouve confirmé par l'expérience de tous les hommes.

L'étude de l'Histoire nous prépare pour l'action & l'observation. L'Histoire est un ancien auteur : l'expérience, le langage moderne. Nous formons notre goût sur la premiere ; nous traduisons le sens & le raisonnement, nous en prenons l'esprit & la force ; mais nous ne faisons qu'imiter les graces particuliéres de l'original ;

nous les traitons ſelon l'idiome de notre langue, nous ſubſtituons des termes équivalents à ceux qu'elle emploie, & nous ne nous aſſujettiſſons point à les copier ſervilement. En un mot, l'expérience s'exerce ſur le préſent; & le préſent nous met en état de prévoir l'avenir; car l'Hiſtoire roule ſur le paſſé, & connoiſſant les choſes qui ſe ſont paſſées, nous ſommes plus en état de juger de celles qui ſe paſſent actuellement.

Il eſt impoſſible, vû la nature de l'homme, & les viciſſitudes continuelles des affaires humaines, que les premiers ſiécles dans leſquels les Nations ſe ſont formées, nous fourniſſent des matériaux authentiques pour l'Hiſtoire. Nous n'en avons aucuns touchant l'origine des Nations qui exiſtent de nos jours; comment donc

pourroit-on se flatter d'en avoir sur celles qui sont éteintes depuis deux ou trois mille ans?

Un homme qui lit avec discernement & avec choix, acquiert moins d'érudition, mais plus de connoissance. Comme il a acquis cette derniere à dessein, & qu'il l'a cultivée avec art & avec méthode, il est toujours à même de s'en servir dans le besoin.

Celui qui veut tout lire, n'a ni le tems, ni la capacité de faire autre chose; il devient incapable de penser; &, dans ce cas, la lecture lui devient inutile; il n'agit plus, & par conséquent peu lui importe de penser ou non. Il se donne beaucoup de peine pour amasser des matériaux; il les achete à grands frais, & il n'a ni le tems, ni la capacité de les employer. A quoi lui sert l'étude de l'architectu-

re, puiſqu'il ne veut pas bâtir ?

Toute étude qui ne ſert point à nous rendre plus gens de bien, ne mérite pas le nom de philoſophique.

Toutes les ſpéculations politiques, qui, au lieu de nous rendre utiles à la Société, & de procurer le bonheur des hommes, ne ſervent qu'à contenter l'ambition des particuliers aux dépens du public, ſont des ſyſtêmes qui méritent d'être brûlés, & leurs auteurs de mourir de faim dans une priſon, comme *Machiavel*.

Rien n'eſt plus vrai que ce que dit *Solon*, quoiqu'il ait plû à *Platon* de le cenſurer dans ſon Livre des Loix ; *Aſſiduè addiſcens, ad ſenium venio.* L'homme le plus ſçavant a toujours quelque choſe à apprendre dans le cours d'une longue vie ; & quelque ſage qu'il ſoit, il peut en-

core le devenir davantage. Cela a lieu, ſur-tout par rapport à l'Hiſtoire; & de-là vient, qu'encore qu'il s'y ſoit appliqué dans ſa jeuneſſe, il ne doit point la négliger dans un âge avancé. Je lis dans Tite-Live, dit Montagne, des choſes qu'un autre n'y a pas lues, & Plutarque y lit ce que je n'y lis point. Un homme découvre, à l'âge de cinquante ans, des choſes qu'il n'avoit pas apperçues à vingt-cinq: c'eſt ce que j'ai éprouvé pluſieurs fois.

En comparant dans cette étude l'expérience d'autrui avec la nôtre, nous devenons plus aviſés; nous analyſons, pour ainſi dire, la philoſophie. Nous réduiſons toutes les ſpéculations abſtraites de la morale, & toutes les régles générales de la politique humaine à leurs premiers principes.

Un vieillard & un jeune homme qui s'adonnent à l'étude de l'Hiſtoire, n'ont point de tems à perdre; le premier, parce qu'il a peu de tems à vivre; & le ſecond, parce qu'il a beaucoup à apprendre.

L'homme eſt le ſujet de l'Hiſtoire, & pour le bien connoître, il faut le voir & le conſidérer tel que l'Hiſtoire ſeule peut nous le repréſenter dans tous les tems, dans tous les pays, pendant ſa vie & à ſa mort.

Nous ſommes non-ſeulement des paſſagers dans ce monde, mais même des étrangers, eu égard aux premieres démarches que nous faiſons. Nos guides ſont ſouvent ignorans & ſouvent infideles; mais la carte du monde, que l'Hiſtoire nous met devant les yeux, nous met en état de nous conduire nous-mêmes.

Nous ſommes naturellement portés à nous appliquer à nous-mêmes ce qui eſt arrivé à autrui, & c'eſt en cela que conſiſte la force des exemples que l'Hiſtoire & l'expérience nous offrent. Nous ne ſçaurions nous appliquer ainſi les faits dont nous doutons, & c'eſt la raiſon pour laquelle ces exemples n'ont pas le même effet. De-là vient que l'Hiſtoire ancienne eſt incapable de répondre aux fins que ſe propoſe un homme qui l'étudie, parce que ſon crédit n'eſt pas aſſez établi.

Une Hiſtoire bien racontée, une Tragédie ou une Comédie bien repréſentée, peuvent produire un effet momentané ſur l'eſprit, en échauffant l'imagination, en ſurprenant le jugement, & en remuant les paſſions. On rapporte que les Athéniens furent

attaqués d'une eſpéce de phrénéſie martiale, en voyant repréſenter une Tragédie d'Æſchyle, qui les conduiſit du Théâtre aux plaines de Marathon. On peut ménager ces impreſſions momentanées de maniere qu'à force de les répéter, elles nous inſpirent le mépris de la débauche, l'horreur du vice, & l'amour de la vertu. Mais pour cela faire, il faut que les fables aient une apparence de vérité. La raiſon ſe prête alors à cette fraude innocente de l'imagination, & ſe paſſe de ces regles de critique par leſquelles on s'aſſure de la vérité d'un fait.

Les hommes ſont toujours outrés dans leurs jugemens. Quelques-uns prétendent que toutes les Hiſtoires ſont fabuleuſes, & que la meilleure

n'eſt qu'une fable vraiſemblable, ingénieuſement racontée, où le menſonge eſt tellement confondu avec la vérité qu'il eſt impoſſible de les diſtinguer. Pour appuyer ce qu'ils avancent, ils citent tous les exemples & tous les lieux communs que *Bayle* & d'autres ont employés pour établir cette eſpèce de Pyrrhoniſme; & ils concluent de-là que, ſi les prétendues Hiſtoires des premiers ſiécles & des origines des Nations ſont trop peu vraiſemblables, & trop mal digérées pour mériter le moindre degré de croyance, les modernes, qui paroiſſent plus vraiſemblables, & qu'on dit avoir été écrites d'après le témoignage des Auteurs contemporains, n'ont pas ce degré de certitude néceſſaire pour les rendre utiles à ceux qui les liſent. Mais il arrive ici ce qui

arrive ſouvent ; je veux dire que les prémiſſes ſont vraies, & la concluſion fauſſe ; dont la raiſon eſt qu'on établit au hazard un axiôme général ſur un certain nombre d'obſervations particulieres.

Etat de l'Hiſtoire Prophane Ancienne.

LEs Grecs ne commencerent à écrire en proſe qu'au tems de *Phérécide de Scyros* ; & *Cadmus de Milet* fut leur premier Hiſtorien. Or tous deux floriſſoient long-tems après l'ère olympique ; car Joſephe aſſûre que *Cadmus de Milet* & *Acuſilas d'Argos*, en un mot, que les plus anciens Hiſtoriens Grecs vivoient vers le tems de l'expédition des Perſes. Comme il s'écoula pluſieurs ſiécles entre l'ère olympique & ces premiers Hiſtoriens ; de même il s'en écoula encore plus entre ceux-ci & les premiers Chronologiſtes Grecs. *Timée*, vers le tems

de *Ptolémée Philadelphe* ; & *Eratoſthene*, vers celui de *Ptolémée Evergetes*, paroiſſent avoir rédigé les événemens qu'ils rapportent conformément aux olympiades. Les Auteurs qui les ont précédés en font quelquefois mention ; mais cette maniere de compter ne fut adoptée que de leur tems ; & de-là vient que l'Hiſtoire des tems qui les ont précédés eſt ſi incertaine. Cette regle ne fut ſuivie que 500 après l'ère olympique, & par conſéquent Varron a eu tort de placer le commencement de l'âge Hiſtorique 500 ans plus haut qu'il ne doit l'être.

Il eſt vrai qu'*Hellanicus* & d'autres ont prétendu fixer l'origine des Villes & des Gouvernemens, & faire remonter leurs narrations juſqu'aux tems les plus reculés. Leurs ouvrages

ſe ſont perdus, & on doit peu les regretter, du moins à en juger par les écrits de ce tems-là qui nous reſtent, & par le rapport de ceux qui avoient vû les autres. Par exemple, *Herodote* étoit contemporain d'*Hellanicus*. Il avoit deſſein de publier tout ce qu'il ſçavoit des Ioniens, des Lydiens, des Phrygiens, des Egyptiens, des Babyloniens, des Medes & des Perſes; je veux dire, de toutes les Nations qui exiſtoient de ſon tems. J'ignore s'il parloit des Aſſyriens; mais ce que je ſçais, c'eſt que ſon Hiſtoire a toujours paſſé pour une Légende fabuleuſe.

Dans les neuf livres qui nous reſtent, il remonte preſque juſqu'à l'ère olympique, mais ſans en faire mention; il remonte enſuite plus haut pour nous raconter l'Hiſtoire d'un Roi qui perdit ſa couronne, pour avoir

montré ſa femme nue à ſon favori ; après quoi il paſſe tout-à-coup de *Candaule* & de *Gygès* à Cyrus.

Il reprend enſuite l'Hiſtoire des Medes & des Perſes juſqu'à la fuite de *Xerxès* ; mais ce qu'il rapporte des Grecs & des Perſes qui vivoient avant ce tems-là, & des autres Nations, n'eſt fondé que ſur une Tradition douteuſe & imparfaite. Il n'avoit ni Hiſtoires ni mémoires qui puſſent lui ſervir de guides. Herodote vivoit, je penſe, environ 50 ans, & Xenophon près de 100 ans après la mort de *Cyrus* ; & cependant ils ne s'accordent ni ſur la naiſſance, ni ſur la vie, ni ſur la mort de ce Prince. S'il nous fût parvenu un plus grand nombre d'Hiſtoires de ces tems-là, nous euſſions été encore plus convaincus de leur inutilité.

Nous

Nous verrions qu'*Acusilas* rejettoit les Traditions d'*Hesiode*, qu'*Hellanicus* contrediſoit *Acusilas*, qu'*Ephore* accuſoit *Hellanicus*, & *Timée Ephore* & tous les Ecrivains qui ſont venus après lui, de menſonge. C'eſt ce que nous apprend *Joſephe*. Mais pour montrer l'ignorance & la fauſſeté des Auteurs par le canal deſquels les Traditions de l'antiquité profane ſont parvenues aux Grecs, je vais ajoûter à l'autorité de *Joſephe*, celle d'un homme qui n'avoit aucun préjugé, ni aucune cauſe particuliere à ſoutenir, ni aucun ſyſtême d'Hiſtoire ancienne à établir, & qui joignoit à beaucoup de talens tous les ſecours néceſſaires pour pouvoir juger pertinemment de ces ſortes de matieres. Je veux parler de *Strabon*.

Il dit dans ſon onzième livre, en

parlant des *Maſſagetes*, qu'aucun Auteur n'a donné la véritable Hiſtoire de ces peuples, quoique pluſieurs aient fait mention de la guerre que *Cyrus* eut à ſoutenir contre eux; & qu'on ne doit pas plus ajoûter foi à ce que ces Hiſtoriens rapportent des affaires des Perſes, des Medes & des Syriens. La raiſon en eſt, ſelon lui, que s'étant apperçus que ceux qui compoſoient des fables étoient généralement eſtimés, ils imaginerent, pour rendre leurs écrits plus agréables, de rapporter d'une maniere Hiſtorique ce qu'ils n'avoient ni vû ni appris de gens dignes de foi: qu'autant vaut-il s'en rapporter à ce qu'Heſiode & Homere racontent de leurs Héros, qu'à Cteſias, Herodote, Hellanicus, &c; & qu'on peut en dire autant des Hiſtoriens d'Alexan-

dre : que ces derniers, encouragés par la grande réputation de ce conquérant, par l'éloignement des contrées où il porta ses armes, & par la difficulté où l'on étoit de démentir ce qu'ils racontoient de ses exploits, ne firent aucune difficulté d'en imposer à la postérité ; & qu'on ne découvrit la vérité qu'après que les Romains & les Parthes eurent étendu leurs Empires.

On voit, par ce que je viens de dire, non-seulement que les Grecs commencerent fort tard à écrire l'Histoire, mais qu'ils furent encore plus de tems à s'attacher à la vérité, & par-conséquent qu'on doit faire peu de fond sur les matériaux qu'employerent ceux qui vinrent après Alexandre, pour former les systêmes de l'Histoire & de la Chronologie an-

ciennes. Il nous reſte quelques morceaux de Diodore de Sicile, mais il n'y eſt fait aucune mention de l'Hiſtoire ancienne ; je veux dire de ce qui paſſoit pour ancien de ſon tems. Il ſe plaint ſans ceſſe des Hiſtoriens qui l'ont précédé, & de l'incertitude qui regne dans leurs écrits. Cependant Diodore & Plutarque avoient non-ſeulement en mains les anciens Hiſtoriens Grecs, mais encore les Antiquaires modernes, qui prétendoient avoir puiſé dans les regiſtres des anciennes Nations. *Béroſe*, par exemple, & *Manethon*, avoient publié les antiquités de leurs pays ſous le regne des *Ptolomée*. *Béroſe* prétendoit donner l'Hiſtoire de ce qui s'étoit paſſé pendant cent quatre-vingt ans. C'eſt Pline qui nous l'apprend dans le 6e livre de ſon

Hiſtoire naturelle ; & ces années étoient vraiſemblablement des années de *Nabonaſſar*. *Manethon* commençoit ſon Hiſtoire aux conquêtes d'*Iſis*. Il ſuivoit les traditions des Egyptiens touchant les Dynaſties de leurs Dieux & de leurs demi-Dieux, & il avoit puiſé ſes anecdotes chez l'ancien Mercure, qui les avoit écrites en caracteres ſacrés ſur deux colonnes, avant le Déluge ; d'où le ſecond Mercure les avoit tirées pour les inſerer dans ſes ouvrages. Ces antiquités ſe ſont perdues.

Réflexions ſur l'exil.

LA diſſipation d'eſprit & la longueur du tems ſont deux remedes auxquels la plûpart des hommes ont recours dans leurs afflictions. Mais le premier n'opere qu'un effet paſſager, & le ſecond, qu'un effet extrêmement lent, & par conſéquent ils ſont indignes d'un homme ſage. Devons-nous donc nous fuir, pour nous ſouſtraire à nos maux, & nous imaginer follement que nous ſommes guéris de notre maladie, parce que nous trouvons le moyen de nous procurer quelques momens de répit? Ou bien attendrons-nous du tems, le Médecin des brûtes, un ſoulagement ou une guériſon incertaine?

Attendrons-nous, pour être heureux, que nous oublïions que nous ſommes miſérables, & devrons-nous à la foibleſſe de nos facultés, une tranquillité qui doit être l'effet de notre courage ? Non. Repréſentons-nous tout à la fois les maux que nous avons ſoufferts & ceux que nous ſouffrons actuellement ; & prenons la réſolution de les ſurmonter, au lieu de les fuir & d'en perdre le ſentiment par une patience ignominieuſe. Au lieu de remedes palliatifs, employons le biſtouri & le cautere, pénétrons juſqu'au fond de la plaie, & efforçons-nous de la guérir radicalement.

Le ſouvenir de nos infortunes paſſées ſert à nous fortifier contre celles que nous éprouvons. Un homme doit rougir de ne pouvoir ſupporter la douleur d'une bleſſure, lorſqu'il

en voit un autre tout couvert de cicatrices qui lui reſtent de celles qu'il a reçues dans des combats dont il eſt ſorti victorieux. Laiſſons les ſoupirs & les larmes à ceux qu'une longue proſpérité a énervés, & que ceux qui ont éprouvé une longue ſuite de malheurs les ſupportent avec confiance. Un malheur non interrompu a cela de bon, qu'il nous endurcit enfin.

Tel eſt le langage de la Philoſophie, & heureux celui qui a acquis le droit de le tenir. On ne l'acquiert point par des diſcours pathétiques; notre conduite peut ſeule nous le donner. C'eſt pourquoi, au lieu de préſumer de nos forces, la méthode la plus ſûre eſt d'avouer notre foibleſſe, & de nous appliquer de bonne-heure à l'étude de la ſageſſe. Tel eſt le conſeil que l'Oracle donna à *Zenon*,

non, & il n'y a pas d'autre moyen d'assûrer notre tranquillité au milieu de tous les accidens auxquels la vie humaine est exposée. Je sçais que la Philosophie a ses *Thrasons* de même que la guerre, & qu'il s'est trouvé des hommes qui, voulant s'élever au-dessus de l'humanité, sont restés fort au-dessous. Les moyens d'éviter ce danger sont surs & aisés. C'est une bonne regle que celle de n'embrasser légerement aucune Secte de Philosophes; mais le mieux est de n'en adopter aucune. Ecoutons-les toutes avec une parfaite indifférence, de quelque côté que soit la vérité, & après nous être décidés, n'écoutons que notre raison. Recevons avec reconnoissance les secours que chacune nous offre pour corriger les vices, & fortifier l'esprit des

hommes. Mais choiſiſſons ce qui nous convient, & ne donnons notre conſentement à aucune. Par exemple, en mettant à part les maximes étonnantes du Portique, & tous ſes paradoxes, nous trouverons dans cette école des doctrines auxquelles notre eſprit ſe ſoumettra avec plaiſir, parce qu'elles ſont dictées par la nature, & qu'elles ont été confirmées par l'expérience. Sans cette précaution, nous courons riſque d'être des Rois imaginaires, & des eſclaves réels : avec elle nous apprendrons à affermir notre liberté naturelle, & à vivre indépendans de la fortune.

Pour y réuſſir, nous devons être continuellement aux aguets, pour découvrir les trames ſecrettes, & les attaques ouvertes de cette Déeſſe capricieuſe. Lorſqu'elle nous prend au

dépourvu, il eſt difficile de lui réſiſter; mais lorſqu'on eſt prévenu, on la repouſſe aiſément. Il eſt facile à un ennemi de terraſſer ceux qui ne ſe tiennent point ſur leurs gardes: mais ceux qui prévoient la guerre, & qui s'y préparent de bonne-heure, lui réſiſtent aiſément. J'ai appris depuis long-tems cette leçon importante, & je n'ai jamais compté ſur la fortune, lors même qu'elle m'étoit le plus favorable. J'ai placé les richeſſes, les honneurs, la réputation & tous les avantages que ſon indulgence traîtreſſe m'accordoit à pleines mains, de façon qu'elle a pû me les enlever ſans me cauſer le moindre trouble. J'ai laiſſé un grand eſpace entre eux & moi. Elle a pu me les ravir, mais non me les arracher de force. La mauvaiſe fortune ne peut nuire

à un homme, qu'autant qu'il a été ſéduit par la bonne. Si nous nous enorgueilliſſons de ſes préſens; ſi nous croyons qu'ils nous appartiennent, & que nous ne pouvons jamais les perdre; ſi nous faiſons fond ſur eux, dans l'idée qu'ils nous attireront de la conſidération, nous ſerons au déſeſpoir auſſi-tôt que ces biens faux & périſſables nous abandonneront, & que notre eſprit vain & puérile, qui ne connoît point les plaiſirs ſolides, ſe verra privé de ces biens imaginaires. Mais ſi nous ne nous laiſſons point enorgueillir par la proſpérité, l'adverſité ne nous abattra jamais. Notre ame ſera à l'épreuve de l'une & de l'autre; nous ſerons d'autant plus en état de faire uſage de nos forces, que nous les avons éprouvées, & que nous avons appris dans

le ſein de la félicité la maniere dont nous devons ſupporter l'adverſité.

Il eſt plus difficile d'examiner & de juger par ſoi-même, que de s'en rapporter aux opinions d'autrui, & de-là vient que la plûpart des hommes adoptent aveuglément celles que les autres ont de la vie & de la mort. De-là vient encore qu'ils pourſuivent avec avidité des choſes qui, loin d'être bonnes en elle-mêmes, n'ont qu'un vernis apparent, & ne contiennent rien qui réponde à leur apparence. C'eſt encore la raiſon pour laquelle celles qu'on appelle des maux, ſont moins terribles que le général des hommes ne ſe l'imagine. Le mot d'exil a quelque choſe de dur à l'oreille, & qui inſpire la mélancolie, à cauſe de l'idée qu'on y attache. C'eſt ainſi que la multitude l'a ordonné: mais le

ſage ne ſe rend point à ſes ordonnances.

Sans donc nous arrêter au jugement de ceux qui ſe décident par les opinions du vulgaire, ou par la premiere apparence des choſes, examinons ce que c'eſt que l'exil. C'eſt un changement de lieu ; & de peur que vous ne m'accuſiez de diminuer l'objet, & de cacher ce qu'il a de plus déſagréable, j'ajoûte que ce changement de lieu eſt ſouvent accompagné des inconvéniens ſuivans, ou du moins de quelques uns : de la perte de nos biens, de nos emplois, & de la conſidération & du pouvoir qu'ils nous procuroient ; de la ſéparation de nos parens & de nos amis ; du mépris dans lequel nous pouvons tomber ; de l'ignominie dont ceux qui nous ont exilés cherchent à nous couvrir, pour

cacher l'injuſtice de leur conduite.

Je parlerai de ces choſes ci-après. Voyons maintenant le mal qu'il y a à changer de place, en faiſant abſtraction de tout le reſte.

Il n'y a rien de plus triſte que de vivre éloigné de ſa Patrie. D'où vient donc que tant d'hommes abandonnent la leur de propos déliberé? Voyez la quantité de monde qu'il y a dans les rues de Paris & de Londres. Appellez tous ceux qui paſſent, par leurs noms, & demandez-leur de quel pays ils ſont : vous en trouverez quantité qui ſont venus de différens endroits de la terre pour ſe fixer dans ces grandes villes, où la vertu & le vice trouvent de ſi grands encouragemens. Les uns y ſont attirés par l'ambition, d'autres par leur devoir; les uns y vien-

nent pour améliorer leur eſprit ; & d'autres, leur fortune ; les uns apportent leur beauté, d'autres leur éloquence au marché. Paſſez aux extrémités de l'Orient & de l'Occident ; viſitez les Nations Barbares de l'Afrique, & les régions les moins peuplées du Nord ; vous ne trouverez aucun climat ni aucune contrée où il n'y ait des étrangers qui ſont venus s'y fixer.

On peut mettre au nombre des extravagances qui ont paſſé dans l'eſprit des hommes, cette notion d'une affection ſecrette, indépendante de notre raiſon, & ſupérieure à notre raiſon, que l'on ſuppoſe que nous avons pour notre pays natal, comme s'il y avoit quelque vertu phyſique dans chaque canton de terre, qui

produisît cet effet dans ceux qui y sont nés.

Amor Patriæ ratione valentior omni (*a*).

Comme si l'heimvei étoit une maladie universelle, inséparable de la constitution du corps humain, plutôt qu'une maladie particuliere aux Suisses, qui semblent avoir été faits pour leurs montagnes, de même que leurs montagnes semblent avoir été faites pour eux (*b*). Cette notion peut avoir contribué à la sûreté & à la grandeur des Etats; & par conséquent on a bien fait de l'entretenir, & de la fortifier par l'éducation. Les hommes, dans ce cas-ci, comme dans quantité d'autres, ont cru que cela devoit être ainsi; ils l'ont persuadé aux autres, &

(*a*) *De Ponto*, Lib. IV.
(*b*) Card. Bent. Lett.

peut-être l'ont-ils cru eux-mêmes. *Procope* rapporte qu'*Abgarus* étant venu à *Rome*, ſçut ſi bien gagner l'eſtime & la confiance d'*Auguſte*, que cet Empereur ne put ſe réſoudre à le laiſſer partir ; qu'*Abgarus* apporta à Auguſte différentes bêtes qu'il avoit priſes un jour à la chaſſe ; qu'il plaça dans différens endroits du Cirque quelque peu de terre qu'il avoit tirée des endroits où chacun de ces animaux avoit été pris ; & que, les ayant enſuite lâchés, chacun courut à l'endroit où étoit cette terre ; qu'*Auguſte* admirant ce ſentiment d'amour pour leur pays, que la nature avoit gravé dans le cœur de ces animaux, & frappé de l'évidence de la vérité, ſe rendit à la priere d'*Abgarus*, & lui permit, quoiqu'avec regret, de retourner à *Edeſſe*. Mais cette hiſtoire

ne paroît pas plus certaine, que la lettre d'*Abgarus* à Jésus-Christ; que la réponse de notre Sauveur, & que la cure d'*Abgarus*. Rien n'est moins fondé, ni moins vraisemblable que cette opinion. Nous aimons le pays dans lequel nous sommes nés, à cause des bienfaits que nous en avons reçus, & des obligations que nous lui avons. De pareils biens peuvent nous attacher à un autre Pays, de même qu'à celui où nous sommes nés; tant à celui dont nous avons fait choix, qu'à celui où nous avons reçu le jour. Ce cas excepté, le sage se regarde comme un habitant du monde; & lorsqu'on lui demande de quel pays il est, il montre le ciel du doigt, comme le fit *Anaxagore*.

D'autres se sont imaginé que, comme l'Univers est dans un mouve-

ment continuel, auquel la nature ſemble ſe plaire & même devoir ſa conſervation, de même il y a dans l'eſprit des hommes une inquiétude naturelle, qui les oblige à changer de place & de demeure (*a*). Cette opinion a du moins une apparence de vérité que l'autre n'a point; & de plus, elle eſt confirmée par l'expérience; ce qu'on ne peut pas dire de l'autre. Mais quelle qu'en ſoit la raiſon, laquelle doit avoir varié dans une infinité de cas, & dans un eſpace immenſe de tems, toujours eſt-il certain, que les familles & les nations ont été dans une agitation continuelle, & ont erré ſur la ſurface du globe, ſe chaſſant tour-à-tour. Quelle quantité de Colonies l'Aſie n'a-t-elle

(*a*) Sen. *de Con.* ad Helv.

pas envoyées en Europe ! Les Phéniciens peuplerent les côtes de la Méditerranée, & pouſſerent leurs établiſſemens juſqu'à l'Océan. Les Etruſques étoient originaires d'Aſie, & ſans citer un plus grand nombre d'exemples, les Romains, ces maîtres du monde, reconnoiſſoient un Troyen éxilé pour le Fondateur de leur Empire. Combien de migrations n'y a-t-il pas eu d'Europe en Aſie ? Il ſeroit trop long d'en faire le détail ; car ſans compter l'Eolique & l'Ionique, & d'autres également célèbres ; les Grecs, pendant pluſieurs ſiécles, firent continuellement des expéditions, & bâtirent des Villes dans pluſieurs contrées de l'Aſie. Les Gaulois y pénétrerent auſſi, & y fonderent un Royaume. Les Scythes Européens parcoururent ces vaſtes Provinces, &

porterent leurs armes juſqu'aux confins de l'Egypte. Alexandre ſubjugua tous les Pays compris depuis l'Helleſpont juſqu'à l'Inde, bâtit des Villes, & établit des Colonies, pour aſſurer ſes conquêtes, & éterniſer ſon nom. L'Afrique reçut des habitans & des maîtres de ces parties du monde, & rendit ce qu'elle avoit reçu. Les Tyriens bâtirent la Ville, & fonderent la République de Carthage; la langue Grecque avoit été celle de l'Egypte. Il eſt parlé dans l'antiquité la plus reculée d'un *Belus* dans la Chaldée, & d'un *Seſoſtris*, qui fonderent des Colonies à *Colchos*. L'Eſpagne a été dans les derniers ſiécles ſous la domination des Maures. Si nous prenons l'Hiſtoire Runique, nous trouvons nos peres, ſavoir les *Goths*, conduits par *Woden* & par *Thor*, qui furent d'abord leurs

Héros & enſuite leurs Divinités, de la Tartarie Aſiatique en Europe; & qui peut nous aſſûrer que ç'ait été leur premiere migration ? Peut-être vivoient-ils en Aſie du côté de l'Orient, de ce continent où leurs deſcendans ſe ſont rendus depuis peu par le couchant; & voilà comment pendant le cours de trois ou quatre mille ans, la même race d'hommes a pouſſé ſes conquêtes & établi ſes habitations autour du Globe; tout au moins cela eſt auſſi vraiſemblable que ce que dit *Grotius*, que ce ſont les Peuples de la Scandinavie qui ont peuplé l'Amérique. Le monde eſt un vaſte déſert, où les hommes ont erré depuis la création. Les uns ſe ſont éloignés par néceſſité, & les autres par choix. Une Nation s'eſt emparée de ce qu'une autre ſe laſſoit de poſſéder, & il ſe-

roit difficile de trouver un pays qui soit aujourd'hui entre les mains de ses premiers habitans.

Le sort a voulu que les choses ne restassent pas long-tems dans le même état ; & que sont ces transmigrations, sinon autant d'exils publics ? *Varron*, le plus sçavant des Romains, est d'avis que, la Nature étant la même partout, cette seule circonstance doit lever toutes les objections que l'on fait contre le changement de lieu, considéré en lui-même, & dépouillé des autres inconvéniens qui accompagnent l'exil. *M. Brutus* croyoit qu'il suffisoit à ceux qu'on exile de pouvoir emporter avec eux leur propre vertu. Au reste, si l'on trouve que chacun de ces motifs est insuffisant en lui-même, il faut au moins convenir que tous pris ensemble, suffisent pour dis-

siper

fiper les terreurs de l'exil. Que peut-on laiſſer qui ſoit comparable à la choſe la plus précieuſe dont l'homme puiſſe jouir, & qu'on eſt aſſuré d'emporter par-tout où l'on va, je veux dire, la même Nature, & notre propre vertu ? Croyez-moi, la Providence a établi un tel ordre dans le monde, que, de toutes les choſes qui nous appartiennent, il n'y a que les moins eſtimables qui puiſſent tomber ſous le pouvoir d'autrui. La meilleure eſt en ſûreté, & on ne peut ni nous la donner, ni nous l'ôter. Tel eſt ce grand & bel ouvrage de la Nature, le monde : tel eſt l'eſprit de l'homme qui admire & contemple le monde, dont il eſt la plus noble partie. Ces choſes nous appartiennent en propre, & tant que nous reſtons dans l'un, nous

ſommes à même de jouïr de l'autre. Marchons donc avec intrépidité partout où nous conduit le cours des accidens humains. En quelque endroit qu'ils nous conduiſent, ſur quelque côte qu'ils nous jettent, nous ne ſerons jamais étrangers. Nous y trouverons des hommes & des femmes, des créatures qui ont la même figure, & les mêmes facultés, & qui vivent ſous les mêmes loix de la Nature. Nous y verrons les mêmes vertus & les mêmes vices, qui découlent des mêmes principes généraux, mais qui varient en mille manieres différentes, ſuivant la différence des Loix & des Coutumes établies pour la même fin univerſelle, ſçavoir le maintien de la Société. Nous éprouverons la même révolution des ſaiſons, nous ver-

rons que le même Soleil & la même Lune (*a*) dirigent le cours de l'année. Nous aurons par-tout ſur nos têtes la même voute azurée, parſemée d'étoiles. Il n'y a aucun endroit dans le monde d'où nous ne puiſſions admirer ces planettes, qui roulent, comme les nôtres, dans différentes orbites autour du Soleil qui eſt au centre ; d'où nous ne puiſſions découvrir un objet encore plus merveilleux, l'armée des étoiles fixes, ſuſpendues dans l'eſpace immenſe de l'Univers, une infinité de Soleils, dont les rayons éclairent & animent les mondes qu

(*a*) Plutarque compare ceux qui ne peuvent vivre hors de leur Pays, au Peuple ſimple, qui s'imaginoit que la Lune d'Athènes étoit plus belle que celle de Corinthe.

nous environnent. Pendant que je ſuis ravi par des contemplations pareilles, pendant que mon ame s'éleve ainſi vers le ciel, peu m'importe la terre ſur laquelle je marche.

Brutus, dans le livre qu'il avoit écrit ſur la vertu, rapporte qu'il avoit vû *Marcellus* exilé à *Mitylene*, vivant auſſi heureux que peut le permettre la nature humaine, & cultivant les Sciences & les beaux Arts. Il ajoute que ce ſpectacle lui fit penſer que c'étoit lui plutôt que *Marcellus* qui étoit exilé; vû que celui-ci étoit heureux dans ſon ſéjour, & qu'il s'en retournoit ſans l'être.

O *Marcellus*! tu fus infiniment plus heureux lorſque *Brutus* admira ton exil, que lorſque la République t'honora du Conſulat! il falloit que tu fuſſes un grand homme pour mériter

l'admiration d'un homme que *Caton* ne pouvoit ſe laſſer d'admirer. Le même *Brutus* rapporte encore que *Céſar* ne voulut point entrer dans *Mitylène*, pour ne pas voir *Marcellus* dans un état auſſi indigne de lui. Il fut enfin rappellé à la ſollicitation du peuple & du Sénat, dont le chagrin étoit tel, qu'ils ſembloient dans cette occaſion partager les ſentimens de *Brutus*, & intercéder pour eux, plutôt que pour *Marcellus* (*a*).

Q. Metellus Numidicus avoit eſſuyé le même ſort quelques années

(*a*) *Marcellus* fut aſſaſſiné à Athènes, comme il s'en retournoit à Rome, par *Chilon* ſon ancien ami & ſon collègue. L'Hiſtoire ne nous apprend point le motif qui le porta à commettre ce crime. On ſoupçonna *Céſar*; mais il paroît avoir été juſtifié par *Brutus*.

auparavant, pendant que le peuple, qui eſt toujours l'inſtrument de ſa propre ſervitude, jettoit ſous la conduite de *Marius* les fondemens de cette tyrannie, dont *Céſar* acheva l'édifice. *Metellus* ſeul, au milieu d'un Sénat intimidé & d'une multitude arrogante, refuſa de ſouſcrire aux loix pernicieuſes du Tribun *Saturninus*. Sa conſtance devint ſon crime, & l'exil ſon châtiment. Une faction s'étant élevée contre lui, les meilleurs citoyens de Rome prirent les armes pour le défendre, prêts à ſacrifier leurs vies pour conſerver un homme dont la vertu faiſoit tant d'honneur à la patrie. Mais lui, qui n'avoit pû perſuader, ne voulut point uſer de contrainte. Il porta des Romains le même jugement que *Platon* avoit porté des Athéniens. Il comprit que ſes compa-

tilotes le rappelleroient, s'ils venoient jamais à reprendre leur bon sens, & qu'au cas qu'ils ne le fissent point, il ne pouvoit être nulle part plus mal qu'à Rome. Il s'exila volontairement, portant par-tout où il passa le symptôme infaillible d'un Etat malade, & d'une République expirante. On jugera du caractere qu'il conserva dans son éxil par le fragment d'une de ses lettres qu'*Aulu-Gelle* nous a conservé, en faveur du mot *fruniscor*, dont se servoit *Q. Claudius. Illi verò omni jure atque honestate interdicti : ego neque aquâ neque igne careo ; & summâ gloriâ fruniscor.* Heureux *Metellus*! heureux dans la connoissance de ta propre vertu, heureux dans ton fils, & dans cet excellent ami qui te ressembloit par son mérite & par sa fortune.

Rutilius avoit défendu l'Aſie contre les extorſions des Publicains, ſe conformant en cela à la probité dont il faiſoit profeſſion, & à l'obligation particuliere de ſa charge. Les Chevaliers & la faction de *Marius* le haïſſoient, tant à cauſe de ſa probité, qu'à cauſe de *Metellus*. L'homme le plus intégre de Rome fut accuſé de corruption. Le plus honnête homme fut pourſuivi par le plus infâme, par *Apicius*, nom conſacré à l'infamie. Ceux qui lui avoient intenté cette fauſſe accuſation, devinrent ſes juges, & le condamnerent injuſtement. Il ne daigna pas défendre ſa cauſe, mais il ſe retira dans l'Orient, où cette vertu Romaine, que Rome ne pouvoit ſupporter, fut reçue avec honneur. Regardera-t-on *Rutilius* comme malheureux, lorſque ceux

qui

qui le condamnerent ſe ſont rendus criminels aux yeux de la poſtérité, pour avoir abandonné ſa patrie avec plus de joie qu'il ne vit finir ſon éxil, pour avoir refuſé de reconnoître *Sylla*, & parce qu'ayant été rappellé à Rome, il refuſa d'y retourner?

A quoi bon, me dira-t-on, nous citer des exemples dont l'Hiſtoire ancienne eſt remplie? Je le fais pour montrer que, comme le changement de lieu, conſideré ſimplement en lui-même, ne peut rendre un homme malheureux, de même les autres maux qu'on objecte à l'éxil, ne ſçauroient arriver à un homme ſage & vertueux; ou que, s'ils lui arrivent, ils ne peuvent le rendre miſérable. Les pierres ſont dures, & la glace froide, & tout le monde les trouve telles: mais les accidens bons ou

mauvais qui nous arrivent, ne nous paroiſſent point tels par les qualités qu'ils ont, mais par celles que nous avons nous-mêmes. Ils ſont par eux-mêmes indifférents, & s'ils ont quelque force, ils ne la doivent qu'à nos vices & à notre foibleſſe. La fortune ne peut diſpenſer ni bonheur ni malheur, qu'autant que nous coopérons avec elle. Ceux qui ſont malheureux pour avoir perdu leurs biens, n'auroient pas été plus heureux s'ils les avoient conſervés; & ceux qui méritent de jouir des avantages dont l'exil les prive, ne ſont pas plus malheureux pour en être dépouillés.

Je ſuis fâché que cette regle ſouffre une exception; mais *Cicéron* en fournit une ſi remarquable, que je ne puis la paſſer ſous ſilence. Ce grand homme, qui avoit été le ſauveur

de ſa patrie, qui n'avoit craint ni les outrages d'un parti de ſes peres, ni les poignards des aſſaſſins, l'orſqu'il avoit été queſtion de la défendre, ne put cependant ſupporter patiemment les maux que ſon zele lui attira dans une autre occaſion. Il déshonora l'exil dont la providence ſe ſervoit pour rendre ſa gloire complette. Ne ſçachant ni où aller, ni que faire, craintif comme une femme, & timide comme un enfant, il déplore la perte de ſes biens, de ſes emplois, & du crédit dont il jouiſſoit auprès du peuple. Son éloquence ne ſert qu'à peindre ſon ignominie dans un plus grand jour. Il déplore la ruine de ſa maiſon, que *Clodius* avoit démolie, & la néceſſité où il eſt de s'éloigner de *Térentia*, qu'il répudia peu de tems après. Tout devient inſuppor-

table à un homme qui se laisse abattre à son chagrin. Il regrette des choses dont la possession lui étoit à charge, le poids d'une plume l'accable. En un mot, sa conduite fut telle, que ses amis & ses ennemis crurent qu'il avoit perdu l'esprit. *César* vit, avec une satisfaction secrette, ce même homme qui avoit refusé d'être son Lieutenant, pleurer sous la verge de *Clodius*. Pompée espéra de trouver une excuse pour son ingratitude dans le mépris auquel l'ami qu'il avoit abandonné s'exposoit lui-même. Il y a plus, Atticus le crut trop attaché à sa premiere fortune, & lui en fit des reproches. Cet *Atticus*, dont les principaux talens étoient l'usure & l'intrigue, qui faisoit consister son principal mérite dans ses richesses, & qui auroit été noté d'infamie à

Athènes pour garder la neutralité entre deux partis opposés, & n'en embrasser aucun, rougit de la conduite de *Ciceron.*

J'insiste d'autant plus volontiers sur cet exemple, que, sans affoiblir la vérité que je viens d'établir, il nous en apprend une autre extrêmement importante. Il est certain que les sages sont supérieurs à tous les maux qui accompagnent l'exil; mais ce nom à proprement parler n'est pas dû à celui qui ne s'est point étudié à vaincre ses passions. Il ne suffit pas que nous soyons instruits de tous les devoirs de la vie publique & privée, & que nous les pratiquions au vû & sçû de tout le monde. Une passion qui dort dans notre cœur, que nous avons négligée, comme étant peu de chose, & même encouragée dans

la croyance qu'elle pouvoit nous exciter à la vertu, ſuffit pour détruire tôt ou tard notre tranquillité, & pour ternir notre caractere. Lorſque la vertu a une fois fortifié notre eſprit, nous ſommes invulnérables : mais *Achille* fut bleſſé au talon. La plus petite partie, lorſqu'on la néglige, peut nous expoſer à recevoir une bleſſure mortelle. L'empire que la raiſon a ſur nous, ne dépend pas d'une ſeule victoire. Le vice a pluſieurs corps de réſerve qu'il faut battre, quantité de places qu'il faut forcer ; nous pouvons réſiſter à pluſieurs épreuves, mais non pas à toutes ; ſupporter le plus fort revers de fortune, & ſuccomber au moindre. Nous pouvons avoir ſurmonté l'avarice, qui eſt la maladie la plus épidémique de l'eſprit humain, ſans

ceſſer d'être eſclaves de l'ambition, avoir purgé nos ames de la crainte de la mort, & craindre cependant autre choſe. Tel étoit le cas de *Ciceron* : l'orgueil étoit ſon vice dominant. Ce fut lui qui anima ſon zele, qui excita ſon induſtrie, qui échauffa l'amour qu'il avoit pour ſa patrie, & qui ſoutint ſa fermeté contre *Catilina* ; & ce fut lui auſſi qui donna à *Clodius* une entiere victoire ſur lui. Il ne craignoit ni la mort, ni la perte de ſes biens, de ſes dignités, de ſes honneurs, mais de ſurvivre à cette perte : *Ut vivus hæc amitterem.* Il auroit vraiſemblablement dans cette occaſion apporté la mort avec la même fermeté qu'il dit à *Popilius Lænas*, ſon client & ſon meurtrier : Approche, vétéran, & coupe-moi la tête, ſi tant eſt que tu ſçaches le faire. Mais

il ne put supporter de se voir dépouiller de ces haillons qu'il étoit accoutumé de porter. Ce fut cette idée qui lui dicta ces expressions honteuses : *Possum oblivisci qui fuerim, non sentire qui sim, quo caream honore, quâ gloriâ.* Et parlant de son frere : *Vitavi ne viderem, ne aut illius luctum squaloremque aspicerem; aut me, quem ille florentissimum reliquerat, perditum illi afflictumque offerrem.* Il avoit pensé à la mort, & il s'y étoit préparé. Il y eut même des occasions où elle dut flater sa vanité. Mais cette même vanité l'empêcha dans sa bonne fortune de prévoir le revers qu'il éprouva dans la suite. Il survint dans le tems qu'il ne s'y attendoit point, il en fut surpris & effrayé; car il étoit toujours entêté de la pompe & de l'éclat dont il jouissoit à

Rome, *fumum, & opes, strepitumque Romæ* : il ne pouvoit se passer de ces choses, qui sont indifférentes de leur nature, mais que l'habitude rend absolument nécessaires.

J'en ai parlé ci-dessus, & il est maintenant tems de les examiner en détail. Je dis donc que le changement de lieu n'a rien d'insupportable, & qu'il y a même des gens qui s'y plaisent. Mais qui peut supporter les maux qui accompagnent l'exil ? vous-même qui me faites cette question ; tout homme qui les considere en eux-mêmes, & qui n'en juge point par ses préjugés. De quoi s'agit-il ? vous avez perdu votre bien : modérez vos desirs, & vous vous trouverez aussi riche que jamais, & vous aurez moins de souci. Nos besoins

réels (a) ſe borneur à peu de choſe; mais les beſoins imaginaires n'ont point de bornes. La vérité a des bornes, mais la cupidité n'en a aucune. Si nous donnons carrière à nos deſirs, ſi nous leur permettons de les franchir, rien ne ſera capable de les ſatisfaire. *Neſcio quid eurus ſemper abeſt rei.* Nous ſommes pauvres dans le ſein de l'abondance, & notre pauvreté augmente avec nos richeſſes. Modérez vos deſirs, mettez-vous en état de dire avec l'Apôtre de la Grèce, à qui

(a) Naturalia deſideria finita ſunt: ex falsâ opinione naſcentia, ubi deſinant non habent; nullus enim terminus falſo eſt. *Sen. Epiſt.* 16.

Si ad naturam vivas, nunquam eris pauper; ſi ad opinionem, nunquam dives. Exiguum natura deſiderat, opinio immenſum. *Sen. Epiſt.* 16.

Eraſme étoit ſur le point d'adreſſer ſes prieres, *quàm multis ipſe non egeo!* Banniſſez de votre exil tout ce qu'il y a d'imaginaire, & vous ne ſouffrirez aucun beſoin réel. Le petit ruiſſeau qui vous reſtera, ſuffira pour étancher votre ſoif naturelle, & s'il ne le fait point, c'eſt que votre ſoif eſt une maladie; une maladie formée par les habitudes vicieuſes de votre eſprit, plutôt qu'un effet de l'exil. Combien y a-t-il de gens qui vivent contents dans leur pauvreté, parce qu'ils y ſont nés, & qu'ils y ſont accoutumés? Ne pourrons-nous donc acquérir par la raiſon & la réflexion, ce que le moindre artiſan poſſede par habitude? Sera-t-il dit que ceux qui ont tant d'avantages ſur lui, ſoient les eſclaves des beſoins qu'il ignore? Les riches que les productions de la

terre ne peuvent ſatisfaire ; pour qui l'on met tout le Globe à contribution, pour qui les caravanes de l'Orient ſont continuellement en marche, & les mers les plus éloignées couvertes de Vaiſſeaux, ces créatures raſſaſiées de leur ſuperflu, ſe contentent ſouvent d'un petit repas qu'on leur donne dans une chaumiere. Ils cherchent un aſyle dans les bras de la frugalité. Qu'ils ſont inſenſés, de craindre ce qu'ils deſirent quelquefois, & de ſe priver d'un genre de vie, qu'ils ſe font un plaiſir d'imiter ! Rappellons-nous ces grands hommes qui vivoient dans ces tems de vertu, de ſimplicité, de frugalité, & rougiſſons en penſant que nous jouiſſons dans notre exil de plus de choſes qu'ils n'en avoient dans le ſein de la plus haute opulence. Repréſentons-

nous un Dictateur, qui donne audience aux Ambaſſadeurs des Samnites, & qui apprête dans ſon foyer ſon repas frugal avec les mêmes mains qui avoient ſi ſouvent battu les ennemis de la République, & porté le laurier triomphal au Capitole. Souvenons-nous que *Platon* (*a*) n'avoit que trois Domeſtiques, & que *Zenon* (*b*) n'en avoit aucun. *Socrate*,

(*a*) Dans le Teſtament de Platon, rapporté par Diogène Laerce, il eſt parlé de trois Domeſtiques, outre Diane à laquelle il donna la liberté.

Suivant Apulée, ſon bien conſiſtoit en un petit jardin près de l'Académie, deux domeſtiques, un vaiſſeau pour les Sacrifices, & autant d'or qu'il en falloit pour les pendans d'oreilles d'un enfant.

(*b*) Zénon, lorſqu'il vint de Chypre en Grèce, avoit mille talents, qu'il plaçoit à

qui fut le réformateur de ſon pays, vivoit des contributions de ſes compatriotes (*a*); & *Menenius Agrippa*, qui avoit été l'Arbitre du ſien, fut enterré aux dépens du public. Pendant

---

haut intérêt ſur les Vaiſſeaux, c'eſt-à-dire, qu'il faiſoit le métier d'Aſſureur. Il les avoit ſans doute perdus, lorſqu'il dit: *recte ſanè agit fortuna, quæ nos ad Philoſophiam impellit.* Il reçut dans la ſuite des préſens conſidérables d'Antigonus. Il y a donc lieu de croire que ſa frugalité & ſa ſimplicité de vie furent plutôt l'effet de ſon choix que de ſes beſoins.

(*a*) Diog. Laerce, dans la Vie de Socrate, rapporte d'après Ariſtoxene, que ce Philoſophe avoit un tronc à ſa porte, & vivoit de l'argent que ſes compatriotes mettoient dedans: *Poſitâ igitur arculâ, collegiſſe pecuniam quæ daretur; conſumptâ autem eâ, rurſùs poſuiſſe.*

qu'*Attilius Regulus* battoit les Carthaginois en Afrique, ſes Fermiers s'étant enfuis, & ſa famille ſe trouvant réduite à l'étroit, le public prit ſoin de ſa petite ferme. *Scipion* mourut, ſans laiſſer de quoi marier ſes filles, & ce fut l'Etat qui les dota. Il étoit juſte que le peuple Romain payât un tribut à celui, qui en avoit impoſé un perpétuel à Carthage. Après de pareils exemples, craindrons-nous la pauvreté? Nous plaindrons-nous de l'éxil, parce qu'il nous prive de ce dont les plus grands Philoſophes, & les plus grands Héros de l'antiquité n'ont jamais joui?

Vous m'accuſerez peut-être d'uſer d'artifice, & vous me direz que je conſidere ſéparément des maux qui, étant réunis, ſont capables d'abattre l'homme le plus intrépide. Vous ſup-

porteriez l'exil, s'il n'étoit accompagné de la pauvreté, & celle-ci de la ſéparation de vos parens & de vos amis, de la perte de votre rang, de votre crédit, de votre autorité, de l'ignominie & du mépris. Voici ma réponſe à ceux qui raiſonnent de la ſorte. La moindre de ces circonſtances ſuffit pour rendre malheureux celui qui n'y eſt pas préparé, & qui ne s'eſt pas dépouillé de cette paſſion ſur laquelle elle agit. Mais celui qui s'eſt rendu maître de toutes ſes paſſions, qui a prévu tous les accidents qui peuvent lui arriver, & qui a préparé ſon eſprit à les ſupporter, eſt en état de les ſurmonter tous à la fois, ou ſéparément. Il ne ſupportera point la perte de ſon rang, parce qu'il peut ſupporter celle de ſon bien; mais il les ſupportera toutes deux, parce qu'il y eſt

est également préparé, & qu'il est aussi exempt d'orgueil que d'avarice.

Vous avez été séparé de vos parens & de vos amis. Faites-en la liste, & examinez-la avec attention. Combien peu de parens trouverez-vous qui méritent le nom d'amis ? Rayez les noms de ceux qui ne méritent point d'entrer dans la liste, & ce catalogue volumineux se réduira à peu de chose. Plaignez-vous, si vous l'osez, d'être séparé de ceux qui restent. Ne croyez pas d'ailleurs que, lorsque je déclame contre une foiblesse d'esprit honteuse & vicieuse, je veuille proscrire les sentimens d'une amitié vertueuse. Regrettez l'accident qui vous sépare de vos amis ; mais regrettez-le comme un homme qui mérite d'être le leur. C'est-là une force, plutôt qu'une foiblesse d'esprit ; une vertu plutôt qu'un vice.

Il eſt honteux de regretter la perte de ſon rang : il n'y en a point d'autre, parmi les hommes que celui que donne le mérite réel. Les Princes de la terre peuvent donner des titres, inſtituer des cérémonies, & exiger qu'on les obſerve. Ils peuvent être aſſez imbécilles & aſſez méchans pour décorer des fous & des ſcélérats de robes d'honneur & d'emblêmes de ſageſſe & de vertu ; mais il eſt certain, après tout, qu'il n'y a de vraie ſupériorité que le mérite perſonnel, & qu'on ne peut pas plus nous ôter ce rang, que le mérite qui nous l'a donné. Les Souverains donnent une valeur factice & arbitraire aux eſpèces monnoyées, ce qui fait que leur cours n'eſt pas le même ni en tout tems, ni en tout lieu. Mais leur valeur intrinſéque eſt toujours la même, & un

homme prudent ſe défait des mauvaiſes, & garde les bonnes. De même le mérite ne procure pas la même conſidération pour tout ; mais ſon titre eſt le même, & il eſt toujours eſtimé par ceux qui ont de la ſageſſe & de la vertu. Si les méchans n'en font pas le même cas, ils ne nous ôtent rien, & par conſéquent nous n'avons pas lieu de nous plaindre. Ils nous conſidéroient à cauſe du rang que nous tenions, plutôt qu'à cauſe de notre valeur intrinſéque. Nous avons perdu notre rang & nos titres ; & ils ne font plus cas de nous. Ils admiroient en nous ce que nous mépriſions. S'ils ont appris à nous mépriſer, apprenons de notre côté à les plaindre. Leur aſſiduité nous étoit importune, ne nous plaignons point du repos que ce changement nous procure.

craignons plutôt de recouvrer ce rang & cette autorité, qui, semblables à un beau jour d'Eté, ranimeroient ces insectes, & les attireroient par essains autour de nous. Je sçais le penchant que nous avons à déguiser nos foiblesses & nos vices, & que nous réussissons souvent, non-seulement à tromper le monde, mais à nous tromper nous-mêmes. Le penchant à faire du bien est inséparable d'un cœur vertueux, & il peut se faire qu'un homme qui regrette le pouvoir & le rang dont il jouissoit, attribue ses regrets à l'impossibilité où il est de ne pouvoir suivre son inclination. Mais qu'il sache que le Sage doit se contenter de faire autant de bien que sa situation le lui permet; qu'il n'y en a aucune où nous ne puissions en faire, & que lorsqu'on nous ôte le pouvoir de faire

tout le bien que nous voudrions, on nous ôte en même tems la tentation de faire le mal que ſouvent nous n'avons pas envie de faire.

Les inconvéniens dont je viens de parler n'ont rien d'inſupportable pour un homme ſage & vertueux; & quant aux autres, ſçavoir le mépris & l'ignominie, ils ne ſçauroient jamais être ſon partage. Il eſt impoſſible qu'un homme qui ſçait ſe reſpecter, tombe jamais dans le mépris. En effet, quelle ignominie a à craindre un homme qui, rappellant toutes ſes forces en lui-même, appelle du jugement de la multitude à un autre Tribunal, & vit indépendant des hommes & des accidens de la vie? Caton ne put obtenir ni la Préture, ni le Conſulat; mais quel eſt l'homme aſſez aveugle pour s'imaginer que ce

contre-tems lui ait fait tort ? Il eût augmenté la dignité de ces deux Magiſtratures. Ce furent elles, & non point Caton, qui en ſouffrirent.

Vous vous êtes acquitté de tous les devoirs d'un bon Citoyen ; vous avez rempli vos engagemens, & ſoutenu les intérêts de votre Patrie, ſans aucun égard aux ennemis que vous vous attiriez, & aux dangers dont vous étiez menacé. Vous avez diſtingué ſes intérêts de ceux des factions des Puiſſances voiſines & alliées qui leur étoient contraires. Elle recueille le fruit de vos ſervices, & vous en ſouffrez. On vous bannit, on vous chaſſe ignominieuſement, & ceux que vous avez empêchés de triompher à ſes dépens, ſe vengent de vous. Ceux, malgré leſquels vous avez ſervi & même ſauvé le public, conſpirent à

votre ruine. Ils ſont vos accuſateurs ; & la multitude devient votre Juge. Votre nom eſt écrit ſur les tablettes des proſcrits, on s'efforce de noircir votre caractère, & de faire paſſer vos meilleures actions pour des crimes. Pour cet effet, la voix ſacrée du Sénat ſe dévoue au menſonge ; & ſes regiſtres, qui auroient dû être des monumens de vérité, en deviennent un d'impoſture & de calomnie. Ces circonſtances vous paroiſſent ſi inſupportables que vous préféreriez la mort à un exil auſſi ignominieux. Ne vous y trompez point. L'ignominie eſt pour ceux qui perſécutent injuſtement, & non pour celui qui ſouffre une perſécution injuſte. *Recalcitrat undique tutus.* Imaginez-vous que dans l'acte qui vous bannit, il eſt dit que vous avez une maladie contagieuſe, ou

quelque difformité naturelle. Un pareil motif rendroit vos Juges ridicules : l'autre les rend infâmes. Mais ni l'un ni l'autre ne sçauroit affecter un homme, qui ayant le corps sain & bien proportionné, est exempt de tous les crimes qu'on lui impute. Aimeriez-vous mieux, au lieu d'être exilé, qu'on vous laissât chez vous dans l'aise & l'abondance, pour concilier ces intérêts opposés, & leur sacrifier celui de votre Patrie ? Seriez-vous d'humeur de sacrifier sa puissance à l'ambition d'autrui, sous prétexte de la garantir de dangers imaginaires ; & de prodiguer ses richesses à de vils & de lâches Citoyens, sous prétexte d'acquitter ses dettes ? Si vous pouvez y consentir, vous n'êtes pas l'homme à qui j'adresse mon discours, ou avec lequel je voudrois lier

lier commerce. Que ſi vous avez trop de vertu pour le faire, pourquoi vous plaignez-vous de ce qu'on vous exile ? L'exil dans de pareilles circonſtances revient au même que ſi l'on vous tiroit de priſon. *Diogene* fut banni du Royaume de *Pont*, pour avoir contrefait les monnoies, & *Stratonicus* croyoit qu'on pouvoit le faire pour être banni de *Seriphos*. Mais vous avez obtenu votre liberté en faiſant votre devoir.

Loin que le banniſſement, avec les maux qui l'accompagnent, ſoit un ſujet de mépris pour celui qui le ſupporte avec courage, tandis que d'autres y ſuccombent, il devient pour lui un ſujet de triomphe. Le caractere de notre eſprit eſt tel, que nous ne pouvons nous empêcher d'admirer un homme qui ſupporte ſes malheurs

avec constance. Je ne connois rien de pire qu'une mort ignominieuse ; & cependant y a-t-il quelqu'un assez osé pour rougir de la mort de Socrate ? Ce Philosophe entra dans sa prison avec la même fermeté qui en avoit imposé aux trente Tyrans, & effaça en y entrant ce qu'elle avoit d'ignominieux. Pouvoit-on appeller prison un lieu où étoit *Socrate* ; *Phocion* fut condamné à mort dans la même Ville. Tous ceux qui le virent passer, baissèrent les yeux & déplorèrent dans l'amertume de leurs cœurs, non point l'innocent, mais les Juges qui l'avoient condamné. Il se trouva cependant un scélérat (car ces monstres ne sont point rares) qui osa lui cracher au visage. Phocion s'essuya la joue ; & se retournant vers le Magistrat ; apprenez à cet homme,

lui dit-il, à être plus poli à l'avenir.

L'ignominie n'a aucune priſe ſur la vertu. Elle eſt toujours la même, dans quelque état qu'elle ſe trouve, & elle ſe fait également reſpecter. Nous l'applaudiſſons également dans la proſpérité & dans l'adverſité. Semblable aux Temples des Dieux, elle eſt vénérable juſques dans ſes ruines. Cela étant, ne faut-il pas être inſenſé pour différer un moment à acquérir les ſeules armes qui peuvent nous défendre contre les attaques auxquelles nous ſommes continuellement expoſés ? Notre bonheur & notre malheur dépendent de la maniere dont nous avons uſé de la proſpérité. Lorſqu'on s'applique de bonne-heure à l'étude de la ſageſſe & à la pratique de la vertu, ces maux deviennent indifférens ; au lieu qu'ils deviennent néceſ-

faires, lorſque nous avons négligé de le faire. Ils ſont des maux dans un cas ; & dans l'autre, des remedes pour de plus grands maux. *Zénon* fut ravi du naufrage qui le jetta ſur la côte d'*Athènes* ; il avoua devoir à la perte de ſon bien, l'acquiſition qu'il fit de la vertu, de la ſageſſe & de l'immortalité. Il y a de bons & de mauvais airs tant pour l'eſprit que pour le corps. La proſpérité irrite ſouvent nos maladies chroniques, au point qu'il ne nous reſte plus de reſſource pour guérir, que l'adverſité. Dans pareils cas, le banniſſement eſt un changement d'air ; & les maux que nous ſouffrons, des remedes pour les maladies invétérées. L'on peut dire de la proſpérité ce qu'*Anacharſis* diſoit de la vigne. Elle porte les trois raiſins, de l'yvreſſe, du plaiſir & du

chagrin ; & l'on eſt heureux, lorſque le dernier guérit les maux que les deux autres ont cauſés. Lorſque les afflictions ne produiſent point leur effet, le cas eſt abſolument déſeſpéré. Elles ſont les derniers remedes dont la Providence fait uſage ; & lorſqu'ils n'operent point, il faut abſolument que nous languiſſions & que nous mourions dans la miſere & dans le mépris. Que les hommes ſont vains ! nous ne ſçavons ſouvent ni ce que nous demandons, ni ce que nous deſirons. Dans le tems que nous prions pour être à l'abri des malheurs, & que nous les craignons le plus, c'eſt dans ce tems-là même que nous en avons le plus beſoin. C'eſt pour cette raiſon que *Pythagore* défendoit à ſes diſciples de rien demander à Dieu. Comme il connoît nos beſoins &

notre ignorance, la meilleure priere que nous puiſſions lui adreſſer eſt celle-ci: *Que ta volonté ſoit faite.*

Ciceron dit dans quelque endroit de ſes ouvrages, que comme le bonheur eſt l'objet de la Philoſophie, les diſputes qui ſe ſont éle vées parmi les Philoſophes n'ont dû leur origine qu'aux différentes idées qu'ils ſe ſont faites du ſouverain bien. Accordez-les ſur ce point, & ils ſeront d'accord ſur tout le reſte. L'école de *Zénon* faiſoit conſiſter ce ſouverain bien dans la vertu, mais dans une vertu à laquelle l'homme peut difficilement atteindre. Un eſprit d'oppoſition à une autre doctrine, qui devint en vogue du tems de *Zénon*, peut avoir occaſionné cet excès. *Epicure* le faiſoit conſiſter dans la volupté. On a mal interpreté ſes termes. Il peut ſe faire

que ſes diſciples aient donné un mauvais ſens à ſa doctrine ; mais je ſuis aſſuré que l'eſprit de rivalité a enflammé la diſpute ; car, à dire vrai, il n'y a pas tant de différence qu'on le penſe entre le Stoïciſme & l'Epicuriſme. La *felicis animi immota tranquillitas*, & la *voluptas* du dernier, reviennent à-peu près à la même choſe ; & je doute que le Héros le plus intrépide du Portique eût enduré un accès de colique néphrétique, ſur les principes de *Zénon*, avec plus de courage & de patience que le fit *Épicure*, conformément à ceux de ſa Philoſophie. *Ariſtote* a pris le milieu, & s'eſt mieux expliqué, lorſqu'il a fait conſiſter le ſouverain bien dans les avantages réunis du corps & de la fortune. Son ſentiment eſt juſte ; mais il s'en faut beaucoup qu'on

doive les regarder sur le même pied. La privation des derniers est plus facile à supporter que celle des premiers; & la pauvreté même, que les hommes craignent si fort, *per mare pauperiem fugiens, per saxa, per ignes*, est sûrement préférable à la folie, ou au calcul, encore que *Chrysippe* ait préféré la folie à la mort. Puis donc que le bannissement, en nous privant des biens de la fortune, ne peut nous priver de ceux du corps & de l'esprit, lorsque nous les possédons, & que le même accident peut nous les rendre, lorsque nous les avons perdus, il s'ensuit qu'il est peu de chose pour ceux qui sont soumis à l'empire de la raison, & qu'il est un bonheur pour ceux qui sont plongés dans des vices qui ruinent tout à la fois le corps & l'ame. Si nous nous trouvons dans ce

cas, ſecondons les deſſeins de la Providence, & réparons la négligence que nous avons eue de ne point profiter de la premiere occaſion, en profitant de la derniere. Nous pouvons adoucir les maux que nous n'avons point prévenus, & notre chagrin diminuera à meſure que nous nous débarraſſerons de nos paſſions déréglées & de nos mauvaiſes habitudes. Tous les pas qui conduiſent à la vertu ſont conſolants. Quelle ſera la joie d'un homme, qui répare ſes malheurs de la ſorte, lorſqu'il verra que les maux qu'il attribuoit à ſon exil, ont leur ſource dans ſa vanité & dans ſa folie, & qu'ils s'évanouiſſent avec elles! Il verra que dans ſon premier caractere d'eſprit, il reſſembloit à ce Prince efféminé, qui ne vouloit boire d'autre eau que celle de la riviere

Choaſpes ; ou à cette Reine d'une des Tragédies d'*Euripide*, qui ſe plaignoit amerement de ce qu'elle n'avoit pas allumé le flambeau nuptial, & de ce que le fleuve *Iſmenus* n'avoit pas fourni l'eau dans laquelle elle avoit baigné ſon enfant. Voyant ſon état dans ce jour ridicule, il s'efforcera de s'en procurer un contraire ; & lorſqu'il y aura réuſſi, il ſera convaincu par ſa propre expérience, qu'il a été malheureux parce qu'il étoit vicieux, & non point parce qu'il étoit exilé.

Si je ne craignois de pouſſer les choſes trop loin, je citerois quelques avantages dont on eſt redevable à l'exil, pour contrebalancer ceux dont il nous prive. En voici un, que les Philoſophes ont paſſé ſous ſilence. *Demetrius de Phalere*, après avoir été

exilé d'Athènes, devint premier Miniſtre du Roi d'Egypte ; & Thémiſtocle fut ſi bien reçu à la Cour de Perſe, qu'il avoit coutume de dire qu'il auroit perdu ſa fortune, ſi elle n'avoit été ruinée. Mais la faveur dont jouiſſoit Démétrius ſous le premier Ptolomée, lui attira une nouvelle diſgrace ſous le ſecond ; & Thémiſtocle, qui avoit été le Général d'un Peuple libre, devint le vaſſal d'un Prince qu'il avoit ſubjugué. Il vaut donc mieux profiter de l'avantage de l'exil, & vivre pour ſoi, lorſqu'on n'eſt point obligé de vivre pour autrui. *Similis*, Général renommé ſous *Trajan* & *Adrien*, ayant obtenu la permiſſion de ſe retirer, paſſa ſept ans dans ſa retraite, & ordonna en mourant qu'on mît cette inſcription ſur ſon tombeau : *qu'il avoit été plu-*

ſieurs années ſur la terre, mais qu'il n'en avoit vécu que ſept (*a*). Si vous êtes ſage, vous emploierez comme il faut votre loiſir, & votre retraite ajoûtera un nouveau luſtre à votre caractere. Imitez *Thucydide* dans la *Thrace*, ou *Xenophon* dans ſa petite ferme à *Scillus*. Vous pouvez dans votre retraite, ſemblable à un Citoyen d'*Elis*, juger des Jeux Olympiques, ſans y prendre aucune part. Eloigné du tumulte du monde, & regardant d'un œil indifférent ce qui s'y paſſe, après avoir rendu dans votre vie publique ce que vous deviez à votre ſiécle, rendez dans une vie privée ce que vous devez à la poſtérité. Ecrivez comme vous vivez, ſans paſſion, & établiſſez votre réputa-

(*a*) Xiphil.

tion, de même que vous établiſſez votre bonheur, ſur les fondemens de la vérité. Au cas que vous manquiez de talens, d'inclination, ou des matériaux néceſſaires pour un pareil ouvrage, ne reſtez point dans l'oiſiveté. Imitez Scipion à *Linternum*. Dites-vous à vous-même :

Innocuas amo delicias doctamque quietem.

Voilà quelques-unes des réflexions qui peuvent ſervir à fortifier l'eſprit contre l'exil & les autres maux de la vie, contre leſquels il eſt de l'intérêt des hommes de ſe précautionner, parce qu'ils ſont communs à tous. Je dis qu'ils ſont communs à tous, parce que ceux qui en échappent, y ſont également expoſés. Les traits de la mauvaiſe-fortune nous menacent ſans ceſſe. Quelques-uns nous atteignent ;

les autres nous friſent, & vont bleſſer nos voiſins. Faiſons donc en ſorte que notre eſprit ſoit toujours dans la même aſſiette, & payons ſans murmurer le tribut que nous devons à l'Humanité. L'hyver amene le froid, & nous le ſentons. La chaleur retourne avec l'été, & nous fondons en eau. L'intempérie de l'air altère notre ſanté, & nous cauſe des maladies. Là, nous ſommes expoſés à des bêtes ſauvages; ici, à des hommes plus féroces qu'elles; & ſi nous échappons aux dangers de l'air & de la terre, nous ſommes expoſés à ceux du feu & de l'eau. Il ne dépend pas de nous de changer le cours des choſes, mais il eſt en notre pouvoir d'acquérir cette fermeté qui convient à un homme ſage & vertueux, laquelle nous met en état de ſupporter les accidens de

la vie, & de nous conformer à l'ordre de la nature, qui gouverne le monde. Soumettons-nous à cet ordre, & ſoyons perſuadés que tout ce qui arrive doit raiſonnablement arriver, & ne ſoyons pas aſſez fous que de nous plaindre de la nature. La meilleure réſolution que nous puiſſions prendre eſt de ſouffrir ce que nous ne pouvons empêcher, & de ſuivre ſans murmurer la route que la Providence nous indique ; car ce n'eſt pas aſſez que de ſuivre, mais il faut ſuivre ſans répugnance. Nous devons recevoir les ordres qu'on nous donne avec joie, & ne point abandonner le poſte qui nous eſt aſſigné dans l'ordre des choſes, dont nos ſouffrances mêmes ſont une partie néceſſaire. Adreſſons-nous à Dieu, qui gouverne toutes choſes, comme le fait *Cleanthe*

dans ces vers admirables, dont il eſt impoſſible d'exprimer les graces & l'énergie dans une traduction:

Pere de l'Univers, dominateur des Cieux,
Mene-moi, je te ſuis, à toute heure, en tous lieux;
Rien ne peut arrêter ta volonté fatale;
Que l'on réſiſte ou non, ta puiſſance eſt égale,
Tu te fais obéir ou de force ou de gré;
Les ames des mutins te ſuivent enchaînées;
Que ſert-il de luter contre les deſtinées?
Le ſage en eſt conduit, le rebelle entraîné.

Voilà comme nous devons parler & agir. Le vrai courage conſiſte à ſe ſoumettre à la volonté de Dieu; mais il y a de la puſillanimité & de la baſſeſſe de blâmer l'ordre de la Providence, de luter contre ſes décrets, &, au lieu de travailler à réformer notre conduite, de vouloir rectifier celle de notre Créateur & de notre Maître.

REFLEXIONS

RÉFLEXIONS

Sur le vrai uſage de la Retraite & de l'Etude.

QUELQUE orgueilleux que nous ſoyons de la raiſon qui nous diſtingue des animaux, rien n'eſt plus abſurde que le ſyſtême général de la vie & des connoiſſances humaines. La faculté de diſtinguer le vrai du faux, le juſte de l'injuſte, ce qui eſt conforme à notre nature de ce qui lui eſt contraire, ſoit par un acte, ou par un plus long procédé de la connoiſſance intérieure, n'eſt pas ſi rare que les apparences nous le perſuadent. Si on la cultivoit de bonne-heure, & avec autant de ſoin qu'elle doit l'être, & qu'on pût l'exercer librement, nos

notions & nos opinions ſeroient plus conformes à la vérité ; & la vérité étant une, elles ſeroient auſſi plus uniformes.

Mais cette maîtreſſe équitable de la vie & des connoiſſances humaines, dont l'office eſt de préſider ſur toutes deux, & de nous diriger dans la conduite de l'une & dans la recherche des autres, eſt dégradée dans l'économie intellectuelle. Elle ſe trouve réduite à un état vil & abject, à concilier des principes, à défendre des opinions, & à confirmer des habitudes entierement incompatibles avec elle. Ceux qui lui font le plus d'honneur, qui la conſultent, & lui obéiſſent le plus ſouvent, ſont cependant coupables de limiter ſon autorité ſelon les maximes, les regles, & les ſyſtêmes, que le hazard, ou l'ignorance, ou

l'intérêt ont inventés, & que la coutume a autorisés : coutume qui résulte des passions & des préjugés des uns, & des vues intéressées des autres : ce singe de la raison, qui usurpe son siége, exerce son pouvoir & se fait obéir des hommes, au lieu qu'ils ne devroient obéir qu'à elle. Les hommes & le Gouvernement trouvent leur compte à établir des systêmes de spéculation & de pratique : & la tournure de leur éducation les dispose à vivre sur la foi d'autrui. On se donne beaucoup de peine, on emploie beaucoup de tems à nous apprendre à penser, mais non point la maniere dont nous devons penser. On nous farcit de bonne-heure la mémoire de quantité de choses : mais on néglige la raison, & même on nous empêche d'en faire usage.

On ſe méfie ſi fort de la raiſon dans toutes les conſtitutions humaines, cette méfiance eſt ſi viſible, qu'on nous accoutume dès le berceau à nous ſoumettre à quelque autorité; qu'on inculque dans nos eſprits les principes du raiſonnement, & les matieres de fait, avant que nous ſoyons en état de faire uſage de notre raiſon; & que, lorſque nous ſommes capables de le faire, on nous empêche de raiſonner, même ſur les choſes qui en ſont l'objet, & qu'on nous inculque d'après une autorité dont nous devrions juger par nous-mêmes.

Les hommes qui cultivent leur raiſon, raiſonnent tous de même ſur quantité de ſujets, tels que les loix de la Religion naturelle, & les regles générales de la ſociété & de la bonne police, & en portent le même juge-

ment. Les mêmes prémiſſes les ont conduits aux mêmes concluſions ; & comme ils ſuivent le même guide, ils ſuivent la même route ; du moins les différences ſont petites, aiſées à concilier, & telles que par elles-mêmes elles n'en mettent aucune entre les Nations, les Religions & les Sectes. D'où vient donc y a-t-il d'autres points ſur leſquels on a des opinions ſi oppoſées, & que l'on défend avec tant d'acharnement, que ceux qui ſont d'un côté de la haie ſont prêts à mourir pour l'affirmative, & ceux qui ſont de l'autre, pour la négative ? Toute opinion eſt aſſez forte pour ſe faire épouſer au prix de la vie, dit Montagne, que je cite ſouvent, de même que Séneque, plus pour la force de l'expreſſion, que pour la nouveauté des penſées. Faites-y at-

tention, & vous verrez que les points dont on convient, & ceux ſur leſquels on diſpute, ne ſont point proportionnés au ſens commun, ni à la raiſon générale des hommes. La nature & la vérité ſont les mêmes partout, & la raiſon nous les montre partout de même. Mais les accidens & les autres cauſes qui donnent naiſſance aux opinions tant ſpéculatives que pratiques, varient à l'infini; & lorſque ces opinions ſont une fois confirmées par la coutume & l'éducation, toutes différentes, incompatibles & contradictoires qu'elles ſont, elles prétendent toutes (& ces prétentions ſont fondées ſur l'orgueil, la paſſion & l'intérêt,) avoir la raiſon de leur côté, quoiqu'elle n'autoriſe pas plus les unes que les autres, & même qu'elle n'en autoriſe aucune.

De-là vient que les Peuples du *Tibet* ſont Tartares & Idolâtres, Turcs & Mahométans à Conſtantinople, & Italiens à Rome : car les hommes, à ptoprement parler, ne naiſſent nulle part. Chacun croit le ſyſtême de ſon pays, tout comme il en parle la langue ; du moins il y en a peu qui penſent, & aucun qui agiſſe conformément aux lumieres de la ſaine raiſon ; à moins qu'on ne diſe qu'ils le font, lorſque la raiſon les induit à parler conformément au ſyſtême de leur Pays, ou de leur Secte, en même tems qu'elle les porte à penſer conformément à celui de la nature & de la vérité.

Voilà comment la plûpart des hommes paroiſſent à cet égard être réduits à un état plus bas que les animaux, malgré la prétendue ſupério-

rité de notre raison ; à cause que l'instinct, qui produit son effet, est préférable à la raison qui n'en produit aucun. Je suppose ici avec les Philosophes & le Vulgaire que les animaux n'ont point de raison : mais n'aimeriez-vous pas mieux marcher sur quatre jambes, avoir une longue queue, être appellé bête, & avoir l'avantage d'être déterminé par un instinct qui ne peut errer aux vérités dont dépend votre bien-être, que de marcher sur deux jambes, de n'avoir point de queue, & d'être honoré du titre d'homme, & de vous en écarter continuellement. L'instinct agit de lui-même toutes les fois que son action est nécessaire, & dirige l'animal conformément à la fin pour laquelle il lui a été donné. La raison est une faculté plus noble & plus étendue ;

car

car elle s'étend au néceſſaire & au ſuperflu, à ſatisfaire notre curioſité, auſſi bien que nos beſoins. Mais il faut l'exciter, ou bien elle reſte dans l'inaction ; on doit la laiſſer libre, ou bien elle nous égare, & même plus que ſi nous ne la prenions point pour guide. Dans le premier cas, nous n'avons point un guide ſuffiſant ; & dans le ſecond, plus nous faiſons uſage de notre raiſon, plus nous ſommes déraiſonnables.

Puis donc que la raiſon contribue infiniment moins que l'ignorance, la paſſion, l'intérêt & la coutume à former nos opinions & nos habitudes ; & à diriger toute la conduite de notre vie, tout homme qui penſe ne doit-il pas deſirer d'avoir l'occaſion d'être à ſoi, & de vivre pour ſoi, *ſecum eſſe, & ſecum vivere*, pendant

quelques années, dans un état de liberté, & ſous les loix de la raiſon, plutôt que de paſſer toute ſa vie dans un état de ſujétion ſous celles de l'autorité & de la coutume? Ne convient-il point de nous conſidérer nous-mêmes, ceux qui nous environnent, & toutes les choſes de ce monde, avant que de les quitter, à travers le milieu pur de la ſaine raiſon? N'eſt-il pas à propos que nous approuvions ou condamnions ſur notre propre autorité, ce que nous avons appris en naiſſant ſur l'autorité des autres, qui n'étoient pas plus en état alors de juger pour nous, que nous ne l'étions de juger par nous-mêmes?

Je ſçais que des gens qui étoient plus engagés dans la compagnie des hommes, & dans les affaires du monde, que je ne me propoſe de l'ê-

tre à l'avenir, l'ont fait ; mais on y réuſſit beaucoup mieux dans la retraite. Tant que nous reſtons dans le monde, nous ſommes de niveau avec les autres hommes, & nous n'avons ni le loiſir ni les moyens de nous élever plus haut: au lieu que nous pouvons le faire dans la retraite, en rompant les liens qui nous attachent. Dire qu'on veut ſe détacher de la matiere & du corps dans lequel notre ame eſt enfermée, & ſe réſoudre, pour ainſi dire, en une pure intelligence, c'eſt parler un jargon métaphyſique auquel perſonne n'entend rien ; mais tout homme eſt en état de ſe délivrer de ſes préjugés, de renoncer à ſes habitudes, à ſes plaiſirs & au monde même, quoique peu de gens le faſſent. Ceux qui peuvent le faire, peuvent élever leur ame dans

TAYLOR INST. OXFORD

la retraite juſqu'au Ciel, & conſidérer de-là le monde, comme le fit Scipion dans ſon ſonge, du ſéjour des Bienheureux, lorſque toute la terre lui parut ſi petite, qu'il eut de la peine à reconnoître l'Empire Romain. Un pareil ſpectacle augmente nos connoiſſances, en nous découvrant notre ignorance ; il nous met à même de diſtinguer tous les dégrés de probabilité, depuis le plus petit juſqu'au plus grand, & de marquer la diſtance qu'il y a entr'elle & la vérité. Il diſſipe les fumées de la préſomption philoſophique, & nous apprend à fonder la paix de notre ame dans la ſeule choſe qui peut nous la procurer, ſçavoir, la réſignation ; en un mot, il nous rend la vie plus agréable, & la mort moins effrayante. C'eſt-là un plaiſir que le monde ne ſçauroit

nous procurer ; il faut le quitter pour le sentir, & on le sent encore mieux, lorsqu'on l'a fréquenté. Les plaisirs qu'un homme de mon âge peut goûter, sont peu de chose, & la plus légere réflexion suffit pour l'en désabuser à proportion, du moins, que le pouvoir qu'il a d'en user diminue.

Vouloir acquérir l'habitude de la méditation & de l'étude dans un âge avancé, c'est vouloir apprendre à marcher, lorsqu'on a perdu l'usage des jambes. En général, c'est dans la jeunesse qu'on doit jetter les fondemens du bonheur dont on veut jouir dans la vieillesse. Celui qui n'a pas cultivé sa raison étant jeune, se trouvera hors d'état de la perfectionner lorsqu'il sera devenu vieux. *Manent*

ingenia ſenibus, modò permaneant ſtudium & induſtria.

Non-ſeulement il faut être né avec l'amour de l'étude & le deſir de ſavoir, mais il faut encore s'y appliquer avec ardeur, ſi l'on veut découvrir la vérité.

L'homme d'affaires mépriſe celui qui ne s'occupe que des plaiſirs, & l'accuſe de mal employer ſon tems ; celui-ci ſe moque à ſon tour de l'autre, & lui fait le même reproche ; & cependant tous deux ſont aſſez orgueilleux pour blâmer l'Etre ſuprême de leur avoir donné ſi peu de tems à vivre. Le Philoſophe, qui emploie ſouvent le ſien auſſi mal que les autres, fait la même plainte, & autoriſe cette impiété. Théophraſte étant tombé malade à l'âge de quatre-vingt ans, ſe plaignit en mourant de la nature, de

ce qu'elle avoit accordé aux cerfs & aux corneilles une vie si longue & qui leur est inutile, lorsqu'elle n'avoit donné aux hommes qu'une vie très-courte ; il regretta de sortir de la vie dans un tems ou il ne faisoit que commencer à être sage. Son maître Aristote accusa la nature d'avoir plus maltraité à cet égard l'homme que les autres animaux ; de quoi Séneque le blâme beaucoup.

La vie que notre amour-propre nous fait trouver si courte, si nous la comparons avec l'éternité, & même avec la durée de quelques autres êtres, nous paroîtra suffire aux fins de notre création, & proportionnée au cours successif des générations.

Le terme de notre vie est long, mais nous l'abrégeons, & nos plaintes à ce sujet, sont plutôt l'effet de

nutre prodigalité, que de notre pauvreté. Nous diſſipons promptement ce que nous avons amaſſé avec peine. Quelques-uns de nous diſſipent leur bien en bagatelles, d'autres en ſuperfluités, & nous nous plaignons tous de manquer du néceſſaire. La plûpart ne ſe corrigent jamais, & font banqueroute en mourant à Dieu & aux hommes. D'autres ſe corrigent fort tard, & lorſqu'ils viennent à compter avec eux-mêmes, & qu'ils trouvent leur fonds diminué, ils s'imaginent n'avoir pas aſſez vécu, parce qu'ils n'ont pas toute leur ſomme. Mais ils ſe trompent : ils étoient plus riches qu'ils ne croyoient, & leur pauvreté eſt imaginaire. S'ils ſçavent ménager ce qui leur reſte, ils trouveront qu'ils ont aſſez de bien pour ſe procurer le néceſſaire & même le ſu-

perflu : mais il faut pour cet effet qu'ils renverſent l'ordre de leur dépenſe, & qu'ils travaillent à ſe procurer le néceſſaire, avant que de ſonger au ſuperflu,

Laiſſons les gens de plaiſir & d'affaires, qui ont ſouvent aſſez de candeur pour avouer qu'ils prodiguent leur tems, & qui ſe plaignent de l'Etre ſuprême de ce qu'il n'a pas proportionné ſes bontés à leur extravagance. Examinons les Sçavans & les Philoſophes, qui, au lieu d'avouer qu'ils perdent leur tems, reprochent aux autres de le faire. Conſidérons ce mortel reſpectable, qui s'abſtient des plaiſirs & du commerce des hommes, pour vaquer à la recherche de la vérité, & augmenter ſes connoiſſances. Lorſqu'un tel homme ſe plaint de la briéveté de la vie en général, ou de la petite portion qui lui a été

aſſignée, ne peut-on pas lui faire les queſtions ſuivantes ?

J'avoue que votre plainte s'accorde avec votre conduite ; mais peut être ne vous plaindriez-vous point, ſi vous en teniez une toute oppoſée. Quoique l'étude nous rende ſçavans, il ne s'enſuit pas que tout Sçavant ſoit Philoſophe, ni que tout Philoſophe ſoit ſage. Il vous a fallu vingt ans pour lire tous les livres qui compoſent la moitié de votre bibliothéque ; vous poſſédez le Grec, le Latin, les langues Orientales, l'Hiſtoire, la Chronologie, mais vous n'êtes pas content : vous avouez que ces connoiſſances n'aboutiſſent à rien, & que vous manquez de tems pour en acquérir d'autres. Vous l'avez eu ce tems, & vous paſſez encore vingt ans à conſulter les Philoſophes, les Rab-

bins, les Commentateurs, les Scholastiques, & cette Légion de Docteurs modernes. Vous poſſedez à fond tout ce qu'on a écrit touchant la nature de Dieu, & l'ame de l'homme, ſur la matiere & la forme, le corps & l'eſprit, l'eſpace, les eſſences éternelles, les ſubſtances incorporelles, & autres ſpéculations profondes. Vous êtes au fait des diſputes qui ſe ſont élevées touchant la nature & la grace, la prédeſtination & le libre arbitre, & les autres queſtions abſtraites qui ont fait tant de bruit dans les Ecoles, & cauſé tant de maux au monde. Vous continuez les mêmes études, autant que vos infirmités peuvent vous le permettre; mais vous commencez à prévoir que vous n'aurez pas aſſez de tems, & vous vous plaignez amérement de la briéveté de la vie: permet-

tez moi de vous demander de combien de milliers d'années vous voudriez que Dieu prolonge votre vie, pour vous réconcilier avec ſa ſageſſe & ſa bonté ? Il eſt clair que quand même votre vie ſeroit auſſi longue que celle des Patriarches, elle ne ſuffiroit pas pour les fins que vous vous propoſez, vû que les recherches & les diſputes dans leſquelles vous vous êtes engagé, ont déja été pendant long-tems les objets de vos recherches ſçavantes, & que vous êtes auſſi irréſolu & auſſi indécis, que vous l'étiez par le paſſé. Mais permettez-moi de vous faire une queſtion, & répondez-moi avec franchiſe. Avez-vous bien examiné pendant les quarante ans que vous avez employés à l'étude, les premiers principes, & les faits fondamentaux, dont toutes ces

questions dépendent, avec la même indifférence de jugement, & la même exactitude avec laquelle vous avez examiné les différentes conséquences qu'on en a tirées, & les opinions hétérodoxes qui se sont élevées à leur sujet? Ne les avez-vous pas admises comme vraies dans le cours de vos études? ou, si vous avez examiné les preuves dont on se sert pour les appuyer; n'avez-vous pas agi à cet égard comme un Mathématicien, qui revoit une démonstration pour se la rappeller, plutôt que pour lever ses doutes? Si vous les avez examinées de la sorte, je suis surpris que vous vous soyez adonné à ces sortes d'études, au point de tomber malade; & si vous ne l'avez pas fait, il s'ensuit que, malgré toutes vos connois-

ſances, vous êtes dans une ignorance profonde.

On peut faire la même queſtion à quantité de Sçavans, auſſi-bien aux Philoſophes qu'aux Caſuiſtes; ne fût-ce que pour montrer la ridiculité des plaintes que l'on fait tous les jours contre le défaut de tems & la brièveté de la vie.

Tous les hommes ont acquis par routine les opinions qu'ils ont ſur les ſujets les plus importans, & on les a accoutumés à les défendre avec opiniâtreté. On peut leur inculquer des opinions vraies, mais ſoit qu'elles ſoient vraies ou fauſſes, on leur inſpire également par-tout le même zéle, & le même attachement pour ce qu'ils ont appris.

Un homme qui ſe retire du commerce des hommes, & ſe voue à la

retraite, dans le deſſein d'examiner les opinions qu'il a adoptées & de les fixer, doit commencer par celles qui lui importent le plus, & ne pas ſouffrir que les illuſions du monde le ſuivent dans ſa ſolitude. Il doit conſulter ſa raiſon dans le ſilence, & après l'avoir ainſi conſultée, il doit être ſatisfait, ſoit que la déciſion ſoit favorable ou non à ſes préjugés.

Chaque connoiſſance qu'on acquiert eſt pour nous un ſujet de joie, & celle que nous éprouvons dans la poſſeſſion de l'une, augmente par l'eſpoir où nous ſommes d'en acquérir de nouvelles; de maniere qu'avant que d'avoir épuiſé le fonds de nos plaiſirs, la mort vient y mettre fin, de même qu'à nos peines. *In his ſtudiis laboribusque viventi, non intelligitur quandò obrepit ſenectus;*

ita ſenſim ſine ſenſu ætas ſenescit; nec ſubito frangitur, ſed diuturnitate extinguitur.

C'eſt la maniere la plus agréable dont un homme de bon ſens puiſſe paſſer ſa vie ; & heureux eſt celui dont la ſituation & les circonſtances lui permettent de le faire ! Quoiqu'il n'ait pas fait de grands progrès dans l'étude, & qu'il s'y adonne tard, ſa tâche ne ſera cependant pas difficile à remplir, à moins qu'il ne ſe ſoit trop éloigné de ſa route, & qu'il ne s'arrête trop long-tems entre les diſſipations du monde, & le loiſir d'une vie retirée.

Vivendi recte qui prorogat horam,
Ruſticus expectat dùm defluat amnis.

PENSÉES DIVERSES.

NE croyez pas que la valeur de l'homme consiste seulement dans le courage & dans la force : si vous sçavez surmonter votre colère, & pardonner, vous êtes d'un prix inestimable.

Il est plus aisé de déraciner & d'enlever une montagne avec la pointe d'une aiguille, que d'arracher l'orgueil, & la vaine estime de soi même du cœur de l'homme.

Le Ciel & la terre sont les magazins & les trésors de la Providence ; mais le malheur est que les hommes,

faute de confiance, n'y ont pas recours, & ne comprennent pas ce grand mystère.

C'est une chose digne d'étonnement, que les gens du monde font la cour aux créatures, & abandonnent le Créateur. Ils oublient de demander à celui qui est riche, & ils cherchent à être secourus de ceux qui sont eux-mêmes dans la nécessité de demander.

Le naturel & les mœurs des hommes ressemblent aux mines d'or & d'argent. Il y a des bons parmi les Idolâtres, & il y a des méchans parmi les Fidéles. Quand vous aurez entendu dire qu'une montagne s'est transportée d'un lieu à un autre,

vous pouvez le croire : mais quand on vous dira qu'un homme a changé de naturel & d'inclination, n'en croyez rien ; car il y retournera toujours.

Les mœurs suivent les tempéramens, & celui ci ne change point, quoique vous changiez de pays. On peut comparer le naturel de l'homme à sa figure ; car l'un & l'autre demeurent toujours les mêmes.

La vie présente & la vie future sont opposées entr'elles, comme le levant & le couchant : plus l'on s'approche de l'un, plus on s'éloigne de l'autre.

Celui-là est heureux qui a acquis

ce qui eſt néceſſaire pour l'autre vie, & cependant on ne qualifie de puiſſant que celui qui poſſede les biens de celle-ci.

❁

Ce monde-ci eſt le champ où l'on ſéme pour l'autre : ce que vous ſemez aujourd'hui, vous le moiſſonnerez demain. Travaillez donc à ſemer de ſi bon grain aujourd'hui, que vous n'ayez pas demain le chagrin de n'en pouvoir moiſſonner que de mauvais.

Si vous avez patience, vous verrez réduits en pouſſiere, & foulés aux pieds ceux qui ont foulé & opprimé les autres ; & à la fin des tems vous verrez s'épanouir comme des roſes, ceux qui n'étoient regardés

dans ce monde-ci que comme des épines.

Celui qui a rendu justice pendant la nuit, s'est bâti une maison pour le lendemain.

La vie de ce monde n'est qu'un sommeil, dont celle de l'autre est le réveil ; & les hommes pendant ce sommeil ne font que des songes confus & embarrassés.

L'entendement sévre les cœurs de ses desirs ; la concupiscence, de ses mauvaises inclinations ; & l'ame, de ses doutes.

Il n'y a point de meilleur Gouvernement que l'entendement, ni de

plus sûr gardien que la justice ; point de meilleure épée que le bon droit ; ni de secours plus assuré que la vérité.

La justice est une forteresse inexpugnable bâtie sur la croupe d'une montagne inaccessible, laquelle ne peut être ni renversée par l'impétuosité des torrens, ni démolie par la force des machines.

La justice rendue pendant une heure, vaut mieux que la fréquentation des Temples pendant une année entiere.

Voulez-vous faire louer généralement votre conduite ? ne desirez jamais d'avoir ni justement, ni injustement ce qui ne vous appartient pas.

Si vous voulez conserver un Etat en repos, tenez toujours l'épée de la justice en mouvement.

Ne vous attachez jamais d'amitié ni de Société à un méchant homme : car vous contracterez toujours quelque vice en le fréquentant, sans vous en appercevoir.

Regardez toujours ce qu'il y a de bon dans chacun, & ne faites point d'attention à ce qu'il y a de mal : pardonnez aisément aux autres, faites du bien à tous, & fuyez surtout la compagnie des ignorans, des opiniâtres, & des querelleurs.

Ce qui suit de meilleur après

le mal, c'est le bien qui l'efface.

L'homme de bien doit payer les refus qu'il a soufferts, par des présens; & les médisances de ceux qui ont déchiré sa réputation, par des louanges.

Il faut que nous ressemblions à ces arbres couverts de feuilles & de fruits, qui donnent de l'ombre & du fruit à ceux-là même qui leur jettent des pierres; & que nous imitions la mere-perle, qui donne sa perle à celui qui lui ôte la vie.

Quand Dieu vous a donné la victoire, la meilleure action de graces que vous pouvez lui rendre, est de

pardonner à vos ennemis.

Le pardon que vous accordez à vos ennemis, eſt la dixme de la victoire que vous avez remportée ſur eux.

Le pardon n'eſt jamais parfait, que la faute commiſe ne ſoit oubliée; & on ne peut pas croire qu'elle le ſoit, ſi on ne continue à faire du bien à celui qui l'a commiſe, comme auparavant.

Quoique le péché des petits qui offenſent les grands, ſoit fort grand, c'eſt encore une choſe plus grande à ceux-ci de leur pardonner.

Alexandre le Grand, qui étoit deve-

un le Maître du monde, dans le tems qu'il mourut, ne put obtenir que l'on reçût de ſes mains un monde entier qu'il poſſédoit, pour un ſeul moment de délai qu'il ſouhaitoit.

Lorſque tu crois marcher en ſûreté, la pierre de la tombe, qui eſt ton terme fatal, te preſſe les talons, & t'arrête tout court.

Recherchez celui qui vous chaſſe, donnez à celui qui vous ôte, pardonnez à celui qui vous offenſe : car Dieu veut que vous jettiez dans vos ames les racines de ſes plus grandes perfections.

Celui qui veut être riche ſans

biens, puiſſant ſans ſujets, & ſujet ſans maître, n'a qu'à quitter le péché & ſervir Dieu, & il trouvera ces trois choſes.

On demanda un jour à un Docteur ſçavant & ſpirituel, quelle étoit la véritable idée ou connoiſſance que nous pouvons avoir de Dieu, & il répondit: Tout ce qui vous vient en la penſée eſt fort différent, s'il n'eſt contraire à ce que Dieu eſt.

Quel rapport peut-il y avoir entre ce qui eſt éternel, & ce qui eſt créé dans le tems? & quelle proportion y a-t-il entre un peu de terre & d'eau [c'eſt-à-dire, de la boue,] & le

Souverain Seigneur & Maître de toutes choſes?

Tout ce que l'eſprit, le ſens & l'imagination peuvent bâtir de plus ſolide ſur ce fonds, la Majeſté de Dieu le renverſe, & le fait tomber en ruine d'un ſeul coup.

La connoiſſance parfaite de Dieu eſt impoſſible à tout autre qu'à lui-même, à cauſe que ſon eſſence eſt tellement ſéparée de tous les autres êtres, qu'elle ne ſouffre aucune détermination de noms ni de propriétés. Il eſt couvert du voile de ſa propre excellence, caché ſous le manteau royal de ſa Majeſté, & ainſi muni contre toutes les approches de la conception & de l'intelligence des créa-

tures. Ne fatiguez donc point ni votre imagination, ni votre entendement pour le comprendre : car autrement vous travaillerez sans profit.

Il est impossible de donner un caractere à Dieu, parce qu'il n'y a rien parmi les êtres créés, d'où l'on puisse tirer quelque explication ou comparaison qui lui convienne.

Les hommes ne mesurent pas Dieu avec la mesure dont il doit être mesuré. On ne peut point expliquer ni déclarer ce qu'il est, d'une maniere juste, & qui le fasse connoître tel qu'il est.

Celui qui ſe connoît ſoi-même, connoît auſſi Dieu.

Ton ame eſt une preuve convaincante, & un argument invincible de l'exiſtence de Dieu. Car lorſque par réflexion tu la connois, tu connois en même tems qu'elle eſt l'ouvrage, & qu'il y a un ouvrier.

L'exiſtence dans Dieu étant la même choſe que ſon eſſence, ſçache que ton être, qui tire ſon exiſtence de lui, eſt la preuve de ſon exiſtence.

A quoi ſervent tous ces efforts de l'eſprit humain pour comprendre cet être qui ne ſouffre ni combinaiſon,

ni distinction ? C'est un arbre qui n'a ni tronc, ni branches, ni racines où l'esprit puisse s'attacher. C'est une énigme dans laquelle on ne peut trouver ni sens naturel, ni sens métaphorique, ni dont l'explication nous puisse pleinement satisfaire. Qui est celui qui apperçoit dans lui quelque espcèe ou mystique, ou symbolique, ou démonstrative ? Il est infiniment au-dessus de la capacité de notre entendement & de notre imagination, & nous nous perdons toujours lorsque nous voulons comprendre, ou au moins soupçonner ce qu'il est. C'est donc en vain que nous cherchons des paroles pour en discourir dignement: & il nous doit suffire de l'adorer avec un respectueux silence.

Quand nous entreprenons, Seigneur, de parler de vous, tous nos diſcours ne concluent rien. Tous les efforts que notre eſprit peut faire pour vous comprendre, n'aboutiſſent à rien. Nous n'arriverons jamais à la véritable connoiſſance de ce que vous êtes.

Un Arabe du déſert ayant été interrogé comment il ſavoit qu'il y avoit un Dieu : de la même façon, répondit-il, que je connois par les traces qui ſont marquées ſur le ſable, qu'il y a paſſé un homme ou une bête ; & il pourſuivit en diſant : eſt-ce que le Ciel avec la ſplendeur de ſes aſtres, la Terre par la vaſte étendue de ſes campagnes, & la Mer pouſſant une

infinité de flots, ne nous font pas assez connoître la grandeur & la puissance de leur Auteur ?

Un autre, étant interrogé sur le même sujet, répondit en beaucoup moins de paroles : l'Aurore a-t-elle besoin de flambeau pour être vue ?

Il n'y a point d'autre recours ni d'autre réfuge contre Dieu, que Dieu même.

L'homme qui s'afflige du mal qui peut lui arriver, ne fait qu'ajoûter une nouvelle peine à celle qu'il a : car soit que la chose que l'on appréhende arrive, ou n'arrive pas, le chagrin

que l'on en prend n'apporte aucun avantage.

Lors qu'un Prince paſſe la nuit entiere à jouer, il ſe condamne lui-même & ſon Etat à un malheur inévitable. Le Soleil baiſſe auſſi-tôt qu'il eſt entré dans le ſigne de la Balance, parce qu'il ſort de celui de la Vierge, & qu'il a ſéjourné dans la maiſon des jeux & de la danſe.

Le ſuccès des affaires ne dépend pas de l'homme; c'eſt la Providence & le décret du Ciel qui décide toutes choſes.

Dieu reſſerre les hommes, quand il les renferme dans la connoiſſance d'eux-mêmes; & il les élargit, lorſ-

que du fond de cette connoiſſance il les éleve juſqu'à celle de ſa Divinité.

Tu es, ô homme, le miroir des deux mondes : il faut que tu t'y conſidéres attentivement ; afin qu'au travers de ce qui paroît, tu découvres ce qui eſt caché.

La vie de ce monde n'eſt qu'un voyage qui ſe fait de gîte en gîte. Tout ce qui s'y paſſe eſt plus léger que la voix qui ſort de la bouche, & qui frappe l'oreille.

Quand l'amour & la haîne combattent enſemble dans un cœur, malheur au verre qui choque la pierre,

c'eſt-à-dire, que la haîne l'emporte toujours ſur l'amour.

Les hommes ne connoiſſent pas la qualité de ce qu'ils cherchent ; c'eſt pourquoi ils n'y arrivent pas.

Ce que l'homme a de ſurabondant dans ſes biens, en eſt une diminution, & le gain qui n'eſt pas légitime conſume le bien acquis juſtement.

Celui qui ſe corrige de ſes fautes, fait crever de dépit ſes envieux. Mais quand on ſuit les mouvemens de ſa colere, l'on perd entierement ſa vertu.

Les préſens ſont les cordes, & les

machines qui donnent le mouvement à toutes les affaires.

Un homme qui s'habille plus richement que ne porte sa condition, est semblable à celui qui met du vermillon sur ses joues pendant qu'il a un chancre qui le dévore.

Ne vous faites jamais un ennemi sous couleur que vous avez beaucoup d'amis : car entre mille que vous compterez de ceux-ci, à peine s'en trouvera-t-il un seul véritable.

Ne vous étonnez pas si on fait souvent plus de cas d'un chien que d'un homme, qui est un animal ordinairement beaucoup plus avide. Le chien,

de tous les biens de ce monde, ne prétend qu'un ſeul os ; & tout ce qui eſt dans le monde n'eſt pas capable de remplir les yeux d'un ſeul homme, c'eſt-à-dire, de les contenter. Donnez des coups à un chien, il ne vous quittera pas pour cela : ceſſez de faire du bien à un homme, il vous abandonnera auſſi-tôt.

Les Juges autrefois, dit un Poete, étoient des épée nues qui ſe faiſoient craindre des méchans ; mais ils ſont devenus aujourd'hui des fourreaux vuides ; car ils ne cherchent qu'à ſe remplir de l'argent des parties.

Un Roi de Perſe fit graver au-

tour de ſa Couronne l'inſcription ſuivante.

Que nous ſert une longue vie dans la poſſeſſion des grandeurs de la terre, ſi les autres hommes, mortels comme nous, doivent un jour fouler aux pieds notre orgueil ? Cette couronne, qui eſt venue de main en main juſqu'à moi, doit paſſer bien-tôt, & ſucceſſivement ſur la tête de pluſieurs autres.

Toute affliction qui vient de la part de Dieu, ne doit pas porter ce nom. Heureuſe eſt l'affliction, & heureux celui qui la ſouffre, quand elle vient d'en-haut !

Le terme de Dieu embraſſe les cieux & la terre, & il n'a aucune peine à les conſerver : car il eſt très-haut & très-grand.

Celui qui creuſe dans le chemin d'un autre un puits pour l'y faire tomber, s'ouvre très-ſouvent à ſoi-même, par ſon imprudence, un chemin ſous terre pour s'enſevelir.

Ne prenez point l'habitude de railler ni de bouffonner ; car c'eſt un défaut que l'on ne peut pas ſupporter : au contraire les gens ſérieux acquierent toûjours de la réputation auprès des hommes de mérite. Ne vous flattez point non plus de ce que le Prince vous ſourit, quand vous avez dit un bon mot : car la foudre ne tombe jamai

mais de la nue que dans le tems qu'elle semble rire.

Quatre choses ne doivent point nous flatter ; la familiarité des Princes, les caresses des femmes, le ris de nos ennemis, ni la chaleur de l'hyver ; car ces quatre choses ne sont pas de durée.

L'arrivée du printems, & le retour de l'hyver, plient tour à tour les feuilles du livre de notre vie.

La Religion est semblable à un bon arbre, comme le palmier, duquel la racine est bien affermie en terre, & les branches élevées vers le Ciel, & qui donne du fruit en tout tems par

l'ordre de Dieu : au contraire, l'impiété eſt une méchante plante, comme la coloquinte, qui eſt hors de terre ; car elle en a été arrachée aiſément, à cauſe qu'elle n'a point de fortes racines qui s'y attachent.

L'arbre de la Foi & de la Religion donne toujours de la fraîcheur par ſon ombre, & porte continuellement des fruits ſi délicieux, que l'on n'en trouve point de ſemblables ailleurs : mais l'arbre de l'impiété a ſes branches ſans feuilles & ſans fruits, & ne donne aucune ombre ſous laquelle on puiſſe ſe repoſer, de ſorte qu'il n'eſt bon à aucun autre uſage qu'à brûler.

Ne vous mettez pas en peine ſi l'E-

tat périt, pourvu que la Religion demeure : car il n'arrive jamais que l'Etat subsiste, lorsque la Religion se perd.

Un Philosophe étant interrogé, quelle est la plus petite chose que Dieu ait créée, répondit : c'est le monde même ; lequel auprès de Dieu ne pese pas plus que l'aile d'un moucheron ; & il ajoûta : celui qui le recherche, & qui en fait cas, est encore plus léger que lui.

Si vous voulez connoître ce que c'est que le monde, considérez seulement entre les mains de qui il est.

C'est une grande folie que de dou-

ner le capital & le fonds de ſa Religion pour les biens de ce monde ; puiſque tout ce que le monde peut vous donner en échange n'eſt que douleur & affliction, & que la piété eſt la ſeule paix de l'ame. Vous recevez des biens périſſables, & vous en abandonnez d'éternels. La prudence ne vous fait-elle pas voir clairement que ce marché n'eſt pas légitime ?

Il y a des gens qui ſervent Dieu par intérêt ; c'eſt le ſervice des marchands : les autres le ſervent par crainte ; c'eſt celui des eſclaves : & enfin il y en a qui le ſervent par amour & par connoiſſance ; & c'eſt le ſervice des hommes libres & bien nés.

Les Gens de Lettres se sont rendus tellement mépriſables par leur avarice, que les Grands ne croient pas qu'ils les viennent jamais saluer que par intérêt. Ils ne s'assemblent jamais que pour se faire valoir, ou pour décrier les autres. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner s'ils demeurent souvent dans la misere, puisqu'ils abandonnent les voies de Dieu, & l'exercice de la vertu.

Le corps de l'homme n'est qu'un fourreau, dans lequel l'ame est mise, comme une épée. C'est de cette épée qu'il faut faire cas, & non pas du fourreau.

L'ignorance est une méchante monture, qui fait sans cesse broncher ce-

lui qui eſt deſſus, & qui rend ridicule & mépriſable celui qui la conduit.

Tout le mal des hommes vient de leur ignorance volontaire, qui les empêche de faire attention à ce qu'ils connoiſſent, ni de réflexion ſur ce qu'ils pratiquent.

Ce monde eſt une grande foire, dans laquelle tout ſe paſſe ordinairement comme dans une fête de village, où il n'y a pour tout inſtrument de muſique qu'une cornemuſe.

Si un ignorant reconnoit en ſoi-même une ſeule vertu, il croit en

avoir cent ; & s'il a mille imperfections, il n'en apperçoit aucune.

L'homme ne peut jamais ſuſpendre l'exécution du décret divin, qui ordonne & diſpoſe de toutes choſes. Quand une fois le battement du pouls eſt dérangé, tous les raiſonnemens de Platon & de tous les Philoſophes enſemble ne ſont pas capables de le redreſſer ; & lorſque le tempérament eſt altéré & corrompu, tous les remèdes d'Avicenne deviennent inutiles.

La morale apprend à vivre, comme la logique apprend à parler ; l'une s'occupe à regler les penſées de l'ame, & l'autre à en regler les deſirs.

Ce n'eſt que par un eſprit faux, & par de fauſſes lumieres, qu'on s'écarte des voies ordinaires dans la Philoſophie, pour en chercher d'extraordinaires ; & c'eſt toujours un fort méchant goût dans les Sciences, de ne pas aimer ce qui eſt communément reçu de tout le monde : on eſt ſujet à s'égarer, dès qu'on ſuit des routes écartées.

On ne cherche aujourd'hui à ſe ſignaler que par des ſentimens extraordinaires, & l'on ne s'écarte du ſens commun que parce qu'il eſt devenu trop vulgaire.

La Philoſophie, priſe de travers, a gâté biens des gens, & cette étude

de

de la ſageſſe mal entendue, a bien fait des fous.

C'eſt avoir bien profité dans la Philoſophie, que d'avoir appris combien ce qu'on ſçait le mieux eſt mêlé d'obſcurité & d'incertitude, & de vouloir bien ignorer ce qu'on ne peut ſçavoir.

Il y a une ignorance ſage & ſenſée, qui ſçait dans la conduite de la vie douter des choſes dont on ne peut avoir de certitude, & qui ne ſe ſoucie pas de ſçavoir celles dont on ne peut avoir de connoiſſance, ſans vouloir pénétrer ce qui eſt impénétrable.

C'eſt une force d'eſprit, dont peu

de gens ſont capables, que de conſerver la liberté de ſon jugement toute entiere, ſans ſe laiſſer prévenir à la fauſſe raiſon, où à l'autorité prétendue. L'orgueilleux n'approuve rien, crainte de ſe ſoumettre en approuvant quelque choſe; le volage approuve tout, pour s'épargner la peine d'examiner ce qu'on lui propoſe.

Quand on examine bien les motifs qui déterminent la plûpart des Philoſophes à prendre parti dans les opinions qu'on débite dans le public, on ne trouve dans leur conduite rien moins que de la Philoſophie.

La vérité eſt ſi perſécutée par tous

les déguiſemens du ſiécle, qu'on n'a pas aſſez d'ingénuité pour parler franchement, ni aſſez de force pour être ſincere.

La plus belle de toutes les Philoſophies eſt de ſçavoir vivre; c'eſt-à-dire de s'accommoder aux tems, aux perſonnes, aux affaires, quand la raiſon le demande.

C'eſt le ſublime dans le cœur, qui fait les conquérans; le ſublime dans l'ame, qui fait les magnanimes; le ſublime dans la prudence, qui fait les grands Politiques; le ſublime dans l'eſprit, qui fait ces Géniés extraordinaires qui ſont nés pour inſtruire le genre-humain; le ſublime dans la

fidélité, qui fait ces miracles d'amis ſi rares dans la ſociété ; le ſublime dans la probité, qui fait ces cœurs déſintéreſſés, qui ſont à l'épreuve des tentations les plus délicates.

Ce n'eſt point dans les belles maximes que l'on trouve de la force & de la patience contre la mauvaiſe fortune ; & quand on n'eſt vertueux qu'à force de Philoſophie, on ne l'eſt point du tout.

L'eſprit de l'homme eſt ſi foible dans tous les raiſonnemens qu'il fait de ſon chef. ſur le ſouverain bien, qu'il ne peut s'en former qu'une idée imparfaite : il s'égare après l'ombre

de la vérité qu'il poursuit, au lieu de la vérité même.

L'homme peut se faire des principes de logique & de morale; parce que le raisonnement & les mœurs, dont s'occupent ces deux sciences, sont l'ouvrage de l'homme : mais je ne sçais comment il ose se faire des principes de physique, dont la nature est l'objet, qui est l'ouvrage de Dieu.

La nature a ses mystères, elle va à son but par des voies que nous ne connoissons point; & depuis qu'on s'applique à la connoissance de ses secrets, on a si peu découvert de choses, dont on soit bien sûr, qu'il semble que rien

ne doive tant humilier l'orgueil de l'homme, que l'étude de la Phyſique.

Il n'y a rien de vrai qui ne puiſſe paroître faux ; il n'y a rien de faux qui ne puiſſe paroître vrai : c'eſt ſur cette incertitude qu'eſt fondée la timidité que le ſçavant fait paroître dans ſes jugemens.

L'homme n'eſt libre que par le droit qu'il a de juger des choſes ſelon ſes lumieres ; & il n'a rien de lui que l'uſage qu'il fait de ſon opinion.

Le ſervice de notre patrie n'eſt point un devoir chimérique, mais un devoir

réel. Celui qui admet les preuves des autres devoirs moraux, fondées sur la constitution de la nature humaine, ou sur la convenance ou disconvenance morale des choses, doit pareillement les admettre en faveur de ce devoir, s'il ne veut tomber dans l'inconséquence la plus absurde.

A quel plus haut degré de gloire un homme peut-il aspirer durant sa vie, que d'être le protecteur des gens de bien, le fléau des méchans, & le défenseur de la liberté publique ?

Je ne dirai point avec Séneque, que le spectacle le plus agréable aux Dieux est de voir un homme vertueux

lutter contre la mauvaise fortune ; mais bien que Caton, chassé du Forum & traîné en prison, éprouvoit plus de satisfaction, & étoit infiniment plus grand que ceux qui l'insultoient, & qui triomphoient de la ruine de leur patrie.

Il y a des esprits auxquels il faut de l'exercice & de la nourriture pour les occuper : tout leur est bon, jusques à des idées fausses, des imaginations creuses, des desseins chimériques : plutôt que de n'avoir rien à penser, ils s'amusent des visions des autres, n'ayant pas de quoi s'amuser eux-mêmes de leur chef. Il y a des esprits naturellement libres dans leurs sentimens, & il y en a d'autres naturellement esclaves. Les uns maîtrisent les

autres par un aſcendant de naiſſance, & les autres ſe laiſſent maîtriſer. Ceux-ci ſont tellement dépendans par la qualité de leur génie, qu'ils ne ſont propres qu'à prendre les impreſſions qu'on leur donne, & à ſuivre les mouvemens qu'on leur inſpire. C'eſt de cette foibleſſe & de ce défaut, que les différentes ſectes des Philoſophes ſe ſont formées.

Les eſprits trop vifs & trop ſubtils ne ſont pas toujours les plus propres à la Philoſophie. Il vaudroit mieux s'épaiſſir l'imagination par quelque choſe de groſſier, que de la laiſſer évaporer en des ſpéculations trop fines. Le bon-ſens tout ſimple de Socrate triompha de tout l'art & de toute la fineſſe des Sophiſtes.

Dès qu'on a plus d'imagination que les autres, on ſe met dans la fantaiſie de dire ce que les autres n'ont point dit.

Quand on n'a pas la force d'inventer des opinions nouvelles, on trouve moyen de donner une nouvelle forme aux opinions anciennes ; & pour ſe faire auteur à quelque prix que ce ſoit, on commence par changer de langage, pour changer de ſentiment.

L'erreur a plus de ſectateurs que la vérité. On ſe fait quelquefois une vanité ſecrette d'autoriſer de ſon ſuffrage, ce qui ne l'eſt pas de la raiſon ; & l'on ſuit aveuglément des principes qu'on n'entend pas, dont on

ne ſe pique, que parce qu'ils ſont difficiles à entendre.

C'eſt une grande ſcience de juger des choſes ſelon les différens degrés de certitude qu'elles peuvent avoir; de démêler la vérité des apparences; de prendre pour opinion ce qui n'eſt qu'opinion, & de ſçavoir bien diſtinguer ces jugemens, pour juger ſainement de tout.

C'eſt une ingénuité qui n'eſt que du magnanime, & il y a de la grandeur d'ame à conſerver ſa liberté toute entiere, en ſoutenant la véri-

té, & en renonçant au menſonge, ſelon les différentes vues qu'on a de l'un ou de l'autre.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS dans ce Volume.

Connoissances humaines, pag. 1
Hypothéses, 16
Du Systême de Ptolomée, 22
Du Systême de Descartes, 25
Des Philosophes, 29
Folie & présomption des Philosophes, 33
Origine & progrès de la Philosophie, 49
Pythagore, 55.
Des Mages de Perse, & des Prêtres d'Egypte, 62
Polytheisme & Idolatrie, 68
Mythologie, 83
Navigation des anciens, 87
Astronomie, 90
Géométrie, 93

Connoissance de Dieu, 97
Absurdité de la Théologie Payenne, 105
Chronologie, 112
De l'Homme, 115
Origine de la Société, 119
Des Transmigrations, 140
D'où viennent les maux attachés à la Société, 150
De la Loi naturelle, 155
De la Polygamie, 157
De la Philosophie Académicienne, 169
Pensées diverses, 173
Réflexions sur l'Histoire, 231
Etat de l'Histoire Prophane ancienne, 253
Réflexions sur l'exil, 262
Réflexions sur le vrai usage de la retraite & de l'étude, 329
Pensées diverses. 353

Fin de la Table.

ERRATA.

PAge 4,	ligne 15,	*lisez* procuré.
9	18	derniers.
16	14	leurs.
20	6	*mecum.*
22	12	ç'a.
26	6	d'évidence.
28	16	laquelle.
30	9	raiſon.
36	14	leur.
45	19	paſſé.
50	15	crût.
53	9	nuiſibles.
ibid.	17, 18	d'en haut, d'en bas.
63	3	exhorbitans
ibid.	4, *mettez un point après*	puiſſance.
64	16	dépendoit.
70	6	Sylphes.
74	13	précédé.
79	13	reconnoiſſant.
ibid.	14	monde.
81	14	*medicina.*
88	ligne derniere,	*littus.*
92	14	ſolaire.
94	14	unité.
110	7	dirigeoient.
122	6	*Cotta.*
132	8	dû
156	10	une.
160	5	acquiſe.
163	18	tranſmiſe.
165	11	ſi.
211	12	créé.
212	7	tant.

Page	273,	ligne 4,	*lisez* Heimvei.
	320	18	bonheur.
	344	1	notre.
	352	ligne derniere,	*rusticus*.
	361	ligne derniere,	&.
	322	1	devenu.
	367	2	espèce.

68694512